L'équation corse à la lumière de l'inconnue macédonienne

/

(Im)précis de nihilisme montagnard et de contre-imaginaire historique

F. Merdjanov

Être soi, l'autre est déjà pris.
(d'après Oscar Wilde, *L'âme humaine*)

Il est des idées qui traversent l'esprit plutôt qu'elles ne le pénètrent. Il était une fois et une fois il n'était pas, un jour de farniente particulièrement brutal, quelque part dans la montagne de Corse, je posai négligemment mon regard *diquà dai monti, dilà dai monti*[1]. Au loin resplendissaient les neiges du Cintu[2]. Tiens, il semble un peu plus grand qu'il ne devrait l'être ! Et pour cause, ce n'était pas le Monte Cintu que je voyais mais le Golem Korab[3] ! Point de départ de ce qui allait être l'audacieux développement d'une berlue qui était en germe et ne demandait qu'à s'épanouir. Me levant d'un bond, je réajustai les bretelles de mon sac-à-dos et me dirigeai vers le Cintu en prévoyant de passer par le Korab. Corse, Macédoine ; en deux points passe une seule ligne, mais aussi plusieurs cercles et une multitude de courbes, le tout situé autour du 42ème degré de latitude nord. À la différence de Jésus, mon printemps, à défaut de royaume, était de ce monde et je comptai en profiter ; « sans trop savoir où me conduisaient mes pas, j'étais sorti de la ville bruyante, et je me dirigeais vers les grandes montagnes dont je voyais le profil denteler le bout de l'horizon »[4].

1 Ou encore *cismonte, pumonti* : "en-deçà-des-monts, au-delà-des-monts". Nord et sud de la Corse vues depuis le... nord de l'île et reflétant l'orientation NO-SE de la crête montagneuse centrale ; mais « en réalité, pour chaque insulaire, l'autre est du Delà » (Antoine-Marie Graziani in *Histoire de la Corse*, 2013), chacun étant pour lui-même du Deçà.
2 Plus haut sommet de la Corse insulaire (2706 m).
3 Plus haut sommet de l'actuelle Macédoine dans sa version FYROM (2764 m).
4 Élisée Reclus, *Histoire d'une montagne* (1880).

Quand à savoir si le livre repose sur des événements réels ou s'il s'agit de fiction pure, c'est ce qu'on ne saurait établir ; l'éditeur se tait sur le sujet et il n'y a rien à tirer de l'auteur lui-même.[5]

I. Nature et culture : une culture de la Nature

i. milieu montagnard : crêtes, vallons et hominines
ii. paganisme, vernis chrétien et scepticisme
iii. langue, dialectes et cris d'animaux : no man's langue
iv. phénologie et phénoménologie

II. Pastoralisme et brigandage : autonomie du quotidien et indépendance de fait

i. notion d'économie : autarcie et cynisme
ii. "La communauté par le retrait"
iii. brigandage, guérilla et pâturages
iv. liberté : spleen et idéal

III. Singularisme : isolement et comportement

i. notion de conscience, conscience de la notion
ii. circoncision de l'espace
iii. de l'autorité : communauté, chefferie, acéphalie
iv. "être" : circonscription de l'espace au/du moi

IV. Aliénation de la nation/aliénation à la nation : nation de l'aliénation

i. à la recherche du temps perdu : éternel retour et retour éternel
ii. frontière(s) mentale(s) : de la schizophrénie d'appartenance
iii. du genre en général et de la femme en particulier
iv. êtr'xistantisme et critique métapo(l)étique

5 Robert Maurhut (en fait Ret Marut, le futur B. Traven), *An das Fräulein von S...* (1916).

Dans le corps du texte, la langue originale corse contemporaine a été privilégiée et transcrite avec la variété ortho/graphique brouillonne qui la caractérise. La langue macédonienne, qui n'est pas celle de toute la Macédoine, n'est généralement pas transcrite, sauf parfois en alphabet latin ; l'alphabet qui lui est attaché aurait par trop alourdi un ensemble déjà bien chargé !

"Corse" renvoie à une expression purement géographique, dont les limites, à l'exception de quelques îlots limitrophes, sont celles de l'île principale qui porte actuellement ce nom en mer Méditerranée. "Macédoine" renvoie à une expression géographique contemporaine des Balkans beaucoup plus large, allant de l'est de l'actuelle Albanie à l'ouest de l'actuelle Bulgarie, et du nord de l'actuelle Grèce au sud de l'actuelle Serbie (jusqu'aux prochaines actualités frontalières). Corse ou Macédonien ne se veulent pas les expressions de nationalités réductrices mais les termes employés pour désigner ceux qui ont vécu, vivent ou vivront dans les expressions géographiques brièvement décrites ci-dessus.

Le "monde" a ses niveaux ; d'emblée lui appartiennent le singulier et le pluriel, mais aussi l'arrière-plan et, au-delà, l'horizon.[6]

Il y a une histoire, chez nous, je ne sais pas si elle est vraie, c'est certainement une histoire comme toutes les histoires, fausse et trafiquée, parce que les vieux ne nous ont pas laissé que de la mémoire, ils ont aussi su nous raconter pas mal de mensonges, quand j'étais petit, je buvais leurs paroles, je ne pouvais pas l'imaginer, ça, qu'ils racontaient des mensonges, et maintenant, c'est ce que je pense, plus ou moins, enfin, peu importe.[7]

Regarder les choses ne veut pas dire les *voir*. Observer est déjà tout autre. La montagne se prête particulièrement et à merveille à l'observation, offrant une vue plongeante depuis un piton ou contre-plongeante depuis une vallée. Avoir plusieurs possibilités de vue d'une même chose à partir d'une même zone permet une perception fine de cette chose, une triangulation du regard comme de l'esprit et, en conséquence, sa *claire vision*. À une première impression teintée d'illusoire s'oppose une contre-impression correctrice, et vice-versa ; cet acte contraire étant en tout point réversible. Cette notion de *contre* est primordiale dans l'approche qui nous intéresse : à une appréciation j'adjoins un point de vue qui lui est à la fois *proche* et *contradictoire*, c'est-à-dire complémentaire ; c'est en cela que *contre* doit s'entendre. Être *contre*, c'est être au-delà de ce qui est pour et c'est être adossé à la négation du tout par l'affirmation de l'essentiel.[8] L'intuitivité naturellement provoquée est au cœur du processus, la suite se déroulant comme une itinérance intellectuelle à l'émotivité vagabonde. Non pas raconter ce qui a eu lieu mais ce qui aurait pu avoir lieu ou ce qui n'a pas eu lieu. L'Histoire est une addition d'*imaginaires,* donc de non-faits ; dans ce qui va suivre tout est vrai, et, bien sûr, tout est faux.[9] Le préalable étant posé, rejoignons les montagnes.

6 Edmund Husserl, *L'Arche-originaire Terre ne se meut pas* (1934).
7 Marcu Biancarelli, *51 Pegasi, astre virtuel* (*51, Pegasi, astru virtuali*, 2003).
8 Il faut être précis en toute chose, ici l'essentiel tend à l'essentialité : singulariser et non pas essentialiser.
9 Avoir un moraliste sous la main est toujours utile : « Le vrai a besoin d'emprunter la figure du faux, pour être agréablement reçu dans l'esprit humain : mais le faux y entre bien sous sa propre figure ; car c'est le lieu de sa naissance et de sa demeure ordinaire, et le vrai y est étranger. » (B. de Fontenelle, *Dialogue des Morts antiques et modernes*, 1683).

I. Nature et culture : une culture de la Nature

i. milieu montagnard : crêtes, vallons et hominines[10]

Le temps ne meurt jamais ; le cercle n'est pas rond.[11]

La montagne est un vide rempli d'aspérités, d'accidents, de saillies, d'imprévus et d'irrégularités ; inégale dans ses formes et ses matières, la montagne est illégale de fait car *hors de contrôle* du champ visuel habituel. L'abîme vertical y est double : vers le haut et vers le bas ; le lithique y est triple : horizontal, ascendant et descendant. Le meilleur des grands angles ne peut qu'embrasser de son œil déformant à la fois le ciel et la terre, au milieu ne reste qu'un point neutre, moyen, anamorphosé dans ses marges. La montagne se voit à hauteur d'*être* : il faut admettre qu'elle nous domine, nous écrase parfois ou nous ensevelit ; ainsi, par homochromie, elle est le terrain d'expression d'une exaltation de la Volonté qui sait parfois se hisser ou descendre à ces mêmes niveaux. Sommets et gouffres sont autant de marqueurs d'une *existence* à double sens, partant toujours de plus bas et tombant toujours de plus haut qu'elle ne croit être ; toute question de volonté cette fois-ci mise à part. Postée entre Ciel et Terre, la montagne est un entre-jeu et ses lacs-miroirs illustrent l'entre-je de chaque *être* : je suis à la fois le reflet du vide et le vide lui-même, mon *existence* s'occupant de remplir ce vide dans une inexistence de soi parfaitement salutaire. C'est rarement vers le bas que l'on crie pour entendre l'écho, mais plutôt face aux cimes ; et pourtant, combien l'abîme est riche ! Une connaissance[12], versée en poésie, racontait que si les Anciens invoquaient les Muses, lui s'invoquait lui-même ; et, penché sur le puits de sa propre profondeur, il attendait en retour les dires de son auto-Muse. Il m'a depuis avoué n'avoir jamais rien entendu et n'avoir qu'entrevu le pâle reflet d'un visage qui ne pouvait être que le sien... ; mais il avait beaucoup appris de cela. « Dans le gouffre de sa vie se dessine un cercle dans lequel se lisent des horizons ondoyants, une hésitation perpétuelle, le rythme étouffé du cosmos. »[13]

Chaque paysage a un impact visuel qui se double d'un impact émotionnel. Par son caractère *hors*-norme, la montagne en appelle à un sentiment lui aussi XXXL en tout point proche du Rien primal, magistral. Résultat encore vaillant d'un Gros Bang antédiluvien[14], elle en appelle au chaos, au cataclysme, au trouble de l'émotion.[15] Théâtre de tempêtes furieuses, de précipitations homériques, mais aussi de calmes olympiens leur succédant ou les précédant, elle se montre aussi excessive qu'inconstante ; l'hominine qui l'habite sait s'y montrer au niveau de ce qu'il est : un hominine et rien d'autre, au mieux un animal parmi d'autres. Ici, peut-être plus qu'ailleurs, le grand Rien créateur côtoie l'humble rien de sa création ; une forme de géonihilisme. Géonihilisme ? Que faut-il donc entendre par ce terme tant/dont le mot contient de lui-même la réponse à la question ? En Nihilie, rien n'est vrai et tout est permis ; c'est dans notre cas la montagne elle-même qui intervient comme métaphore pratique mais aussi comme exégèse des tenants et des aboutissants de ce nihilisme-là. Son expression géographique caractérise le fait que rien n'existe définitivement sous sa forme actuelle, qu'il n'y a pas de réponse à cette constatation et donc, par là-même, qu'aucune vérité puisse être fondamentalement définie. Le géonihilisme appliquée à la montagne concerne l'ensemble du territoire pris dans ses trois dimensions et englobe toutes ses composantes dont, forcément, ses habitants que sont la flore et la faune (hominines compris). C'est de cet ensemble que le géonihiliste démêle les fils imbriqués d'un *Tout* non pas révélé mais *réel* c'est-à-dire *naturel/instinctuel*. Partir de la géographie d'un lieu, c'est partir du lieu même, de son intimité propre ; ainsi partir de la montagne c'est y monter (phase active) et en descendre (phase passive), ce qui géonihilistiquement parlant s'avère faire preuve d'un nihilisme concomitant, créateur et dévastateur. Le pessimisme, c'est-à-dire le doute fondamental qui anime tout être face à toute chose ou événement,

10 *Hominine* = la lignée humaine des primates.

11 Phrase d'ouverture du film *Before the rain* de Milcho Manchevski (1994).

12 Alvaro de Campos (aka Fernando Pessoa).

13 Tchavdar Moutafov, *Le Dilettante* (1926).

14 Aparté créationiste : « Lorsque Dieu réalisa qu'il avait foiré sa première création peuplée d'hommes indignes de sa miséricorde, il décida de repartir à zéro dans son œuvre créationiste. Il fallait pour cela se débarasser du *vieux monde* en l'inondant généreusement et tout miser sur Noé, son nouveau poulain, qui fut donc, avec sa famille et son arche, le seul rescapé du déluge. Pas pris au dépourvu dans une situation épineuse, Noé pensa à emporter en plus de sa ménagerie, quelques pieds de vigne, non pour se confectionner un slibard en feuilles de Syrah, mais bien pour biberonner le précieux breuvage sur les pentes ensoleillées du mont Ararat. » Anonyme, *Humeurs hérétiques. La Bible pour les caves* (sans date). Le mont Cintu, comme le mont Korab, aurait tout autant fait l'affaire en guise d'Ararat.

15 Il est plaisant de noter que les historiens aiment nommer "troubles" ou "émotions" les jacqueries paysannes.

s'accompagne ainsi d'une gaîté que certains ont qualifiée de dionysiaque. L'abandon de tout sens et de tout but rend possible l'ouverture à tout le reste, à l'essentiel qui est tout simplement de vivre où l'on se trouve et à l'instant où l'on s'y trouve. En montagne, le géonihilisme s'apparente à une déclinaison et appréhende tout à la fois l'adret et l'ubac dans une forme de surmanichéisme ou de supradualisme[16] complémentaire : *contre*, c'est autant s'appuyer que s'opposer.[17]

La mémoire humaine est aussi courte qu'imprécise, et celle qui nomme les lieux est souvent la moins pire à défaut d'être la plus juste. Il semble que du plus lointain de cette mémoire la Corse ait été une montagne, et ce bien avant d'être une île. Du fond de cette anamnésie, il est un son porteur de sens qui illustre le fait et nomme le substrat qui l'a formé : [kor], pour signifier la notion de protubérance rocheuse et l'idée de promontoire. Son aussi universel que primal, on le détecte ainsi dans les termes montagnards de "corne" (montagne se terminant en pointe courbe : *horn* en langue teutonne d'où le Matterhorn qui devient Corvino côté italien à partir du vocable local *corno*) ou de "corniche/couronne" (saillant d'une barre rocheuse ou amas de neige bordant une crête que l'on retrouve dans le *koronis* grec, le *coronice* latin ou encore dans le *Cintu* corse). Déclinée à l'infini, cette racine se croise dans des toponymies autant proches que plus lointaines : Corti, Corbières, Cornouailles, Cordillère, Koramsan, Korab... La Corse, dans le nom qui s'est imposé à elle, a donc gardé l'esthétisme visuel de son origine montagneuse qui, abstraction faite de son érosion définitive ou d'un quelconque cataclysme, devrait encore perdurer quelques temps.

On nomme par le mot orogénèse, la formation des montagnes. L'orogénèse corse, dans le vide intersidérant de la dimension temps ramenée à l'échelle humaine, se situerait à plusieurs dizaines de millions d'années et serait double : l'une ancienne et dite hercynienne, l'autre, plus récente, et dite tertiaire ; l'orogénèse hercynienne portant les plus hauts sommets et formant cette fameuse arête centrale NO-SE. Le moindre grain constituant la première roche venue date donc de plus longtemps que le plus ancien cri humain usité localement pour la désigner. Qu'est l'hominine face à ce fragment de pierre ? Mesure-t-il le non sens de son agitation sur Terre et de son questionnement quant à son origine ? *Voit-il ?* Pas vraiment, en tout cas, pas très clairement. Dans sa formidable cécité, ou sa fantastique outrecuidance, l'hominine s'est doté d'instruments à même de déterminer ce qu'il ne s'explique pas lui-même ; les sciences portent le nom de cette tentative. Ainsi, non content de créer une échelle temps à partir d'événements des plus hypothétiques[18], il fait remonter l'homogénèse[19] de la Corse à l'origine civilisationnelle humaine elle-même. Voici donc les Atlantes, peuple fourre-tout s'il en est, convoqués au banquet inaugural des premiers temps et désignés premiers grains de sable humains de notre promontoire. On peut sourire, sourions donc : « La première invasion, citée par la préhistoire, sur cette partie du globe, est celle des Ibères. Ils furent ceux que l'on pourrait appeler : "les premiers occupants". Ils durent peupler tout le nord de l'Afrique, et déborder sur tous les pays méditerranéens : Syrie, Arabie, Sicile, Sardaigne, Corse, Baléares, Espagne, et peut-être l'Italie et la Provence. D'autres peuples affluèrent vers les côtes occidentales de l'Afrique, qu'on appela "les Atlantes". On parle d'Atlantes ; mais les Atlantes ne seraient autre chose que les Ibères. Ce qui est couramment admis aujourd'hui, c'est que ces peuples ne durent rencontrer aucune résistance dans leurs invasions lentes, presqu'ininterrompues. C'était un trop-plein qui se déversait au hasard des pays et du temps. De longs troupeaux humains allant toujours... chassés, poussés par d'autres troupeaux humains... Plus tard ces peuples s'appellent les Berbères. Ce nom semble indiquer la multitude. Il doit avoir été donné par ceux qui les avaient précédés, étonnés, émerveillés par le nombre des envahisseurs. *"Des Bères ! toujours des Bères !"*... Bères!... devenu ber... bères, berbères. »[20]

16 Il manque un terme pour proposer un dépassement des notions réductrices de bien et de mal, ceux-ci sont proposés comme palliatifs ; "doublecontrisme" semble de forme trop lourde.

17 La curiosité poussera à regarder l'approche littéraire de tendance géonihiliste d'un auteur comme W. G. Sebald (qui s'intéressa à la Corse ; travail inachevé, en partie regroupé dans *Campo Santo*, 2009).

18 Tout An 0 possède cette particularité de commencer *après* un supposé Commencement, et ce quelque soit la position de cet An 0. Pour des raisons de commodités bassement humaines, le comptage occidentalo-chrétien des siècles sera ici conservé.

19 Emploi de ce terme pour des facilités de lecture et de prononciation mais il lui faudrait préférer celui d'homininogénèse.

20 Ce petit morceau d'anthologie se trouve dans l'ouvrage de la fin du XIXème siècle intitulé *Le Chant Corse* ; l'auteur, Mathieu Ambrosi, a dû abuser du *Timée* de Platon ou de l'air trop oxygéné des montagnes. Pour rappel, les Atlantes sont un peuple mythique (à tous les sens du terme), habitant un continent disparu (l'Atlantide) et dont on peine (euphémisme) à localiser l'emplacement (terrestre, marin, souterrain, sous-marin, extraterrestre ou supramarin).

Alors, la Corse ? « Un pays de montagnes dans la mer » pour reprendre l'expression du géographe allemand Friedrich Ratzel[21], parfois singulièrement galvaudée en une simple « montagne dans la mer » ; toute chose étant plurielle par essence, c'est-à-dire complexe. Des montagnes donc, et non pas une montagne ; et certainement des hominines anonymes, originaux, plutôt qu'un seul populo mythique, initial. En Histoire, il y a toujours quelque chose avant nous...[22] La géographie humaine est le corollaire de la géographie physique, et aux protestations de nos supposés Atlantes ne répond que l'écho du vent qui souffle sur les contreforts. Les décennies récentes ont été riches en nouvelles approches géologiques et la Tectonique des plaques, vue comme une nouvelle lecture dynamique de l'histoire de la Terre, en est l'illustration. Avant, la thèse était que Corse et Sardaigne (toutes deux intimement liées géologiquement) étaient les résidus d'un continent englouti (tiens, tiens...) situé au large de l'actuelle Provence et qui aurait disparu des suites d'effondrements répétés. Désormais le scénario parle d'un détachement de l'ensemble corso-sarde du continent européen, de son stationnement au large un certain temps (d'où l'ancienne confusion qu'il y ait eu à cet emplacement un continent englouglouti), puis de sa dérive vers sa position présente. C'est donc depuis une bonne quinzaine de millions d'années que la Corse est autonome de « cette Corse continentale, que l'on dénomme quelquefois la France… »[23]. Mais à cette époque des plus reculée, l'insularité n'est pas un fait acquis, la mer Méditerranée perd son apport océanique et s'assèche ; pendant un million d'années la Corse se rejoint à pied (la forme des pieds des proto-Atlantes d'alors restant sujet à caution) avant que le canal de Gibraltar ne s'ouvre et ne ré-remplisse le bassin. Mais, *last but not least*, les glaglaciations quaternaires allaient de nouveau permettre de rejoindre pédestrement l'île et, cette fois-ci, les pieds des visiteurs devaient vraisemblablement ressembler à des pieds d'hominines... Loin d'avoir utilisé des barques, les Atlantes ont peut-être utilisé plus modestement des sandales. La Corse est une île-usion. Déçu ? Mais non ! Un écho lointain rapporte des contestations identiques venues des hauteurs balkaniques de la Macédoine ! Ainsi, la barque atlante se serait aussi, ou plutôt possiblement, échouée à quelques encablures plus à l'est ; mais là on se rapproche de l'Ufologie la plus dingue.[24]

Les peintres romantiques du XIXème siècle ont été séduits par les montagnes, non pas dans leur simple aspect/visuel purement physique mais dans leur signifiant. Carl Gustav Carus s'en est fait à la fois le théoricien et le praticien, dans une approche qui reste géognosique.[25] Il résume ainsi son idée : « Plus que tout autre effort, les réflexions sur la nature supposent que chacun voie d'abord clairement la façon de l'envisager qui *lui* est la plus adéquate, sans pour autant ignorer la valeur de toute autre recherche. [...] Je me suis aperçu du fait que la démarche qui m'était la plus adéquate était d'appréhender l'objet naturel que je voulais connaître, d'abord dans sa totalité, de la façon la plus attentive en l'envisageant sous tous ses aspects, puis ses parties et, tout en me représentant toujours l'image de l'ensemble, de diviser autant que possible ces parties et de les connaître. [...] Il ne faut pas oublier cependant que certaines parties de la terre, pour ainsi dire en tant que membres du grand globe terrestre, peuvent être parfaitement examinées pour elles-mêmes, et cela est vrai tout particulièrement pour les chaînes de montagnes, dans lesquelles nous aurons, par conséquent, de nouveau à distinguer, en y regardant de plus près, entre un aspect extérieur et une structure interne. »[26] Ce que Carus nomme physiognomonie est une description physique et évocatrice des formes et des aspects liée à leur impact émotionnel ressenti ou suggéré. Descriptive et émotive, la physiognomonie peut être facilement illustrée par la projection

21 "La Corse, étude anthropologique" in *Annales de* Géographie, volume 8, n°40, 1899.

22 D'après Jean Bottéro, Clarisse Herrenschmidt, Jean-Pierre Vernant, *L'Orient ancien et nous* (2011).

23 Pour reprendre la boutade de Cesare Campinchi, avocat et boute-en-train à ses heures, lors d'une plaidoirie. Ce brave Campinchi défendra honorablement l'anarchiste Victor Serge en 1912, mais sera plus tard accusateur lors des procès des hygiénistes sociaux Germaine Berton et Sholem Schwarzbard.

24 En dehors des Atlantes, les relations directes de la Corse et de La Macédoine ont de tous temps été ténues mais Pline note dans son *Histoire naturelle* (Ier siècle avant JC) que de tous les peuples de la terre, seuls les Corses refusèrent de reconnaître Alexandre le Grand comme souverain universel ; et Diodore de Sicile rapporte que le Macédonien, pas rancunier, projetait de construire en Corse un temple dédié à Athéna, sa divinité préférée. Par ailleurs, la relation entre les deux expressions géographiques passent également par le sexe des anges ; un incunable de 1499 de l'auteur phare sur le sujet se trouve en effet dans la bibliothèque des Franciscains de Corse : Georgius Benignus de Macédoine (Juraj Dragišic), *De natura angelica*. Il faudrait étudier l'impact éventuel de la lecture de ce livre sur des générations de Franciscains de Corse et surtout sur les conclusions qu'ils ont pu en tirer (la notion de LGBT, LGBTQIA ou LGBTQQIP2SAA pourrait y trouver son origine).

25 La géognose, inspirée de la *Naturphilosophie* allemande, est une vision *spéculative* de l'Unité cosmique ; elle est donc différente du géonihilisme qui est lui une vision *pratique* de l'Unité cosmique. Il fallait que cela soit dit.

26 Carl Gustav Carus, *Esquisse d'une physiognomonie des montagnes* (182?).

anthropomorphique ou purement sentimentale que l'on ressent en regardant une pierre, une ligne de crêtes, un arbre ou des nuages.[27] Beaucoup, sans le savoir, ont une écriture qui mêle physiognomonie et géonihilisme. Ainsi, employer « la chevelure de l'île, mère nourricière et protectrice, refuge des animaux et des fugitifs »[28] n'est pas fortuit et conscientise la pure description d'un paysage physique. Par-delà ce qu'il *est*, le paysage montagnard devient le support d'une quête que l'on peut qualifier de po(l)étique.[29] La plus belle image po(l)étique pour un nihiliste montagnard est de contempler les *tafoni* de Corse, résultats improbables des caprices de l'érosion. Les *tafoni* sont des « sortes d'alvéoles circulaires, qui perforent le rocher à la manière des trous du gruyère, et dont le diamètre peut aller de quelques millimètres à plusieurs mètres. Aucune explication vraiment convaincante et scientifique du phénomène n'a encore été donnée. »[30] Les *tafoni* forment une expression visuelle aboutie du rien venant du Grand Rien et retournant à son rien initial après une brève et éphémère (géologiquement parlant) existence ; métaphores concrètes, ils ornent la montagne de leurs perles vides et montrent à l'hominine qui *veut voir*, le sens profond de sa vie, de ses actes et de ses œuvres.

ii. paganisme, vernis chrétien et scepticisme

Semu tutti salvatichi.[31]

Demeure des Dieux, source des eaux dispensatrices de vie, la montagne connecte le Ciel et la Terre ; elle a depuis toujours été associée à une notion d'*origine*. « Combien de fois, à la vue des cimes augustes qui trônent au-dessus des vallées et des plaines, n'ai-je pas été naïvement tenté de les appeler divines ! [...] À l'origine des temps historiques, tous les peuples, enfants aux mille têtes naïves, regardaient ainsi vers les montagnes ; ils y voyaient les divinités, ou du moins leur trône, se montrant et se cachant tour à tour sous le voile changeant des nuages. C'est à ces montagnes qu'ils rattachaient presque tous l'origine de leur race ; ils y plaçaient le siège de leurs traditions et de leurs légendes ; ils y contemplaient aussi dans l'avenir la réalisation de leurs ambitions et de leurs rêves ; c'est de là que devait toujours descendre le sauveur, l'ange de la gloire ou de la liberté. »[32] Ainsi, les premiers âges de Corse sont intimement liés à la pierre, et l'ancien, le moyen ou le nouveau lithique[33] bornent de manière lâche les labeurs des tailleurs puis des polisseurs de ces temps reculés. Les éléments fournissent la matière simple des croyances balbutiantes de ces premiers hominines. Terre, air, eau et feu composent la béquille religieuse qui vient épauler leurs questionnements face à ce qui les entoure. « Mes frères, restez fidèles à la terre ! »[34], l'appel a de tout temps été d'actualité. Les traces de cette fidélité sont touchantes et parfois même imposantes ; c'est le cas des mégalithes, ces petites montagnes en miniature dont l'âge semble de toujours car faites de la matière brute elle-même. Leurs formes sont aussi variées que leurs fonctions supposées. L'index interrogatif des *stantare*[35] pointe le néant du ciel, la table des *tole*[36] présente le catafalque du demandeur et le coffre des *bancali*[37] enferme le grand vide résultant de la réponse. Le *paladinu*[38] porte le même poignard que les sociétés secrètes des carbonari et autres pinnuti du XIXème siècle[39] qui semblent s'être, dans le secret des bois, approprié le langage originel des pierres. Sous les discrètes frondaisons, les pierres racontent une histoire gravée qui n'est, paradoxalement, pas encore écrite. Poignards, soleils, lunes, lettres, chiffres, triangles et autres compas ornent des stèles sur les confins de Porri (pieve de Casinca), Silvareccio et Casalta (pieve d'Ampugnani) ; tout un fatras symbolique que certains font remonter à la Macédoine d'Alexandre le Grand. Il est des plantes qui poussent au milieu des pierres, au milieu du rien, du minéral inculte. On les appelle saxifrages, elles sont sans racines mais brisent la pierre et se reproduisent grâce au souffle du vent. Peut-être que ces ombrageux subversifs s'en

27 Consulter le fascinant *Le Nuvolaire. Principes de Nubignose* de Fosco Maraini (1995) qui propose la même extravagance appliquée aux nuages.
28 Jérôme Monti, *En Corse quand j'étais bandit* (1901).
29 Pour le défrichage de la notion de "po(l)étique" voir infra IV. iv. et aussi F. Merdjanov, *SESÈGÉXE SEUQITÉOP, métapo(l)étique du militant* (en ligne sur analectes2rien.legtux.org).
30 Michel Fabrikant, *Guide des montagnes corses* (1974, 2ème édition).
31 "Nous sommes tous des sauvages."
32 Élisée Reclus, *Histoire d'une montagne* (1880).
33 Paléo, Méso et Néo.
34 Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra* (1885).
35 Menhirs, c'est-à-dire simples pierres levées.
36 Dolmens, pierres levées avec un toit de pierre.
37 Sorte de dolmen enterré mais sans couverture de pierre.
38 Statue-menhir armée anthropomorphe.
39 Sociétés clandestines d'action révolutionnaire ; voir infra III, i.

inspiraient. *A petra scritta*[40] reste à déchiffrer.

La Corse et ses habitants de l'époque antique sont officiellement convertis par l'apôtre Paul lors de l'une de ses pérégrinations prosélytes mondiales ; mais les débuts dans la foi chrétienne des nouveaux adeptes semblent des plus timides. Ainsi, à la fin du VIème siècle, le pape Grégoire Le Grand se plaint à l'évêque d'Aleria que les supposés chrétiens de Corse adorent encore les bois et les pierres et que certains (horreur !) n'ont même pas connu le baptême. Le futur saint-pape recommande expressément une (ré-)évangélisation énergique des brebis égarées en les poussant au baptême par des subterfuges sensés les effrayer et en implantant pour l'occasion des saints de circonstance remplaçant les idoles naturelles. Bref, du classique pour les missionnaires en soutane, mais l'on s'interroge sur les résultats.[41] Il existe comme un trou noir dans le haut Moyen-Âge corse dont l'historiographie s'est forgée autour des *Chroniques* de Giovanni della Grossa datant du XVème siècle et remplies d'événements fantastiques à faire pâlir d'envie le cycle arthurien. Della Grossa forge le mythe d'une Corse libérée de l'occupation "maure" par une vaillante croisade sous l'étendard salvateur de la croix... La vérité semble ailleurs et, à défaut de vérité, la réalité. Les restes archéologiques islamiques sont en Corse... inexistants et au contraire on trouve à cette période-là des restes... chrétiens, florissants, sur le littoral. Aucun des chroniqueurs arabo-berbères de cette période ne parle de la Corse comme d'une terre d'islam. La topographie inspirée de noms "maures" ne présente aucune légitimité historique et semble créée ex-nihilo pour justifier, a posteriori, la légende de la croisade libératrice. De là à penser que les dits Maures/musulmans étaient composés de quelques paisibles chrétiens installés sur les côtes et surtout de tribus plus ou moins paganisantes (forcément "infidèles") dans les montagnes, il n'y a qu'un pas que l'on franchit allégrement. La croisade aura donc été conquête sous le prétexte de la religion ; et la religion n'est pas à un mensonge près puisqu'elle est mensonge tout court.

Vivre c'est mentir puisqu'on sait déjà comment ça va finir et que c'est peut-être pour bientôt. *A Falcina*, la faucheuse, rôde de part le monde et particulièrement en Corse ; les fresques et les bannières des confréries encagoulées la montrent entourée de ses attributs nihilistes : faux, sablier, chandelle et parchemin-témoignage d'une vie qui s'en est allée. Un "après" qui devrait plutôt inciter à profiter de l'*instant réel* plutôt que susciter la peur de l'instant suivant. Ainsi pouvons-nous peut-être trouver dans le *Libera me* rituel des accents aux relents d'Apocalypse millénariste face à une Création symbole d'illusions, de souffrances et de servitudes ?

> *Libera me, Domine, de morte aeterna, in die illa tremenda : quando coeli movendi sunt*
> *et terra ; dum veneris judicare saeculum per ignem.*
> *Tremens factus sum ego, et timeo, dum discussio venerit, atque ventura ira.*
> *Dies illa, dies irae, calamitatis et miserirae, dies illa, dies magna et amara valde.*
> *Dum veneris judicare saeculum per ignem.*
> *Requiem aeternam dona eis, Domine, et lux perpetua luceat eis.*[42]

Libera me, Domine... Allons, *Libera te, Hominine !*

---

40 "La pierre écrite", ou encore *petra frisgiada*, "pierre couverte de signes", comme celle de la commune de Cambia sur les flancs ouest du San Pedrone. En Macédoine, on trouve de nombreuses pierres griffées, striées, représentant les signes d'une écriture non encore déchiffrée, antérieure au IXème siècle, période à laquelle les deux compères Cyrille et Méthode créent l'alphabet cyrillique peut-être en s'en inspirant.

41 Quelques mille ans plus tard la situation semble encore mal maîtrisée et le petit clergé (et donc supposément ses ouailles) pas encore tout à fait dans le cadre apostolique. Ainsi en 1546 l'évêché d'Aleria rappelle aux prêtres ce qu'ils sont sensés faire ou plutôt ne pas faire : interdiction de porter des armes, des lances, des bâtons, des hachettes, des haches ou des *rustaghje ;* obligation de dénoncer les laïcs ou les ecclésiastiques, concubinaires, usuriers, hérétiques, enchanteurs, devins, nécromanciens, sorciers et autres qui font le mal ; interdiction de jouer aux jeux de hasard dans les églises et les sacristies ; interdiction d'accompagner les obsèques de cortèges, de cris, de lamentations, *all'usanza anticha*, ou de participer aux obsèques de ceux avec qui on n'est pas parent au moins au quatrième degré de consanguinité ; interdire aux notaires et autres témoins de faire un mariage seuls, sans le prêtre ; vérifier la parenté des futurs époux ; interdiction de la bigamie, etc. (in Archivio di Stato de Gênes).

42 "Délivre-moi, Seigneur, de la mort éternelle, en ce jour redoutable où le ciel et la terre seront ébranlés ; quand tu viendras éprouver le monde par le feu. / Voici que je tremble et que j'ai peur devant le jugement qui approche et la colère qui doit venir. / Ce jour là sera jour de colère, jour de calamité et de misère, jour mémorable et très amer. / Quand tu viendras éprouver le monde par le feu. / Donne-leur, Seigneur, le repos éternel, et que la lumière brille à jamais sur eux."

La religion comme palliatif aux inquiétudes de l'hominine face à la *terra incognita* de l'heure suivante ne semble pas toujours suffisante, et, méfiant, celui-ci se garde en réserve une poignée de subterfuges hérités d'une lointaine mémoire et sensés lui permettre d'intervenir sur les événements. Aux côtés de la religion spéculative se trouvent des croyances *pratiques* dont *a stregha* (la sorcière) se fait l'officiante. Au sein de la chrétienté, la "sorcière" fait figure d'être associal, voire antisocial, par excellence. Se situant sur les marges de la religion et de la vie moderne, elle reste pourtant intégrée à la société même et sert de liaison avec un certain monde perdu, celui d'hier ou même d'avant-hier. L'hominine conserve au fond de lui le souvenir de ses premiers temps où, ingénu, il n'était qu'une partie animale parmi d'autres du Grand-Tout ; prudent, il conserve donc, comme un dernier recours, des rapports avec cette marge-là. *A stregha* connaît les secrets de la Nature, elle est restée proche d'elle et sait la puissance des éléments ou la vertu des plantes.[43]

> *Celui qui ne l'a pas vue — il n'est pas né,*
> *Celui qui l'a vue mais ne l'a pas goûtée — il est mort,*
> *Celui qui l'a goûtée — il n'est pas sauvé car il va vivre.*
>
> *Moi, et peut-être Toi*[44]

Dans un monde perçu comme mystérieux, les visions et les rêves, souvent prémonitoires et annonciateurs de malheurs, sont légion pour une populace crédule et asservie : *i fochi* (les feux), *e finzione* (les apparitions), *a mumma* (la procession), *u spirdu* (l'esprit) ; abruti de religion mal digérée, le populo se retranche (se protège ?) dans des pratiques parallèles. *U spallistu*, celui qui sait lire et interpréter via une omoplate d'animal, apparaît lui aussi comme un reliquat-intermédiaire entre le visible et l'invisible, le venu et le non-avenu ; son pendant domestique est *a signadora/u signadoru*, sorte de liseuse/liseur de bonne aventure dans des gouttes d'huile, des cendres du foyer, des bouts de fil ou autres expédients. Maigre écume païenne mais certainement essentielle pour l'équilibre psychologique de ses pratiquants et garante d'une véritable autonomie des savoirs et des savoirs-faire (*riacquistu*, ré-acquisition, dira-t-on ainsi dans les années 1970 sur le terrain politique) ; et l'autonomie a toujours été un préalable à la liberté.

> *Durant des siècles, l'Ego, remarquable "effet" de l'Évolution, vécut en excellente harmonie avec les lois de la Nature. Mais, parvenu, au cours de son ascension, à la maîtrise du "raisonnement", il fut amené lors de la moindre défaillance de sa mécanique à substituer à des faits concrets des relations imaginaires, les confortant par des argumentations altérées. Ceci représente l'une des multiples cause de divorce entre les lois de la Nature et les lois que cet Ego-Usurpateur commença d'élaborer à sa propre convenance.*[45]

Du haut de sa montagne, chacun sait qu'il n'y a rien mais il enrobe ce rien d'un peu de Tout et teinte son nihilisme *naturel* d'un brin d'Absolu. L'*ochju*, le mauvais œil, est un terme pour se garder des fatalités, bien réelles, d'un orage ou d'un accident quelconque, mais certainement pas une croyance, bien irréelle celle-là, au démon. L'*ochju*, c'est le doute universel instrumentalisé, transformé en crédulité et obscurantisme, récupéré par la religion qui combat cette proximité d'avec la Nature et qui ne peut admettre une force qui lui échappe. Cette marge constitue un espace de résistance, parfois inconscient, parfois en partie récupéré par la religion officielle. Tout a été bon pour dénigrer et détruire ce qui a été perçu comme une concurrence : diabolisation, opprobres et élucubrations diverses ont frappé ce lumpenprolétariat du savoir naturel. Dans le grand sac de l'Inquisition se sont retrouvés pêle-mêle marginaux, hérétiques, rebouteux de campagne et autres devins des bois, femmes car femmes, roux car roux, etc. Passée à la moulinette ecclésiastique, *a stregha* est devenue un être malfaisant, une sorte de vampire-belette (!) qui vient la nuit se repaître du sang des nouveaux-nés. Ne pouvant la vaincre, la religion l'a simplement intégrée à son système de pensée religieux, côté mal. Mais le naturel revient au galop et *i casti*, les étincelles, sont parfois appelées *e streghe* : on les observe s'élever dans la nuit pour y voir des signes variés. Le monde de la nuit reste un monde libre, pur, vierge ; il est paradoxalement

43 La voyante d'origine macédonienne Baba Vanga (autrefois on aurait dit sorcière) est un cas très intéressant, et peut-être unique, de récupération d'une forme de croyance irrationaliste occultiste par le matérialisme athée marxiste ; cette femme deviendra la voyante officielle, pendant des décennies, du pouvoir communiste bulgare de l'après Seconde guerre mondiale.

44 Venko Andonovski, *Sorcière ?* (2014).

45 Charles Antoni, *L'Originel special Corse* (1994).

lumineux par les feux que l'on peut y allumer et l'omniscience qu'ils révèlent : le feu transforme le Tout en Rien par sa combustion mais aussi le Rien en Tout par son action calorifère comme dans le cas d'une forge. Processions, sabbats et autres *birbe* nocturnes prennent alors la forme d'actes de résistance, voir de subversion.[46]

En montagne, *a bocca*, le col, est l'espace interlope où se croisent l'hominine et les différents esprits qui animent son quotidien. *A bocca* marque le passage d'un versant à un autre, c'est autant un affaiblissement du relief permettant un franchissement, qu'un courant d'air géant où il ne vaut mieux pas bivouaquer. *A bocca* est un replat où se repose le berger et ou pisse le renard ; halte bienvenue pour les deux. S'il existe un endroit caractéristique de la montagne où l'ensemble des choses et concepts s'annulent car se croisent, c'est bien *a bocca*, la station entre deux possibles. Comme le col, minuit est un moment de passage et d'échange de flux ; basculement symbolique du jour précédent au jour suivant et donc symbole de *l'instant réel*, seul important. Au col, comme à minuit, se rencontrent des principes opposés (*contres*) ; ce sont les lieux et les moments d'un équilibre, toujours instable, qui fonde le mécanisme de la grande contempla(c)tion du Monde où l'ordre des choses est remis en question. Toujours, sans cesse.

Compter le temps qui reste ou celui qui a été, l'égrener, est une des occupations favorites des hominines qui s'emmerdent. Les religions aiment ainsi fonder leur délires irrationnels sur une base des plus rationnelles, la naissance de tel ou tel prophète en étant le stratagème fondateur. Ainsi le christianisme s'est-il évertué à imposer ses propres calendriers, prenant la forme de véritables agendas, en essayant de recouvrir les antiques bouliers populaires ; cependant, les abaques traditionnels, beaucoup plus informels, ont subsisté. Le petit monde des montagnes reste sensible aux rythmes agro-pastoraux d'orientation lunaire et aux solstices/équinoxes venant scander de leurs saisons les activités pratiques du quotidien. On soupçonne ainsi que les alentours du 1er août pouvaient être un ancien début de cycle de type annuel et cette date reste en Corse particulièrement importante.[47] Et ce sont peut-être *e fate*, les fées-Parques, qui filent sur leurs quenouilles ce genre de calendriers-là.

Simu le fate	Nous sommes les fées
Di la furesta…	De la forêt…
E pedicalze,	Étant pieds nus,
Simu più sgualtre	Nous sommes plus agiles
Per fà le salte	Pour faire des sauts
E girandulà…	Et vagabonder…
Dolce la notte,	Douce est la nuit,
Nisunu sorte.	Personne ne sort.
Chiose le porte,	Toutes portes closes,
Si pò ballà.	L'on peut danser.
Ungu e mi sfungu,	Je m'oins et je me transforme,
Fungu di bungu.	Champignon de ruche.
In un'oretta	En une petite heure
Eo partu e ghiungu.[48]	Je pars et j'arrive.

« Le folklore, suivant l'étymologie du terme donnée par son inventeur, William Thoms, c'est le "savoir du peuple", le savoir que possède en propre le peuple, ou encore les "savoirs populaires", selon l'expression des ethnologues contemporains. Mais un autre usage moderne lui aussi a perverti le sens du

46 Voir les travaux de Carlo Ginzburg ; le micro-historien présente la sorcière comme un drapeau de rébellion levé face à la modernité et à la technicité. Pour la Corse, la thèse de Françoise Lantieri (*Le corps entre la sorcellerie et la folie. Les procès de l'Inquisition en Corse*, 1987) ouvre des perspectives intéressantes : ces procès ont tous eu un acte d'accusation lié aux pratiques populaires et au corps.

47 Dans les vieux codex de Macédoine, on trouve généralement deux dates : celle de l'ère chrétienne (An 0 = naissance du Jésus) et celle de l'ère byzantine (An 0 = Âge du Monde) dont l'annualité se terminait au mois d'août ; avec une différence d'environ 5500 ans entre les deux sur une base de 12 mois. Au soir du 1er août, les paysans de Macédoine allument des feux de joie par dessus lesquels on saute en criant « Piochez ! Enterrez ! », signifiant ainsi la fin d'un cycle. À Porti Vechju dans le sud de la Corse, pour la fête de *Luddareddu* (*luddu* = juillet), on brûlait Juillet en la personne d'un mannequin nommé *Mascacciu* que l'on avait trimbalé dans toute la ville.

48 Abbé Paul Filippi, dit Gregale, chanteur-poète en soutane (*Fiurella*, 1972). Le "champignon de ruche" est l'un des camouflages diurne des fées.

terme qui est devenu "manifestation d'un pittoresque superficiel". »[49] En France, terre d'éradication et de normalisation, on a longtemps utilisé le terme de "superstition" avec tous les relents de dénaturation chrétienne qu'il comporte. Lente dégradation de la mémoire se doublant d'une récupération fantasmatique ; ainsi, le Diable, agacé par saint Martin, qui lance de dépit son soc de charrue cassé en direction du Monte Tafunatu (mont troué), n'est-il certainement que la pâle imitation d'un géant discobole des temps prométhéens. Derrière chaque chose il y en a une autre, tout n'est que palimpseste infini.

Abitemu le calanche	Nous habitons les roches escarpées
Duve lu ventu si lagna…	Où le vent se lamente…
Site voi, i mio cumpagni,	Je vous reconnais, vous êtes mes camarades !
I fulletti e i legramanti !	Esprits follets et esprits du brouillard
Cavatevi se visere!	Enlevez vos masques !
Vi connuscu tutti quanti.[50]	Je vous connais tous.

Être attentif aux perceptions, aux sensations, aux résonances, aux harmonies informelles n'a rien de religieux ; c'est même relever d'une attitude *a*-religieuse car innée, naturelle, instinctive et non pas professée. « Les arbres et les rochers t'enseigneront des choses que ne t'enseigneront point les maîtres de la science » avait constaté Bernard l'Ermite[51] dans sa proximité volontaire d'avec le Grand-Tout ; et le bon populo est resté un fidèle élève de cette école-là. En 1637, l'évêque de Sagone, monseigneur Rezzano, peut encore écrire en se désolant :

> *Le peuple n'a ni la foi, ni les mœurs des chrétiens ; certaines coutumes païennes ne sont pas encore déracinées : ainsi, ils hurlent comme des bêtes à la mort d'un proche parent...*[52]

iii. langue, dialectes et cris d'animaux : no man's langue

Un poncif à la vie dure déclare qu'une nation c'est un peuple plus une langue ; l'addition de deux constructions ne donne jamais qu'un artifice de plus et de la nation à l'État il n'y a malheureusement qu'un pas. À cet égard, la Macédoine est un cas d'école et ce n'est pas pour rien que la salade *chupska*, la salade dite "macédonienne", est l'expression du langage courant désignant un mélange ; mais ce mélange n'est pas un brouet, plutôt une diversité inorganisée ou naturellement disparate. Nous verrons plus loin que la Macédoine n'est que l'expression d'une irréalité géopolitique et que "Macédonien" ne veut rien dire (comme "Corse") mais que l'on peut néanmoins parler de langue dite "macédonienne" (et de langue dite "corse").

Le corse, comme le macédonien, souffre du syndrome d'une langue qui n'est pas et raconte peut-être l'histoire d'une langue-mère non reconnue. Toute langue est avant tout un outil de communication d'une entité d'hominines, d'une communauté éphémère. Elle n'est pas forcément liée à un territoire et rien n'empêche de parler corse en Macédoine ou macédonien en Corse, mais on ne se fera pas forcément bien comprendre. La langue n'est pas immuable et n'est que le dernier résultat en date d'une évolution d'ordre historique : on n'a pas toujours parlé corse en Corse ni macédonien en Macédoine, et on peut parier qu'on ne les parlera pas indéfiniment. Macédonien et corse ont longtemps été considérés comme des dialectes ou des patois, c'est-à-dire des résidus, des restes, des miettes de "vraies" langues. Ainsi le bulgare revendique-t-il sa primauté langagière sur l'idiome macédonien, de même que le serbe, et autant ne pas parler des considérations grecques sur le sujet ; pour le corse c'est l'italien avec des substrats multiples (ibéro-basquo-maures pour les plus osés). Bien sûr, ces revendications ne sont pas sans arrière-pensées d'ordre impérialiste ; imposer sa langue est une décision politique entérinant une conquête territoriale. La France est dans ce domaine un modèle et son jacobinisme linguistique a toujours cherché à détruire les autres parlers, réduits au mieux à l'état de patois régionaux, afin d'imposer son ordre étatique[53] ; attitude comparable de la part de la Grèce qui a hellénisé ses régions

49 Nicole Belmont, *Paroles païennes* (1986).
50 Chanson de Simon-Jean Vinciguerra (1903-1971), aka Ghjuvan di a Grotta.
51 Pas le crustacé, le saint ; saint Bernard, *Œuvres mystiques* (XIIème siècle).
52 Archivio di Stato de Gênes.
53 L'une des premières mesures suivant la conquête française de la Corse est de fermer l'Université de Corti (qui parlait italien) ; celle-ci ne rouvrira qu'en... 1981 (et parle depuis lors français pour l'essentiel).

anciennement macédoniennes. Dans l'histoire contemporaine, le corse est passé d'une aire d'influence italienne (proche dans sa forme) à une aire d'influence française (plus éloignée dans sa forme).

Le corse est une langue qui varie d'une vallée à l'autre et qui n'a ni norme ni littérature ancienne. Ainsi les premiers ouvrages linguistiques la concernant sont parus en italien puis plus tard en français, les deux pays se livrant à une guerre larvée à travers la composition d'Atlas linguistiques, chacun tiraillant dans son sens politico-historique : patois pris dans un sens dévalorisant ou simple dialecte dérivé. Les deux approches nient la spécificité et la richesse d'évocation du corse étudié ; idem pour les premiers romans d'auteurs corses.[54] La langue officielle de l'éphémère République corse du XVIIIème siècle était l'italien et, il y a fort à parier, que la Corse indépendante du XXIème siècle parlerait... français et à terme un francorsu ou un corsançais mâtiné d'arabo-berbère et de portugais.[55] Diodore de Sicile, quelques décennies avant Jean-Claude, déclarait déjà : « La langue dont ils se servent est très difficile à apprendre » ; nul doute que cette langue n'avait pas grand chose à voir avec le corse actuel. Était-elle proche du basque comme certains aventuriers de la langue le laissent entendre ?[56] Alors, quel corse faut-il parler ? Faut-il qu'une langue soit écrite pour qu'elle vive ? Forcer l'écriture c'est montrer à l'*autre* langue (l'officielle) qu'on est *comme* elle (à son niveau, son égale) plutôt qu'affirmer qu'on existe ; au risque d'y perdre la langue elle-même dans sa fonction purement pratique/sociale.

Ma u pattùa corsu ha quattru cunsunanti	Mais le patois corse possède quatre consonnes
Ch'è un possu scriva or cornu vól ch'è canti ?[57]	Que je ne peux écrire, comment veux-tu que je chante ?

Hermaphrodisme linguistique, polymorphisme, absence de normalisation claire sont autant de signes d'une tentative d'opposition à une autre langue, dominatrice, non pourvue de ces "tares".[58] Dur donc de normaliser ce qui ne l'est pas à la base et qui a, par sa pluralité diffuse, certainement contribué à sa propre survivance ; l'enseignement scolaire, cette artificialisation du savoir, en est réduit à trancher suivant une position médiane et à uniformiser ce qui est polynomique.[59] Ainsi tend-on vers une diglossie, à savoir une langue dite savante ou littéraire qui est enseignée mais peu utilisée, et une langue de communication purement orale, qui n'est enseignée nulle part mais qui est au moins parlée un peu partout. L'esprit polynomique aura-t-il raison de la tentation diglossique ?[60]

Pourtant « la tradition orale n'ignore aucun des genres littéraires de quelque importance. Outre le conte merveilleux, très répandu, elle intègre autant le conte réaliste, humoristique et satirique que le conte d'inspiration érotique et diabolique, mais aussi la fable, la légende, le récit apocryphe, la note, le poème, la ballade… Ce n'est qu'au cours de la première moitié du XXème siècle que la narration quitte l'anonymat du conte populaire et donne naissance à ce que l'on appelle la "prose artistique" et notamment le récit. »[61]

Les premières incartades écrites du corse se font par la bande. D'abord, timidement par la poésie, avec *Dionomacchia*[62] de Salvatore Viale, où les quelques vers de "U serinatu di Schiappinu" y surnagent

54 Sans parler de la mode néo-romantique du "roman corse" type XIXème siècle, écrit dans les langues les plus variées et dont les auteurs sont tout sauf... Corses.

55 "Sprachbund", convergence des langues au fil du temps ; voir les travaux de Nikolaï Troubetzkoy.

56 Louis-Lucien Bonaparte, "Remarques sur les dialectes de la Corse et sur l'origine basque de plusieurs noms locaux de cette île" in *Annales de la Corse*, 1877.

57 Paulu Matteu Della Foata, *Poesie giocose*, fin XIXème siècle mais publié en 1973.

58 Les tares sont pour un nihiliste autant de décorations, car elles sont synonymes d'une volonté de digression et d'affranchissement.

59 Langue polynomique : « langue dont l'unité est abstraite et résulte d'un mouvement dialectique et non de la simple ossification d'une norme unique, et dont l'existence est fondée sur l'affirmation massive de ceux qui la parlent, de lui donner un nom particulier et de la déclarer autonome des autres langues reconnues » (définition proposée par J.B. Marcellesi au XVIIème Congrès International de Linguistique et Philologie Romanes en 1983 à Aix-en-Provence).

60 À la vue de la situation actuelle, on peut supposer qu'un jour prochain on ne parlera plus corse au quotidien ; mais que l'on continuera à le chanter...

61 Katica Kulavkova à propos de la littérature macédonienne (in opuscule de l'Association macédonienne des éditeurs, Skopje, 2016).

62 *Dionomacchia* (1817) raconte l'histoire de la mort d'un âne qui entraîne des conflits picrocholiens/corses. En fait on trouve des traces de corse écrit, de manière éparse, dans maints ouvrages, et ce depuis la célèbre chronique de Della Grossa, mais aussi dans de simples relations épistolaires ; une langue n'a évidemment pas la nécessité

dans un océan toscan. Puis ce sont les revues[63] qui s'emparent de la langue, leurs formats permettant un bouillonnement de forme(s) et de fond par le biais des nouvelles et de la poésie. La diversité et l'inventivité semblent alors donner le ton linguistique et l'authentiquement corse côtoie le corse original à défaut d'être originel, avec parfois une débauche d'italianismes et autres gallicismes, sans craindre les foudres d'une quelconque orthodoxie.[64] L'après Seconde guerre mondiale mettra un terme provisoire à cette ambiance féconde en sombrant dans les tristes écueils de l'Occitanisme mistralien et en s'arc-boutant sur un passé recomposé et mythifiant. Il faudra attendre les années 1970 pour voir la lame de fond du *Riacquistu*, la ré-acquisition, se lancer dans les différents genres littéraires avec plus de bonheur.[65]

Le macédonien a connu sa codification littéraire en 1947 suite à la création de la République de Macédoine intégrée à la nouvelle Fédération de Yougoslavie ; cette standardisation se faisant par une sorte de serbisation soft de la langue. Dans le précédent Royaume de Yougoslavie son emploi était interdit car taxé d'irrédentisme bulgare ; on est toujours l'étranger d'un autre. De même qu'en Corse, la première littérature macédonienne est d'expression étrangère : les auteurs écrivent en bulgare ou en serbe, voire en anglais ou allemand. Par contre le théâtre propose lui un entre-deux particulier. Le *bitoven teatar*, le "théâtre de l'existence", prend son essor lors des effervescences qui secouent l'Europe à partir de 1848 et propose un aller-retour de la langue entre oralité et écrit. Sur la scène, les thématiques de la tradition orale servent à l'écriture des textes, les chants lyriques s'y rajoutent sans complexes, les proverbes deviennent des répliques, les coutumes diverses y sont mises en scène ; la langue s'y fait arme et la scène, tribune populaire. Jordan Adji Konstantinov-Djinot[66] est l'un de ces auteurs. Il compose des pièces d'un acte, bien souvent la reprise d'œuvres classiques adaptées au public de son époque ou des dialogues en langue macédonienne écrits d'après les idées des Lumières, et les joue sur les places lors des fêtes et autres comices agricoles. Puis vient *Les noces sanglantes macédoniennes* de Voïdan Černodrinski, qui connaît un très grand succès car écrit en langue populaire macédonienne, et qui, par son réalisme, évoque les scènes de souffrance et d'héroïsme d'une famille macédonienne exposée à la tyrannie des méchants beys oppresseurs. Où encore *Ilinden* de Nikola Kirov-Majski, évoquant l'insurrection du populo en 1903 contre la domination ottomane, le texte du Manifeste de la République révolutionnaire de Krouchevo étant intégré au drame. Bien plus tard, le théâtre en Macédoine sera le moyen pour les autres composantes de la société de s'exprimer : *Teatri Kombëtar i Shqiptarëve* albanais, formations turques ou encore *Teatar pralipe* des Roms ; les Valaques étant un théâtre à eux tous seuls.

Souvent, la langue dominée tente d'exister en singeant la langue dominatrice, perdant du même coup son dynamisme, sa vitalité et surtout son oralité qui en est la base. Le passage à l'écrit est le signe ultime de cette évolution et la langue y laisse sa diversité en l'échangeant contre une forme normée moyennisante, artificialisée et réductrice. La langue devient alors plus qu'un outil de communication, ce pour quoi elle existe à l'origine, et se transforme en un outil *rhétorique* chargé d'éduquer, d'administrer, de régir et de contraindre ; une langue scolarisée faite pour le dressage en série. La rhétorique est une déviation langagière de la langue. Il n'y a pas de langue pure, toute normalisation va niveler la langue, la figer, la mythifier. Pour demeurer vivante, la langue doit *vivre*, c'est-à-dire s'animer et animer : être tout bonnement *parlée*. Toujours cette tentation d'être *comme* l'autre plutôt que d'être simplement soi. La rhétorique est un fantasme de pureté, une dictature de la langue par le langage qui n'est plus l'alliance de la langue et de la parole mais celle de la langue et du discours. La rhétorique est la langue des États, pas celle des individus.[67]

---

d'être normée pour être écrite.

63 *A Tramuntana* (1896), *A Cispra* (1914), *A Muvra* (1920) ou encore *Annu Corsu* (1923). *A Muvra* dérivera vers l'irrédentisme italien et se rapprochera du fascisme ; ses activités seront fortement surveillées puis suspendues.

64 *Pesciu Anguilla* de Sebastianu Dalzeto (1930) fournit un bel exemple : les tribulations de Pépé l'Anguille à Bastia dans une langue enlevée et bien vivante.

65 Pour un passage à l'écrit réussi dans l'aire de domination francophone, on peut considérer la littérature créole comme une piste intéressante (Patrick Chamoiseau et consorts) ; voir aussi la prose po(l)étique limousine nietzscheo-lesbienne de Marcelle Delpastre. Pour la Corse, les ouvrages de Marcu Biancarelli sont nihilistiquement louables et littérairement originaux ; la langue étant clairement employée dans une logique d'ouverture et non de fermeture, dans une confrontation avec le réel.

66 1818-1882. Son engagement lui vaut la torture, le bannissement et la déportation en Asie Mineure par le pouvoir ottoman.

67 Voir sur ce sujet de la langue et du langage, la thèse de Carlo Michelstaedter, *La persuasion et la rhétorique* (1910) et la deuxième partie de F. Merdjanov, *Deus Sum* (en ligne sur analectes2rien.legtux.org).

La première imprimerie de Corse date de 1749. C'est un Français, le marquis de Cursay qui l'installe à Bastia alors toujours sous domination génoise. Féru de poésie, le presque divin-marquis publie des recueils en langue italienne et semble se commettre en diverses excentricités libérales finissant par inquiéter les Génois qui obtiennent sa disgrâce et le démantèlement de son installation. Il faudra encore patienter et attendre les presses de l'imprimerie Fabiani, toujours à Bastia, dans les années 1820, pour connaître des éditions insulaires... en français, italiens ou sarde. En Macédoine, la première imprimerie apparaît en 1838 à Thessalonique ; dans les deux cas, ce développement tardif dû à une volonté de contrôle de l'édition par le pouvoir politique occupant génois, français ou ottoman a certainement contribué bien malgré lui, par la perpétuation de l'oralité, au maintien de la langue comme élément *informel* de résistance. Difficultés et tâtonnements pour adapter un système orthographique à toutes les facettes phonologiques de la langue oscilleront entre originalité hétérogène et orthodoxie artificielle (toscane pour le corse ; serbe ou bulgare pour le macédonien). Plus original encore, au début du XIXème siècle, dans certaines régions de la Macédoine du sud, on emploie l'alphabet grec pour écrire des textes en langue populaire macédonienne.[68]

Le chant et la poésie déclamée restent à l'oralité ce que les littératures sont à l'écriture. Dans les populations des montagnes de Corse il a pu prendre la forme de joutes poétiques improvisées. Le *chjama e rispondi*[69] se pratique de manière récréative lors des foires et fêtes ou à l'occasion d'un événement privé. Malgré une certaine codification, l'improvisation reste de mise et rappelle en cela certaines manifestations des bergers d'Arcadie[70] ou des troubadours moyenâgeux. Une lecture ironique peut être faite de ces joutes oratoires populaires où l'auto-dérision de ses protagonistes est toujours de mise.[71]

> *Les procédés de l'ironie me paraissent activer cette fonction, plus que d'autres formes de l'humour. Parce que celui qui les pratique a la possibilité de se présenter, sans cesser d'être lui-même, comme imitateur du personnage qu'il ridiculise en le faisant s'exprimer de manière déplacée ou incongrue, ils permettent de mettre sous les yeux du public une riche palette de comportements et d'attitudes où chacun peut choisir et surtout se voir tel qu'il apparaît à l'autre. Pour des sociétés engoncées, comme la nôtre, dans des conformismes de toutes sortes qui dictent aux citoyens-sujets des idées et des comportements tout faits, l'ironie est une ressource et un recours parce qu'elle dissipe l'effet léthargique du langage quotidien et de ce qu'il véhicule de sujétions acceptées.*[72]

Le chant et la poésie sont l'oralité fait art, et les apprentis ethnologues ont tous remarqué que ces deux activités font corps avec le mode de vie des populations de Corse.

> *Nous causions de poésie ; et j'étais étonné d'entendre ces illettrés parler de tercets, de quatrains, de sixains, de sonnets, de strophes, être plus familiers avec la technique des vers que bien des bacheliers du continent.*[73]

C'est de la même veine que s'alimentent les *voceri*, ces lamentations improvisées lors des obsèques. Point n'est besoin d'être un grand littérateur, le chant fait appel à la langue seule, il reste libre et conserve une grande potentialité d'informel.[74] Les *voceri* montrent, non pas la peur de la mort, mais son acceptation comme une partie du cycle, et ils sont l'expression de l'énergie primitive de la vie même. Langue portée à l'abstraction sonore en avalant les terminaisons, le corse chanté porte à la simplicité et à l'essentialité comme l'évoque ce *voceru* nihiliste et désabusé d'une sœur pour son frère, le bandit Canino, tué au maquis :

---

68 André Vaillant et André Mazon, *L'évangéliaire de Kulakia, un parler slave du Bas-Vardar* (1950).

69 "L'appel et les réponses".

70 *Alterius igitur contendere versibus ambo coepere* / Tous deux commencèrent donc à rivaliser en des chants alternés (dixit Virgile, *Bucoliques*).

71 La *macagna* moderne en est aussi un dérivé (voir le groupe bastiais I Mantini) ; et, pour ne pas faire de jaloux, le *taroccu* dans le Sud.

72 Ghjacumu Thiers cité dans *Kyrn* n°321 (1990).

73 Paul Bourde, *En Corse* (1887)

74 On raconte ainsi l'histoire du jeune berger Francescu Valeri qui chantait merveilleusement du temps où il était analphabète ; une fois éduqué il ne produisit que de fades copies de ce qu'il avait étudié : la "science" avait tué "l'esprit" (cité dans Austin de Croze, *La chanson populaire de l'île de Corse*, 1911).

Nun ti valse l'archibusciu,	A rien ne te servit l'arquebuse,
Nun ti valse la schiuppetta,	A rien ne te servit le fusil,
Nun ti valse lu pugnali,	A rien ne te servit le poignard,
Nun ti valse la tarzètta ;	A rien ne te servit le pistolet,
Nun ti valse ingermatùra,	A rien ne te servit le charme
Nè razióne binadetta.[75]	Ni l'oraison bénite.

Par-delà les cimes répond l'écho anonyme de cette ballade macédonienne d'un bandit :

Je ne suis rien, mon fusil est tout,
Je ne possède rien, mais ne souhaite pas plus que ce que j'ai,
Je n'ai besoin de rien, la montagne me nourrit.
Les poteras m'ont traqué dans tout le Shar, mais les bois m'ont caché.

Je ne suis rien, mais je suis libre,
Je ne possède rien, sauf mon fusil,
Je n'ai besoin de rien, mais j'ai beaucoup volé.
Dans l'été torride, la Vardar a étanché ma soif.

Je ne suis rien, juste un Haïdouk,
Je ne possède rien, j'ai tout donné,
Je n'ai besoin de rien, sauf de mon fusil.
Un jour, en paix, je rejoindrai le Pirin et cultiverai la terre.

Je ne suis rien, juste un Haïdouk…

Le chant est aussi l'occasion de rendre un hommage improbable aux compagnons de tous les jours que sont les animaux : cheval, mulet, âne, chien, bœuf... Pieds-de-nez au conformisme, l'un célèbre les vertus d'une brave poule, l'autre pleure la mort d'un chat valeureux... L'amour des bêtes a toujours suscité des accents bien touchants. Une *nanna*, berceuse, du Niolu raconte ainsi l'histoire d'un chasseur recueillant un jeune marcassin orphelin : le tendre et viril Nemrod enfouissant le jeune Bambi porcidé dans sa poitrine velue pour le réchauffer. Le chant n'est qu'une forme de la poésie qui permet tout, s'affranchit des normes et affranchit. Épure sonore du corps, le chant est autant introspection qu'expression ; il révèle, offre et libère.[76]

La place manque ici pour développer un aspect particulier dans sa forme du chant et qui est le chant polyphonique, présent autant en Corse (*u cantu in paghjella*) qu'en Macédoine notamment sur les franges du Pirin. Pour faire bref, ce chant qui mêle la singularité à la pluralité, pourrait être qualifié d'anarcho-communisme oral. Une voix s'additionne à d'autres sans que l'ensemble, démultiplié, ne se fonde en un seul son : chaque voix est marquée par l'arrivée d'une nouvelle voix, ou d'un nouvel ensemble de voix, déconstruisant ainsi la totalité du langage de la voix précédente tout en en préservant la spécificité.[77]

Langue et écriture sont des modes de représentations communicationnelles ; le corps dans son ensemble, dans ses manifestations corporelles, en est également une. L'hominine n'est qu'un stade de développement animal et certains se sont attachés à chercher chez lui des traces communicationnelles *proprement* animales au sens premier du terme. Le linguiste Egon Gunkel, de l'Université de Leipzig, s'est ainsi intéressé à ce qu'il a appelé le parler ou la langue "qrsche".[78] De ce que nous en savons, cette langue,

75 Cité dans Antoine Laurent Apollinaire Fée, *Voceri* (1850).

76 Le poète Ghérasim Luca préfère le terme d'"ontophonie" à celui de "poésie" car, dit-il, « celui qui ouvre le mot, ouvre la matière et le mot n'est que le support matériel d'une quête qui a la transformation du réel comme fin » (in *Paralipomènes*, 1976).

77 La polyphonie s'apparente peut-être à la théorie de la lexicologie intérieure de Rabbi Nahman dans laquelle chaque mot est saturé de sens et où chaque corps alphabétique recèle des univers qui s'enchevêtrent et s'unissent les uns aux autres. Tout part de rien, puis de peu, avant de s'éteindre en rien. Non-sens, kabbale et nihilisme ont toujours fait bon ménage.

78 L'histoire du qrsche est un véritable roman et Gunkel n'a pas lui-même poussé à bout l'ensemble de ses investigations. Il en fait mention dans son ouvrage *Aromänen*, édité en 1904 à Göttingen (non traduit), laissant entendre un développement postérieur spécifique sur le sujet. L'ouvrage n'est semble-t-il jamais paru. Ses travaux d'étude ont été retirés par lui-même de l'université de Leipzig suite à un conflit personnel et entreposés

qualifiée du néologisme de *Urzuerst*[79] par Gunkel, serait construite autour d'un vocable emprunté au sanglier et d'une gestuelle inspirée par l'ours ; deux animaux dont les mœurs et l'attitude générale sont proches de celles de l'hominine.[80] S'étant totalement investit dans l'étude des populations pastorales de Macédoine et des Aroumains[81] en particulier, Gunkel y décèle des restes de qrsche dans leur manière d'appeler un chien, de diriger un troupeau, de désigner les glands, d'évoquer le jour et la nuit ou encore la neige ; et dans les gestes pour se saluer, pour manifester son mécontentement ou sa satisfaction.[82] L'étude de leurs danses effectuées aux changements de saisons a également fournit de l'eau à son moulin. En Corse, les danses agraires (*granitule*) et guerrières (*muresce*) sont ainsi réputées proches d'anciennes danses imitatives d'animaux-totem.[83] Vu la place du sanglier et de l'ours dans l'imaginaire de la société corse, on se prend nous aussi à rêver... Et pourquoi ne pas rêver encore en s'interrogeant sur le pourquoi des enregistrements réalisés en 1916 et 1917, sur des rouleaux de cire, par des linguistes allemands auprès de prisonniers de guerre corses dans les camps de Puchleim et Könisbruck ?[84] L'ombre de Gunkel et de son qrsche macédo-roumain plane peut-être aussi sur la Corse.

> *Les langues vernaculaires, les musiques de danses et tant d'autres pratiques populaires ont, de tout temps, fait l'objet des harcèlements de la censure, voire de l'autocensure. Les raisons de l'interdiction sont presque toujours liées au corps capable de tous les excès, dont la transe sous l'emprise de l'ivresse ou de l'effet de sons répétés. Les instruments immédiatement rejetés hors de l'église sont les percussions qui rappellent trop précisément les rythmes corporels et favorisent, par le lancinant du répétitif, transes et autres désordres licencieux. Outre le tambour, les vents (le cor), et les cordes (le rebec) sont qualifiés au Moyen-Âge de sacristains de Satan et proscrits parce que les sons qu'ils produisaient pouvaient être comparés aux cris d'animaux sauvages.*[85]

iv. phénologie et phénoménologie

Il est toujours difficile d'appréhender l'hominine dans sa globalité historique. Jacques Ellul en propose une approche séduisante :

> *Il n'est pas vrai que l'homme soit passé directement du milieu naturel au milieu technique. L'homme a connu non pas deux mais trois milieux successifs : le milieu naturel, le milieu de la société et le milieu de la technique. Le milieu naturel correspond à la période préhistorique où il n'y a pas encore de société organisée et où le contact immédiat avec la nature est permanent. Le contact n'est pas médiatisé ;*

---

au début de la Première guerre mondiale à Dresde où leur trace se perd depuis : Gunkel est tué en 1915 et Dresde sera rasée en 1945 puis occupée par les Soviétiques ; peut-être que ces écrits ressortiront un jour à... Moscou ! En tout cas, Antoine Meillet en avait entendu parlé et Georges Dumézil relate brièvement une conversation entre eux d'eux et Émile Benveniste sur le sujet ; tous les trois ne prenant pas au sérieux les recherches de Gunkel considéré comme ayant une approche primitiviste, rêveuse et projectionniste (lettre à Fernand Braudel de 1966, Fondation Maison des Sciences de l'Homme).

79 *Ur-* = primordiale, *zuerst* = première : "premièrediale" s'il faut traduire...

80 Le cœur d'un porc est transposable à la place d'un cœur d'hominine et un ours dépouillé de sa fourrure ressemble à s'y méprendre à... une jeune femme.

81 En langue française on les retrouve aussi sous le nom de Vlaques, Valaques, Macédo-roumains, Mégleno-roumains, Istro-roumains, Meglénites, Koutso-valaques, Tsintsari.

82 « Le geste, en tant qu'expression immédiate du sentiment, précède le langage articulé. » Élie Reclus, *Les Primitifs* (1885).

83 « Les premières formes de la danse ont été dans les mouvements cadencés des animaux, dans leurs pantomimes amoureuses comme celles des oiseaux qui se pavanent en saluant devant leurs femelles et que les hommes ont imitées. » in Sébastien Faure *Encyclopédie anarchiste* (1934). Voir aussi Kurt Sachs, *Histoire de la danse* (1938). Dans tous les cas ces danses se déroulaient toujours en l'extérieur, survivance d'un temps où il n'y avait ni temples ni officiants.

84 Sur ces étranges enregistrements voir Wolfgang Laade, *Das Korsische Volkslied. Ethnographie und Geschichte, Gattungen und Stil* (non traduit, 1981/87) et les disques que les éditions Cismonte è Pumonti ont gravés sur vinyle en 1982 sous le titre *Canzone di prighjuneri Corsi 1916-1917*. Le fondateur des éditions, Ghjuvan Petru Graziani, raconte dans son autobiographie *Corse libertaire* (2010) comment il a récupéré en 1980 au LautArchiv de Berlin-est un double grâce à l'aide de Georges Cipriani, son ancien camarade de chaîne chez Renault et activiste d'Action Directe.

85 Dominique Salini, *Histoire des musiques de Corse* (2009).

rien ne sert d'intermédiaire entre l'homme et la nature. Celle-ci fournit à l'homme sa subsistance et représente son principal danger : les poisons, les animaux féroces, mais aussi la sécheresse par exemple. Mais l'homme a trouvé un moyen pour se défendre contre ce milieu naturel, pour en tirer le meilleur parti et se protéger, par une médiation entre la nature et lui. Ce moyen a été la société qui apparaît avec les temps que l'on appelle traditionnellement historiques. L'histoire est liée non pas à l'existence d'un milieu naturel, mais à l'existence d'un milieu social. Cette société a permis à l'homme de se fortifier. Le groupe humain est devenu un groupe organisé qui a progressivement dominé le milieu naturel en l'utilisant au mieux. Les techniques n'étaient que des instruments. Les grands problèmes étaient l'organisation de la société, le régime politique à choisir, la répartition des richesses, la circulation de l'information et le maintien de la cohésion sociale. Mais en même temps que la société devenait ce milieu humain, elle devenait aussi ce qui permettait à l'homme de vivre et ce qui le mettait en danger. Les principaux dangers allaient être dès lors, par exemple, les guerres, qui sont une invention des sociétés. Le milieu social, qui apparaît encore comme un milieu naturel, va être, pendant la période historique, le monde intermédiaire entre le milieu naturel et le milieu technicien. Le troisième milieu, le milieu technique, se substitue à la société dans la mesure où ce sont non seulement les données naturelles et les faits naturels, mais aussi les relations sociales qui sont médiatisées, mis en forme par la technique. Le poids de la société est beaucoup moins lourd maintenant que le poids des techniques.[86]

Et son collègue Bernard Charbonneau de constater :

La nature n'est plus invincible, ni le paysan éternel. Devant la nature, il n'est plus de joie qui vibre aujourd'hui d'une angoisse contenue ou refoulée. Nous ne sommes plus des bergers, mais leur contraire : des acteurs qui en jouent le rôle. Si nous voulons retrouver la nature, nous devons d'abord apprendre que nous l'avons perdue.[87]

Traquer les restes *vivants* du milieu naturel au sein du monde moderne revient donc à traquer au mieux des *sur-vivances*, c'est-à-dire des éléments qui remontent à loin mais dont la nature même reste un reflet. Ce que l'on nomme en Corse "mazzerisme" semble en revêtir les contours et regroupe les activités nocturnes des *mazzeri* ou des *mazzere*, ses officiants des deux sexes. L'étymologie du terme est comme un signe de piste : *ammazzà* c'est tuer et *mazza* c'est le gourdin, les plus ambitieux peuvent même rajouter *Ma-Tsa* qui voudrait dire Grande Chasse en langue... atlante.[88] La mort tout d'abord, le *mazzeru* passant pour être un porteur de mort ou plutôt un *rêveur* de mort.[89] En effet, il rêve et au cours de son rêve, il (en fait, son double) sort dans le maquis et se poste en embuscade à un gué. Le premier animal venu sera alors perçu comme l'expression/incarnation d'un autre hominine : c'est en général mauvais signe pour cet autre mais pas forcément, car cette "mort entrevue" peut être rachetée. Homme ou femme, le double retourne à la nuit, au monde sauvage, seul ou en bande ; le *mazzeru* est un être du dédoublement. Son gourdin renvoie à l'arme primitive, primaire, première, primordiale, celle qu'on arrache du bosquet ; c'est aussi l'arme/instrument de tous les hommes et femmes sauvages qui en Corse se nomment l'*Orcu* ou l'*Orca* (ou encore *maghu/a*), sorte de Yéti local ; c'est le gourdin du chasseur mais aussi le bâton-fouisseur du cueilleur. Chasseur-cueilleur, le premier état de l'hominine semble se confirmer au travers du *mazzeru* qui aime aussi employer l'asphodèle[90] comme arme-attribut. Autour du 1er août, les *mazzeri* s'affrontent dans des *mardrache* (batailles) sur les cols de montagne à coups de *tirli* (tiges d'asphodèles) ; et, s'ils se regroupent, ils se livrent alors à de véritables battues qui prennent la forme d'une Chasse sauvage, d'une communion avec le *Salvàticu* (Espace sauvage).[91]

Comme tout ce qui touche à la croyance au sens large, le mazzerisme doit se lire suivant une double approche. Passé/es au tamis chrétien, les *mazzeri/e* sont des êtres considérés comme "mal

86 Jacques Ellul, *De la révolution aux révoltes* (1972).
87 Bernard Charbonneau, *Le Jardin de Babylone* (1969).
88 Roccu Multedo, *Le Mazzerisme, un chamanisme corse* (1994).
89 Dorothy Carrington (Lady Rose pour les intimes), qui s'est penchée sur le sujet, parle même de « science de la mort » (*Granit Island*, 1971).
90 *Arbucciu/talavellu*, très présente en Corse et... en Macédoine sur les piémonts du mont Korab.
91 Il existe dans la *grotta scritta* d'Olmeta di Capicorsu la représentation d'un "sorcier" qui pourrait être celle d'un *mazzeru*.

baptisés", donc étrangers à la communauté (chrétienne) ; socialement indifférenciés, ils sont évasivement cantonnés dans la sphère vague du négatif, de l'obscur, du mauvais présage, d'un destin mêlé de fatalité, de la voyance et de ce monde dont on essaie de ne pas trop se mêler, entre morts et vivants... D'un autre côté, la signification profonde de leur *geste* peut se voir comme un trait d'union entre hominines et Nature plutôt que comme la zone frontière entre la vie et la "mort" (ou ce que l'on considère comme telle). Attirés par la montagne, la chasse, l'errance des premiers âges, leurs connaissances (perdues pour les autres hominines) peuvent sauver une vie car ils savent qu'il n'y a rien sauf la vie ; ils sont ceux qui *nient* la mort car ils savent qu'elle n'existe que parce que la vie s'arrête, rien d'autre. Rêveur *et* passeur de mort, *u/a mazzeru/a* peut faire sienne cette poésie à détourner en *voceru* :

Je sais déjà
que la mort n'existe pas
mais je ne sais pas encore
comment en faire part
au défunt[92]

Intégré au populo, car présent *en* son sein, le *mazzeru* se fait à l'occasion justicier. Le tyrannicide au XIIème siècle du seigneur de Fretu, Orsu Alamanu, par un homme-cerf, est révélateur : c'est une Jacquerie magique.[93] Les *mazzere*, parfois présentées sous l'image de louves-garrous qui se transforment en chiennes pour chasser l'humain, semblent, elles, porter le souvenir d'Amazones comme dans cette gravure du XVIème siècle[94] montrant 4 combattants corses et leurs chiennes s'occupant d'un ennemi génois ; ou encore dans l'*Iconologia* de Cesare Ripa qui fait figurer la Corse sous les traits d'une guerrière qu'accompagne une chienne. Le/a *mazzeru/a* reste attaché/e à *sa* communauté et ses batailles du 1er août déterminent symboliquement la nouvelle année qui s'ouvre pour *son* bout de vallée et la liberté d'y recommencer une nouvelle existence *ici et maintenant*.

Je sais. Août est là et tout change.[95]

Le rêve est la continuité de l'être dans un apparent non-être qui s'exprime dans l'état de celui qui rêve, ainsi que la continuité de la double existence que mène l'existant, alternativement, dans le conscient et dans l'inconscient. Le/a *mazzeru/a* représente les états multiples de l'être, c'est-à-dire de l'êtr'xistant qui réside au cœur de chacun. Voir l'invisible et entendre l'inaudible : ces dons des *animaux* sont aussi ceux de l'hominine sauvage des origines aux sens éveillés. Les esprits de la Forêt, de la Montagne, des Eaux... etc. ne sont que les multiples *moi* originels, plus ou moins masqués par le moi moderne et qui constituent mon Moi-Tout = mon Êtr'xistant. Chacun le possède et le but de toute vie est de le réveiller ; le mazzerisme n'est pas un don, mais plutôt un état d'expression du *sensible*. Le bandit lui-même, rapproché s'il en est de la Nature par sa fuite au maquis, (re-)devient peu à peu ce qu'il est de toute façon au fond de lui : « On disait dans les villages, qu'il avait le pouvoir de se transformer en chat, en chien, en mouflon même, et qu'il pouvait ainsi déjouer toutes les entreprises de la police. »[96]

On s'est interrogé sur la possible utilisation de psychotropes alimentaires qui favoriserait cet état de rêve et d'errances mentales. On évoque des champignons hallucinogènes (*psiloybus cyanescens* présent en Corse), le miel (l'errance des abeilles les mène à butiner des fleurs à haut pouvoir toxique), les arbouses (soupçonnées de provoquer l'épilepsie à haute dose), la vesce (*u mugarellu*, réputée rendre dingue), ou encore la consommation de fèves (les flatulences sont autant de bulles rêveuses), voire celle d'abats d'animaux sauvages (*a curatella*, le "sang noir" fameux pour ses pouvoirs omniscients[97]) ou les abus d'*erba tabacca* mal dosée (sorte de tabac sauvage dont la fumée rappelle l'odeur du chanvre brûlé ou du hachisch). L'hypothèse d'une alimentation régulière, occasionnelle, accidentelle, voire un peu de tout cela, entraînant rêves, fièvres et délires dans un but de purges (psycho-mentales) du quotidien est effectivement séduisante. Le rêve reste le dernier des espaces du Moi, le plus intime, le plus personnel ; le

92 Véra Pavlova, *l'animal céleste* (1997).
93 Le seigneur porte lui-même un nom ursidé et pratiquait le droit de cuissage sur les manantes des alentours.
94 Bibliothèque Municipale d'Aiacciu.
95 Aco Šopov, "Août" in *Anthologie personnelle* (1994).
96 Jean-Baptiste Marcaggi, *Fleuve de sang* (1898).
97 « Le sang noir est inscrit dans une vision archaïque et duale du monde. Dans cette cosmogonie, il est le vecteur du souffle cosmique chargé des énergies vitales, primordiales, celles qui sont à l'origine des mondes créés. Sur la terre, le sang noir assure la circulation des forces génésiques premières dans l'espace qui leur est propre, le monde sauvage. » Bertrand Hell, *Le sang noir* (1994).

moins contrôlable donc le plus authentique.

> *Je croyais m'endormir et je m'éveillais à un autre monde, un monde confondu avec celui où vivent les autres [...], mais où j'étais le seul à pénétrer.*[98]

Le mazzerisme de Corse est une expérience *solitaire* et *clandestine* à la différence du chamanisme plus classique qui se passe en public. Si la sorcière est un élément du désordre que l'univers mental chrétien peut intégrer par ses diables et consorts, le mazzerisme reste totalement en marge car il agit en rêve et reste étranger à cet univers mental : il ne peut être récupéré par lui car il n'est *rien* de concret, il échappe et s'échappe ; il est rêve et reste rêve. La Chasse sauvage, figure récurrente s'il en est de la symbolique nocturne, menée par les damnés, est plutôt celle d'êtres libres c'est-à-dire *libérés* de la religion.[99] « Le paysage magico-religieux de Corse est le résultat d'un effondrement tectonique qui a laissé à des hauteurs et dans des positions différentes des couches de symboles, de pratiques et de croyances qui étaient autrefois contiguës et symétriques. »[100] Nul doute que le mazzerisme est le sommet resté émergé le plus haut de cette montagne primaire ; survivance imagée, c'est un nihilisme, certainement d'essence dionysiaque, qui s'ignore.

Peut-être sous l'influence de la lecture de *La Naissance de la Tragédie* de Friedrich Nietzsche, l'idée s'est faite que la figure de Dionysos n'était pas un élément propre de la culture grecque antique mais plutôt un élément rapporté, d'origine "barbare" comme on disait à l'époque, venu de cette portion de Macédoine qu'est la Thrace. Divinité difficile à classer, Dionysos est « l'Étranger dans la ville »[101]. Dieu sauvage, *du* sauvage, il incarne la force vitale qui féconde mais aussi la folie, l'errance, les transes et autres possessions bestiales ; les processions qui lui rendent hommage oscillent entre le carnaval et l'orgie, on s'y presse masqué et rassemblé dans des lieux reculés. Les Bacchanales affolent les autorités, on y crie, hurle, le cheveux en désordre et le sexe brandit ou largement ouvert à la lueurs des torches ! On trouve dans l'ancienne cathédrale macédonienne de Béroia un fragment de colonne issue d'un temple dédié à Dionysos et sur lequel figurent trois inscriptions consacrées au dieu : Agrios, Erikryptos et Pseudanor, c'est-à-dire le Sauvage, Le Faux-Homme et le Très Caché. Ces trois qualificatifs laissent entendre des pratiques d'initiation liées à la chasse, au travestissement et au chamanisme. Dionysos, le Sauvage, se retire et se cache loin des centres urbains civilisés, dans les champs, dans les étendues sauvages, domaine des Nymphes, des Néréides et des Muses, de la chasse, non seulement héroïque et collective, mais aussi de la capture individuelle que pratiquent de nuit, à l'aide de pièges et de filets, les adolescents sauvages en cours d'initiation. Cette "dissimulation" de Dionysos, purement matérielle lorsqu'il se cache et sexuelle lorsqu'il se travestit, fait partie des traits essentiels de la personnalité du dieu. Dionysos est l'enfant-type, son destin est celui des enfants qui, ayant atteint un certain âge, échappent à leurs nourrices naturelles, les femmes, pour être temporairement confiés à des nourrices surnaturelles, les Nymphes, les Néréides. La dissimulation, tant par la retraite que par le travestissement sexuel, dure bien au-delà du seuil de l'adolescence, jusqu'à la pleine maturité physique. On sait qu'à l'issue de cette ségrégation, de cet éloignement hors des cadres sociaux normaux, l'enfant ayant suivi l'initiation qui fera de lui un homme ou une femme retournera à la société. Le travestissement sexuel, assorti ou non de pratiques homosexuelles à but initiatiques, constitue un rite de passage pratiqué par un grand nombre de peuples.[102] Pour mieux marquer la métamorphose de l'enfant, sexuellement ambigu, à un être nettement sexué, mâââle ou femelle, on lui fait adopter temporairement la tenue, voire le comportement, du sexe opposé, qu'il abandonnera solennellement à l'issue de l'initiation. Dionysos, sous son aspect d'adolescent éternel, subit ce rite quand il est élevé, enfant, comme une fille ou lorsque la Mère des Dieux lui fait revêtir "la longue robe qui féminise" et qui est à l'origine de ce type iconographique du "faux-homme". L'idée du travestissement renvoie également aux nombreux exemples de travestissement de femmes en hommes, dans lesquels elles prennent la place traditionnellement dévolue à l'homme et combattent avec tous les attributs du guerrier.[103] Caché, masqué et travesti,

98 Jean-Claude Rogliano, *Mal'Concilio* (1980).

99 La bande des âmes en peine (*a mubba*, procession de porcs fantômes passant devant les maisons, la nuit) est désormais entendue d'une autre oreille.

100 Georges Ravis-Giordani, *Études Corses* n°12-13, 1979.

101 Marcel Détienne, "Dionysos" in *Dictionnaire des mythologies Yves Bonnefoy* (1981).

102 Anonyme, 1786, *Notice historique sur les habitans de l'isle de Corse* : « Lors des carnavals ils pratiquent le grimage des hommes en femmes, ils se livrent alors à toutes les charges, plus ou moins indécentes, auxquelles un tel déguisement peu donner lieu. »

103 En Macédoine, et dans l'ensemble des Balkans, ce phénomène prend le nom de "vierges jurées" autant dans les affaires guerrières que dans celles du quotidien.

Dionysos rappelle aussi ces unions sexuelles qui se faisaient "à l'aveugle", dans le noir complet, à l'instinct pur, dans une forme de ce que l'on pourrait qualifier de pansexualité.[104] À tous, métèques, femmes, hommes, hominines divers, de toutes formes et de toutes conditions, Dionysos offre la liberté.[105] La Nature *est* simplement, elle ne catégorise pas ; seul le civilisé domestique, les hominines comme les animaux. Le sauvage vit et laisse vivre, même si parfois il tue ou est tué.

Partout la figure de l'hominine sauvage hante les représentations collectives. La question n'est plus de l'hominine ou de la nature/de l'hominine à côté de la nature, mais de l'hominine *dans* la Nature. Dans ce que Arthur Schopenhauer appelle "vouloir-vivre" réside le moteur du monde ; envers et contre tout le vouloir-vivre avance. Nos choix sont des non-choix, les événements que nous traversons sont des non-événements ; notre vouloir-vivre est l'expression de notre désir inconscient et aveugle. Impulsion brute, force originelle, le vouloir-vivre ne connaît ni passé ni avenir, seulement l'*instant réel*. Il n'y a rien qui naît, rien qui devient, tout est ; le reste est illusion, la mort comprise, entre ennui et désir insatisfait. L'hominine sauvage est la synthèse de ce qui dev(r)ait être et n'a pas été ; au-delà de son vouloir-vivre réside une « volonté absolue »[106] qui fait de lui-même l'acteur de sa vie et non pas le jouet d'un destin.

> *Jouant sur l'attirance pour la zone des interdits, pour la pureté des premiers temps, épurés et embellis, y puisant des énergies, l'ensauvagement s'en sert pour subvertir le cours ordinaire des choses, pour se familiariser avec les termes d'une alternative tenue pour impossible, ce qu'est la stratégie propre à toute création, dans quelque domaine que ce soit.*[107]

Au plus profond de chacun réside le secret désir d'une vie réduite à ses plus simples expressions, réduite à sa plus simple économie ; une vie à l'économie *animale* qui nous rappelle que le monde n'est pas seulement humain.

> *Il lui fallut se nourrir des pousses tendres du roncier sauvage, entrer dans l'eau glacée du torrent pour capturer les truites vivaces dans leurs tanières, entre les racines des aulnes, tendre le collet perfide au-travers des coulées du taillis.*[108]

II. Pastoralisme et brigandage : autonomie du quotidien et indépendance de fait

i. notion d'économie : autarcie et cynisme

> *Non, non, señor commandante, c'est dans nos montagnes que vous devez chercher une société convenable ; et celle-là du moins, si vous êtes quelque peu amoureux des œuvres de la nature, je vous promets que vous n'en serez pas déçu.*[109]

Eden nihiliste et Arcadie virgilienne, la Corse est un cas d'école pour qui se pique d'un fantasmatique "retour à la terre" et ce n'est pas le doux Jean-Jacques qui dira le contraire.

> *L'île de Corse, dit Diodore, est montagneuse, pleine de bois, et arrosée par de grands fleuves. Ses habitants se nourrissent de lait, de miel et de viande que le pays leur fournit largement. Ils observent entre eux les règles de la justice et de l'humanité avec plus d'exactitude que les autres barbares ; celui qui le premier trouve du miel sur les*

104D'après M. B. Hatzopoulos, *Cultes et rites de passage en Macédoine* (1994). Pour une approche décomplexée de la pansexualité, des rapports avec la Nature et d'une forme d'ensauvagement du comportement et de la pensée, voir les ouvrages de François Augiéras dont l'Association pour la promotion de son œuvre littéraire se situe en Corse. Sérendipité, quand tu nous tiens...

105Il existe en Corse du sud, une Terre des Bâtards dont on fait remonter l'origine à une descendance de Dionysos, lui-même bâtard d'entre les bâtards. Pour une généalogie exhaustive voir *Études corses*, n°5, 1955. Pour tout dionysien de Corse, une visite s'impose au petit musée d'Aleria où, derrière des vitrines sales et pour une somme modique, il trouvera l'iconographie potière de ses fantasmes.

106Noumène propre au philosophe égosoliste tchèque Ladislav Klima. Voir F. Merdjanov, *Deus Sum* (en ligne sur analectes2rien.legtux.org).

107Serge Moscovici, *Hommes domestiques et hommes sauvages* (1974).

108Petru Rocca, *Saveria* (192?).

109Robert Louis Stevenson, *Olalla* (1885).

> *montagnes et dans le creux des arbres est assuré que personne ne le lui disputera. Ils sont toujours certains de retrouver leurs brebis sur lesquelles chacun met sa marque et qu'ils laissent paître ensuite dans les campagnes sans que personne les garde : le même esprit d'équité paraît les conduire dans toutes les rencontres de la vie.*[110]

L'économie de montagne se résume à cette maxime : être maître de ses besoins pour être libre.[111] « Chaque famille est une sorte de petit État qui fabrique tout ce qui lui est nécessaire. »[112] Comme le miel appartient à celui qui le trouve, et donc le récolte, le produit de la terre appartient à celui qui la travaille ce qui évite ainsi d'avoir à vendre sa force de travail. La terre nourrit directement, sans avoir à passer par l'intermédiaire de l'argent qui provient toujours d'une surproduction. La montagne ne convient guère à l'agriculture proprement dite et celle-ci se limite à quelques planches de céréales ou à l'*ortu* (potager) de proximité. La montagne est le lieu du pastoralisme et de la vaine pâture qui consiste à faire pâturer une terre qui n'appartient à personne mais à tous ; le maquis étant une zone de pâturage libre, une réserve fourragère de proximité qui ne coûte rien. L'ensemble du cheptel animal à un faible degré de domestication qui le rattache directement aux premiers temps de l'élevage historique. Les bêtes sont possédées individuellement mais forment un troupeau collectif ; la propriété privée est de la sorte considérée comme une gêne à la transhumance régulière des troupeaux. En Corse, il existe un mot pour désigner cette pratique pastorale : *a invistita* ou "l'errance de broutage". La constitution du troupeau se fait par sélection de grégarité, par sélection affinitaire des moutons ou des chèvres entre eux ; cette constitution d'une véritable *bande* reproduit artificiellement ce qui se passe naturellement chez les sujets sauvages proches comme les mouflons. La communauté villageoise se présente ainsi comme le calque humanisé de cette pratique et, à l'inverse, le troupeau (*a banda*) comme le calque d'une micro-société animale.

> *Alors, plus encore que de nos jours, le Corse des campagnes se livrait presque exclusivement à la vie pastorale, abandonnant ses champs aux plantes bonnes ou mauvaises qui voulaient bien y venir, et ne leur demandant d'autre service que celui d'alimenter, tant bien que mal ses bestiaux ; nous disons ses bestiaux, bien qu'il fût plus juste de dire les bestiaux communs ; car le droit à la vaine pâture y appartenait à tout le monde, et toutes les propriétés s'y trouvaient également soumises, c'était une sorte de communisme pastoral.*[113]

C'est bien cet ensemble cohérent, autonome et *intimement* lié hominines-animaux qui est perçu comme un bloc *anti-moderne*. On peut lire ainsi, sous la plume d'un éditorialiste du XIXème siècle cette critique qui vaut tous les éloges : « Le système de la vaine pâture a donné naissance au milieu de nous à une classe ennemie de l'ordre, toujours en guerre avec la loi et dans laquelle se recrutaient les bandits qui ont acquis la plus triste célébrité. »[114] Par sa critique d'un élevage jugé obsolète, archaïque et non rentable, mené par des pâtres, certes pauvres mais fiers et rétifs, le but de ce sage éditorialiste n'est ni plus ni moins que de désirer lever une « armée de réserve du prolétariat », assagie par de nouveaux besoins et prête à se faire exploiter dans diverses tâches... modernes et urbaines.

Le pastoralisme ne convient pas à la création de cités-États. L'idée même de *cité* est étrangère à ces sociétés. La ville n'est pas la conséquence d'un besoin économique ou social des autochtones de se grouper autour d'un centre naturel : elle répond à des impératifs imposés par des civilisations colonisatrices qui ne s'aventurent pas à l'intérieur, dans la montagne, où réside une population hostile. La cité symbolise ainsi l'antagonisme de deux sociétés aux modes de vie opposées.[115] Cette autarcie, gage d'indépendance, c'est ce que combattra très tôt le protocapitalisme en essayant de casser l'auto-

110Jean-Jacques Rousseau, *Projet de Constitution pour la Corse* (1765).

111Lucrèce préconisait déjà ceci ; et aussi, plus singulièrement, le Guide libyen des années vertes, qui en avait fait le slogan de ses Comités révolutionnaires. Pour la petite histoire qui n'est jamais loin de la grande, il se raconte, sur les hauteurs de Vizzani en Haute-Corse, que Mouammar Kadhafi serait le résultat de l'union impromptue entre la belle Aïcha et Albert Preziosi (1915-1943), un pilote qui s'était scratché en 1941 dans les déserts de Tripolitaine et avait été récupéré par une tribu bédouine ; le petit Mouammar est né au printemps suivant et aura une frimousse étrangement ressemblante à son supposé père corse... Preziosi s'en ira lui mourir au combat en Russie.

112Léonard de Saint-Germain, *Itinéraire descriptif de la Corse* (1869).

113Gracieux Faure, *Les bandits corses* (sans date, XIXème siècle).

114Regulus Carlotti, *Journal de la Corse* (19 septembre 1856).

115D'après Y. Kolodny, *La géographie urbaine de la Corse* (1962).

suffisance et de créer des besoins nouveaux (vitaux ou non), de favoriser des trop-pleins de ceci et des carences de cela. « N'avoir pas de besoins, et se procurer le strict nécessaire, sans servir, il n'y a que cela qui fera de mon souverain un souverain-qui-n'en-est-plus-un. Le capital règne seulement là où on l'achète. »[116] L'économie montagnarde est une antiéconomie, au sens où elle ne vise qu'à satisfaire des besoins immédiats et de base, pas plus. En bons colonialistes, Gênes puis la France s'évertuent à tirer un maximum de la terre de Corse et l'on peut voir dans l'attitude de non travail des insulaires, de non mise en valeur de vastes portions du territoire, comme une forme de résistance à cette économie coloniale : on fait en sorte de n'avoir besoin de rien et de ne rien produire de superflu. Toute tentative de mettre en place une économie surproductive, productrice de surplus, engendrant la circulation de l'argent numéraire, sera combattue... par une certaine paresse. La paresse n'est pas une tare mais une judicieuse utilisation, saine et économe, du temps de vie.[117] Au-delà d'un mythe estival tenace (et d'une pratique d'ordre claniste), la Paresse est une *vertu* politique dont voici un florilège relevé par divers observateurs :

> *Les habitants passent leur temps à chasser et que c'est toute l'occupation de leur vie.*[118]
>
> *Leur souci des provisions ne va pas au-delà de leurs besoins annuels, et ils ne cultivent jamais d'avantage.*[119]
>
> *La paresse est un de leurs vices dominants. Ils sont si faignants qu'ils ne se donnent aucun mouvement soit pour la culture des terres soit pour les sciences, les arts libéraux et mécaniques, soit enfin pour le commerce.*[120]
>
> *Le Corse calcule si mal ses besoins, que sa moisson ne lui suffit pas la plupart du temps pour son année. Mais les châtaignes, dont la culture ne lui présente aucune peine, remplacent le déficit.*[121]
>
> *La grande abondance de châtaignes qu'ils recueillent sans peine et sans culture les dispense de la nécessité de travailler la terre ; pour l'ordinaire, ces peuples ne tirent de leurs terrains que ce qui est absolument nécessaire pour l'entretien de leur famille.*[122]
>
> *...le Corse indolent regarde tomber les châtaignes, et c'est le pain d'aujourd'hui, et c'est le pain de demain, et c'est le pain de l'hiver...*[123]
>
> *Les Corses, en un mot, ne seraient-ils pas des sages appartenant à une race qui disparaît de jour en jour, sur laquelle le luxe, l'ambition, la soif de l'or n'ont pas encore d'action ? Une réponse affirmative s'impose. Dans notre siècle de vapeur, d'électricité, d'arrivisme, de malpropreté, ce n'est pas un spectacle des moins réconfortants que de voir sur place comment s'agite ce petit peuple qui lutte pour conserver son droit au* farniente, *qui ne connaît de vraie richesse que de celle de jouir paisiblement des rayons d'or de l'astre qui éclaire...*[124]

L'économie de montagne est une économie de l'essentiel, du peu. L'Orcu, le sage sauvage que nous

116*Der Ziegelbrenner*, 21 décembre 1921 (voir infra IV. ii.).

117Certains suggèrent par exemple que le verbe *scialà* (*scialassi* : se la couler douce, se prélasser) viendrait de l'arabe *Inch Allah*, ou plus certainement de *in scia Ilha* (se bien porter).

118Observe l'antique Polybe (*Histoires*).

119Se lamente au début du XVIIIème siècle le dernier gouverneur génois de l'île, Felice Pinello (*Annotazioni particolari per el governo di Corsica*).

120Se désole en 1738 Jaussin (*Mémoires historiques etc. arrivées dans l'isle de Corse*).

121Note, désespéré, le citoyen Joseph Lavallée au début du XIXème lors de pérégrinations socio-économiques (*Voyage dans les départements de la France, Liamone, Golo*).

122Présente, lucide, l'Abbé Letteron (*Histoire de la Corse*, 1889).

123Poétise, subjugué, Jean Lorrain (*Heures de Corse*, 1905).

124Le brave et naïf docteur Edmond Spalikowski écrit ces lignes à la fin du XIXème siècle (*Impressions de Corse*) ; le temps lui a épargné de voir les gros 4x4, les chambres de commerce mafieuses, les hypermarchés-temples de la consommation, les décharges sauvages, les usines à fric du tourisme de masse... « Ci hà vintu u soldu ; ci pussedi. I nosci valori antichi ùn sò più. U soldu hè l'UNICU valori. » (L'argent nous a vaincus, il nous possède. Nos vieilles valeurs sont mortes. L'argent est l'UNIQUE valeur.) in Marceddu Jureczek, *Caotidianu* (2010).

avons déjà croisé, a transmis sa science du rien en révélant aux hominines le secret du *brocciu*, fait avec le petit-lait, ce reste de fromage, qui sinon est jeté. Partout le glanage dans le *saltus* (l'espace sauvage), le grappillage opportuniste qui ne coûte rien, est de mise ; la cueillette d'herbes sauvages (*erbiglie*) agrémentant le quotidien.[125]

> *Les randonnées de cueillette dessinent une forme particulière de mouvance dans l'espace ; elles sont un vagabondage hors des sentiers battus. Les randonnées de cueillette sont des temps de liberté. Se sont des moments souvent joyeux où l'on plaisante, où l'on rit. Ce sont aussi des moments d'intimité où l'on peut se parler entre femmes. Ce sont enfin des temps d'enseignement et d'apprentissage, de transmission du savoir féminin.*[126]

Arrêtons-nous un instant sur ce que l'on pourrait appeler une "apiculture de la Paresse", en retrait de toute démarche industrieuse. Ayant observé que les abeilles constituaient couramment leurs essaims dans les troncs creux des arbres, les hominines ont singé la nature en reproduisant le principe. Les Corses récupèrent le tronc creux d'un châtaigner (ou les deux hémisphères de l'écorce du chêne-liège), le placent à l'horizontale en un lieu propice, frottent son intérieur d'une plante odorifère et... attendent. La ruche piège ainsi constituée se rempli d'un essaim, celui-ci est laissé tranquille tout l'hiver et le printemps suivant, jusqu'à l'été, il suffit de récupérer sur l'arrière de la ruche les rayons de miel. Une fois fait, on retourne la ruche, le devant derrière, et c'est reparti pour un tour avec des colonies dynamiques (essaimage laissé libre), des rayons toujours renouvelés (l'astuce du retournement) et des réserves hivernales suffisantes (pas de récoltes tardives). Et dans une vision proche de cette apiculture libre, Jean-Baptiste Natali fait déclamer à l'une des abeilles de Zi Santu, son apiculteur bonhomme, cette harangue symbolique :

> *— O vous toutes qui en avez assez d'être spoliées par l'homme, quittez, avec moi, l'affreuse geôle où il vous détient, où, d'ailleurs, notre peuple déjà trop nombreux ne tarderait pas à périr de famine. Suivez-moi... Je sais un pays où la fleur foisonne ; dans le tronc creux d'une yeuse énorme ou dans l'excavation d'un rocher, nous établirons le siège de notre république... Et nous serons libres et nous travaillerons pour nous seules.*[127]

Autre aspect à considérer sur un plan économique : l'importance de l'arbre à pain, *u castagnu*. Le *Babbu* Pasquale Paoli dit à son sujet : « Tant qu'on aura des châtaignes, on aura du pain ! » ; prévoyant, il fait quand même planter des pommes de terre au cas où et gagne le surnom de *generale patata*. Le châtaigner est bien plus qu'une source de nourriture, quasi exclusive dans certaines zones, c'est une assurance-vie. Et c'est comme cela que l'entendait Louis XV ; agacé par l'irréductibilité corse, il émet le souhait d'y voir interdire sa culture (un arrêté d'interdiction sera produit en 1771 mais jamais appliqué). Au-delà d'une approche stratégique visant à casser l'autonomie alimentaire des insulaires, le roi de France y voyait aussi une incitation à la paresse et à ne rien cultiver d'autre. Dans une approche économique commerciale, le châtaigner n'est en effet pas rentable car il nourrit l'univers proche et non le lointain. Il ne favorise ni l'échange dans l'export (personne n'en veut, c'est une nourriture du peu), ni celui dans l'import (comme c'est une base alimentaire, on n'a besoin de rien d'autre). Ce sera finalement la bourgeoisie locale qui se chargera de liquider le bienfait castéinicole.

> *Les gros propriétaires de la Corse veulent la disparition des châtaigniers qui ne leur rapportent pas suffisamment et veulent les remplacer par des plantations de vignes [...] On va donc corriger l'œuvre de notre mère qui n'est qu'une marâtre. Le châtaignier est remplacé par la vigne, au lieu du "dola farniente" le paysan corse devra travailler tout le temps pour lutter contre toutes les maladies inhérentes à cette culture ; parfois un orage détruira sur pied toute la récolte. Tant pis pour lui, il est immoral de ne point travailler car leur Dieu a dit "Tu gagneras ton pain à la*

125Et que dire de l'émotion secrète de celle (ou celui) qui cueille la pointe turgescente d'une asperge sauvage (*u spàracu*) printanière !

126Paul Simonpoli, "La soupe aux herbes" in *Arburi, Arbe, Arbigliule : savoirs populaires sur les plantes de Corse* (1985).

127Jean-Baptiste Natali, *Nos géorgiques*, in *Bulletin de la Société des Sciences Historiques et Naturelles de la Corse*, 429/432, 1921.

sueur de ton front" et tous ces moralistes qui n'ont jamais fait œuvre de leurs dix doigts tiennent à ce que nous accomplissions cette condamnation éternelle au travail. Aux lieu et place des ombrages délicieux, de la fraîcheur, on verra vingt hectares de terrains desséchés que la sueur seule du paysan arrosera, tout cela parce que quelques manieurs de chiffres, ont déclaré que le commerce de la Corse s'augmentera de quelques centaines de francs. Et cela durera ainsi tant que durera la société bourgeoise basée sur la puissance de l'or. Que demain les préjugés disparaissent, adieu l'orgueil national, que demain l'or disparaisse, adieu ce travail surhumain pour réformer la nature dans l'espoir toujours déçu de beaucoup amasser. Quelques agioteurs seuls en profitent. Lorsque l'Humanité sera rendue à elle-même, c'est-à-dire lorsqu'elle sera libre, le paysan corse arrachera alors les vignes qui ne lui auront apporté que des déboires et replantera l'arbre nourricier, le châtaignier à l'ombrage délicieux. Après avoir voulu réformer la Nature, l'homme réparera son erreur en adorant ce qu'il avait brûlé.[128]

En 1926, la revue *A Muvra* fait paraître le chant-poème d'Antoine Battista Paoli intitulé *U lamentu di u castagnu à u Corsu*. À cette époque les rêves d'indépendance sont bien loin et la guerre mondiale vient d'étriller la jeunesse, l'exode vers les villes et leurs usines aliénantes achève de vider les montagnes. Partout les châtaigneraies sont à l'abandon, leur bois vendu pour les tanneries. Dans le texte, le châtaigner s'adresse de manière véhémente au Corse accusé d'ingratitude ; il lui rappelle tout ce qu'il lui doit et qu'en bradant son bois il brade son autonomie et donc sa liberté, devant désormais *vendre* sa force de travail à un patron pour se nourrir. « Simplicité, simplicité, simplicité. »[129]

Pani di legnu è vinu di petra	Pain de bois et vin de pierre

L'Antiquité grecque, dans sa sagesse délusoire, fournit une école de pensée dont justement le combat contre l'illusion est la matrice. Forts d'un *savoir pratique* que l'on dit hérité des montagnards de Macédoine (à l'époque ils sont tout sauf des Macédoniens, mais des hominines anonymes et peinards), ces sages, hommes et femmes mêlés, restent connus sous le nom de Cyniques.

En quoi consiste ce bonheur humain qui apparaît à chacun comme l'ultime visée se demande le Cynique. Dans un monde où les revers de fortune sont monnaie courante, où du jour au lendemain l'individu peut être contraint de prendre la route de l'exil, où même de recevoir les chaînes de l'esclave, la réponse est simple : le bonheur réside dans l'apathie, c'est-à-dire dans un état de sérénité totale qui permet d'affronter l'adversité sans éprouver le moindre trouble. Pour parvenir à l'apathie quels modèles s'offrent à l'homme ? Il en est deux : la divinité et l'animal. La première parce que, dans la représentation que s'en font les hommes, elle n'a pas de besoins, le second parce qu'il en a très peu. De là cette hiérarchie paradoxale que nous évoquions plus haut : à l'homme le Cynique propose comme modèle théorique la divinité et comme modèle concret l'animal. Ainsi au fondement de l'apathie diogénienne se situe l'autarcie, le fait de se suffire à soi-même, condition sine qua non de la liberté telle que l'envisageait les Cyniques.[130]

En bon Cynique, le berger reste en périphérie des changements sociaux qui affectent son temps, « dans cette promiscuité un peu trouble des dieux, des hommes et des animaux que l'on entrevoit dans les temps primitifs »[131] ; « les sauvages auxquels on donne complaisamment en Corse le nom de bergers [sont] un peuple de nomades dispersés sur la surface de l'isle sans autre but que d'exister »[132]. En additionnant les particularismes de l'insularité, de la montagne et d'une société encore largement pastorale, la Corse offre jusqu'à une époque récente une forme de "conservatoire" isolé de la dynamique socio-économique dite "moderne".[133] Et le doux Jean-Jacques ne s'y trompe pas, même s'il projetait

128*La Nouvelle Humanité* n°11/12, novembre-décembre 1896.
129Henri-David Thoreau, *Walden* (1854).
130Léonce Paquet, *Les Cyniques grecs* (1992).
131Paul Veyret, *Géographie de l'élevage* (1951).
132Gabriel Feydel, *Mœurs et coutumes des Corses* (1799).
133La même constatation est faite dans la Macédoine ottomane par ce fonctionnaire désespéré mais néanmoins ethnologue : « Tous les problèmes qui affligent nos districts découlent de ce mal invétéré qui tient lui-même à

beaucoup sur les potentialités utopiques pratiques de la Corse.

> *Il voyait la possibilité de créer en Corse un régime qui échapperait aux maux de la société dont il se sentait prisonnier. Son aversion pour le monde urbain le porta à envisager pour les Corses l'agriculture comme seul fondement possible d'une vie réellement libre et bonne. Toute hiérarchie devait être a priori rendue impossible par l'instauration d'un pouvoir législatif émanant des communes et fondé sur le principe d'égalité, à l'instar des cantons suisses originels. En outre, Rousseau recommandait aux Corses (au moment où Paoli, à Corte, introduisait déjà sa propre monnaie) d'abandonner l'économie fondée sur l'argent au profit de l'échange de biens. Le projet pour la Corse esquissé à Saint-Pierre est ainsi tout entier un rêve dans lequel la société bourgeoise européenne, de plus en plus orientée vers la production de marchandises, le commerce et l'accumulation de patrimoine privé, se voit promettre le retour à des temps plus innocents.*[134]

ii. "La communauté par le retrait"[135]

> *Gestion commune des terres d'abord, propriété collective ensuite, sont le résidu d'un archaïque sinon primordial système d'organisation sociale qui précède de loin la formation d'une quelconque autorité d'État.*[136]

Vivre en société est pour les hominines un défi à moins d'être une gageure. Rien ne va de soi alors que cela le devrait ; aussi l'hominine a rapidement choisi la violence et son expression la plus légitime qui est la révolte pour tenter, un tant soit peu, de vivre sous le soleil et sous la lune (à moins que ce ne soit sous Saturne). L'une de ces révoltes pour établir un espace de vie a laissé en Corse un nom : *i Ghjuannali*.

Au mi-temps du XIVème siècle, l'Europe est traversée par la peste noire, agitée de différentes effervescences socio-politiques et chahutée dans sa frileuse chrétienté par des hérésies aux connotations diverses. La Corse n'échappe à rien et les ghjus s'en font le catalyseur ; les chroniqueurs postérieurs laissant d'eux une description sommaire mais parfois chatoyante qui alimente, par ajouts successifs, une vision "noire" de l'épisode. « Ils commencèrent à dire qu'ils ne devaient plus avoir de biens privés, et que tout devait être mis en commun. »[137] « La secte comprenait des hommes et des femmes et parmi ceux qui la composaient tout devait être mis en commun, non seulement les biens de toutes sortes, mais aussi les femmes et les enfants ; peut-être voulaient-ils renouveler cet âge d'or que les fictions des poètes placent dans les temps de Saturne. [... Ils prenaient] les postures les plus honteuses et les plus dégoûtantes qu'ils pouvaient imaginer, ils se livraient l'un à l'autre jusqu'à satiété, sans distinction d'homme ni de femme. »[138] « Le pape en ayant été informé, jugea que c'était une sorte d'hérésie. [...] Il fit faire une croisade. Et de mémoire d'homme il ne resta rien de cette confrérie. Ensuite on n'en parla plus, et les seigneurs de Corse qui la craignaient restèrent chacun dans sa seigneurie, en toute liberté et sécurité. »[139] Voilà l'essentiel est dit, et depuis on s'interroge ; mais pour le nihiliste le noir n'est pas une couleur comme les autres.

> *La peste noire, la danse de Saint-gui, les flagellants, et le sabbat, ces carnavals du désespoir, poussent le peuple, abandonné, sans chef, à agir pour lui-même.*[140]

---

l'ordre naturel des sociétés primitives. De plus les habitats sont situés entre les rochers sur les parties les moins accessibles des montagnes et en définitive il n'y a rien à beaucoup espérer tirer de ces sauvages. » Cité dans Ô. L. Barkan, "Essai sur les données statistiques des registres de recensement dans l'Empire ottoman aux XVème et XVIème siècles", *Journal of the Economie and Social History of the Orient*, I, 1958.

134W. G. Sebald, *Séjours à la campagne* (2005).

135Titre d'un texte de Gustave Landauer. Landauer, exécuté à Munich en 1919 lors de la révolution de Bavière, pensait qu'il fallait sans attendre, partout où on le pouvait, commencer à « créer la forme fondamentale d'une nouvelle et véritable société, libre et sans État » et que cette forme était la *commune*.

136*Nunatak* (francophone) n°0 (2016), traduction de "Le communanze alpine, modello di autogestione montanara" in *Nunatak* (italophone) n°24.

137Giovanni Della Grossa, *Chronique médiévale corse* (XVème siècle).

138Pietro Filippini, *Chronique de la Corse* (XVIème siècle).

139Giovanni Della Grossa, *Chronique médiévale corse* (XVème siècle).

140Jules Michelet, *Histoire de France* (1833/44).

La période est en effet déboussolante et on peut considérer qu'une certaine tension psychologique devait prévaloir. Mais à quoi ou à qui rattacher les ghjus dans la multitude de courants religieux aux diverses variations sociales et politiques qui s'agitent ? Leur nom tout d'abord. On a évoqué le site possible de leurs premières réunions (une église dédiée à saint Jean), le nom possible de leur fondateur (un certain... Jean), ou encore une référence au johannisme (c'est-à-dire à ceux qui privilégient l'évangile apocalyptico-millénariste de Jean à tout autre), ou à saint Jean le Baptiste (l'hominine sauvage des Saintes écritures qui porte un pagne en poils de chèvre). Pourquoi pas et certainement un peu de tout cela. Dans l'*Historia Major* de Mathieu Paris, quelques cent ans auparavant (1238), on croise ceci pour parler de l'hérésie cathare alors en cours : « Ipsos autem nomine vulgari, Buragos appellavit sive ossent Patarani, sive Joviniani, vel Albigienses » (Ceux-là mêmes il les appela du nom commun de Bulgares, qu'ils aient été Patarins, Joviniani ou Albigeois). En ce temps là, un "Bulgare" c'est un synonyme d'"hérétique", et un "Bulgare" c'est surtout un Macédonien. Au début du Xème siècle, Bogomile, un prêtre de Macédoine, révolté par la condition des paysans, l'attitude des seigneurs et la complicité du clergé, se met à prêcher du côté de Skopje. Ses idées empruntent au dualisme hérité du manichéisme venu des confins du lointain Turkestan oriental. Cette lecture du bien et du mal comme double incarnation/expression du corps humain comporte une dimension sociale particulièrement subversive poussant à privilégier l'indépendance et l'autarcie des communautés rurales. Les intermédiaires, seigneurs divers et clergé, sont combattus ; le culte se fait en extérieur, débarrassé de tout son fatras habituel.

> *Comme le mythe, la religion naît de la vie sociale et en retour la fonde, elle naît des rapports sociaux existants et en retour elle les cautionne. [...] Critiquer la vie sociale c'est donc critiquer la religion et inversement, critiquer la religion c'est aussi critiquer la vie sociale.*[141]

Ce qui est appelé bogomilisme[142] s'étend et se diffuse, progressant vers l'ouest, se dénaturant ou s'enrichissant au passage mais conservant ce qui en fait le cœur et le ferment. La répression éclate les noyaux bogomiles et se sont des individus en fuite qui propagent la pensée, se transformant pour l'occasion en autant de missionnaires venus de Macédoine. À partir de 1160 cet ensemble hétérogène est indifféremment désigné de "cathare" et Rome met les bouchées doubles pour éradiquer dans le sang cette contestation insatiable. Inquisition et croisades s'enchaînent et la chute de Montségur en 1244 sonne le glas de cette forme raffinée du bogomilisme, dispersant à nouveaux les survivants. La péninsule italique est le lieu de tous ces passages et de toutes ces rencontres socio-religieuses : le mouvement patarin y prêche la révolte sociale et la pauvreté volontaire, des prophètes communalistes comme Arnaud de Brescia ou Ugo Speroni appellent le petit peuple à fonder des républiques basées sur l'idée de liberté, des millénaristes annoncent l'Âge d'or.[143] Enfin, un mouvement connu sous le nom de *fraticelli*, se développe sur les marges de l'ordre franciscain qui prônait déjà des communautés en retrait de la veine officielle. Les plus avancés de ces fraticelles fraient avec les béguards et béguines du Libre Esprit, mouvement peut-être le plus philosophiquement attaché à l'Individu. Bien que prônant la communauté, le Libre Esprit met en avant une libération de l'hominine par l'hominine : Deus sum, tout hominine serait et se saurait divin.[144] *Par delà le bien et le mal*[145], le Libre Esprit referme la boucle ouverte par les bogomiles. Une poignée de siècles plus tard, une libertine de Macédoine incorpore le libertaire héritage dans son roman consacré à la question du Moi, du Je et du Soi :

141Yves Delhoysie et Georges Lapierre, *L'incendie millénariste* (1987).

142Il existe un livre mystérieux et apocryphe des bogomiles intitulé *Interrogatio Iohannis* (Du questionnement de Jean). Il a été ramené de Macédoine en Lombardie vers 1190 ; les manuscrits actuels (au nombre de trois et détenus à Vienne, Paris et Dole) sont des copies en latin du "livre" original dont on ignore la langue de rédaction. "Iohannis", nord de l'Italie, bogomiles, ghjuannali : un fil de plus dans l'écheveau.

143Voyons l'un de ces mouvements un peu plus en détail, son histoire se rapprochant de celle de nos ghjus. Au début du XIVème siècle, l'un de ces millénaristes, Dolcino de Novare, élabore sa pensée autour de l'*Apocalypse* de saint Jean et d'un bogomilisme new look. Avec ses partisans il gagne la montagne et engage une guérilla très mobile contre les autorités. Tout en attendant leur jour J, ils combattent, s'organisent en communes, mettent leurs biens en commun, rejettent le mariage, proclament l'égalité des sexes et revendiquent la nudité. Bien sûr, ils seront anéantis mais après avoir chèrement vendu leur peau.

144Une vision des plus modernes et des plus abouties du "Deus sum" verra le jour sous la plume de l'original philosophe égosoliste Ladislav Klima dans le premier quart du XXème siècle. Voir F. Merdjanov, *Deus Sum* (en ligne sur analectes2rien.legtux.org).

145Titre qui n'est pas anodin d'un essai de Friedrich Nietzsche (1886).

— D'où viens-tu ?
— Je viens de nulle part.
— Qui es-tu ?
— Personne si ce n'est moi.
— Que veux-tu ?
— Tout et rien, une liberté sans entraves.
— Qu'est-ce à dire ?
— C'est quand j'obéis à tous mes caprices, sans faire de distinction entre dieu et moi, et sans regarder l'avant et l'après.
— Quel est ton nom ?
— On m'appelle Force Sans Nom.[146]

Et les ghjus dans tout ça ? Leur première localisation se trouve dans la *pieve* de Carbini dans les contreforts de l'Alta Rocca, une zone reculée à la christianisation superficielle.

> *Là, le soleil peut verser à flots ses rayons radieux et féconder le sol ; sur ces sommets on respire un air pur, vivifiant, et l'on s'y repose volontiers des tristesses que donnent les excursions à travers la lande pierreuse. [...] Le montagnard, l'habitant de la forêt, celui de la plaine, offre dans le caractère des traits propres à la nature qui les environne. On dirait qu'il existe entre tout ce qui est hommes et choses, créatures et objets inanimés, des relations qu'on ne peut définir, mais que l'on comprend.*[147]

Cette zone sudiste est proche de la Sardaigne et ceci a son importance. On pense en effet que différents adeptes cathares, para-cathares ou néo-cathares, combattus, décimés et traqués, après divers allers et retours entre les Balkans, la péninsule italienne et la France, ont rejoint la Sardaigne puis la Corse.[148] Passant rapidement de l'état de suspects à celui d'hérétiques, nos ghjus sont chassés et remontent vers le nord « appelant à eux tous les désespérés, tous les maudits, tous les opprimés »[149]. Ils s'y refont une santé en s'emparant du couvent d'Alesani, y tuant les moines qui s'étaient essayé à les raisonner par la prière. De quoi convaincre en haut lieu de s'occuper sérieusement de leur cas : Inquisition et croisade, la double peine habituelle. Alesani est rasé et les survivants pourchassés ; un dernier bûcher laisse sa trace du côté de Ghisoni où, comme à Montségur, la légende rapporte qu'une colombe s'est envolée... Resteront une expression : *L'ani stirpati come i Ghjuannali !* (Ils ont été traités comme les Giovannali !) pour signifier un châtiment exemplaire, et un mot : *a ghjuannara* pour évoquer... l'orgie ! Ite missa est. Pas tout à fait.

Kyrie
hérétique
sans merci.
Granite fléché,
candélabre
de fleuves érigés,
gouffre-arche
des ancêtres en poussière.
Roc compact
du rien.[150]

En vadrouille dans les alentours de Carbini en 1865, Grassi "découvre", en pleine montagne, le hameau d'Arone/Orone où deux douzaines de familles, toutes nommées Cucchi (c'est-à-dire "chats-huants") et semblant vivre en communauté de corps, de biens et d'esprit. Le hameau ne comporte ni chapelle, ni édifice religieux d'aucune sorte. Et Grassi de s'écrier : « Quand vous avez vu ces gens, quand

146Stepheni Khristov, *Ia sam* (en macédonien, non traduit, 2004). Ce passage semble librement inspiré d'un écrit du XIVème siècle du mystique Heinrich Suso.

147Alexandre Grassi, "Les Cathares corses", conférence donnée en 1866 à Bastia.

148« Après la chute de Montségur (1244) et dans les dernières années du XIIIème siècle, beaucoup de gens ne se trouvant plus en sécurité dans leur patrie se réfugièrent en Catalogne, en Sicile, à Raguse, en Dalmatie, en Corse, et surtout en Italie. » René Nelli, *Vie quotidienne des Cathares du Languedoc au XIIIème siècle* (1969).

149Grassi, *op cit*.

150Marie-Jean Vinciguerra, *Kyrie Eleison* (1991). Deux sommets du Fiumorbu surplombant Ghisoni portent, en souvenir du bûcher, les noms de Kyrie Eleison et Christe Eleison.

leur nom a réveillé en vous les terribles souvenirs qu'il rappelle, lorsque leurs mœurs, leur manière de vivre, vous sont dévoilées, vous vous écriez : ce sont les descendants des Giovannali. »[151] Quelle était véritablement leur idée ? À vivre courbé sous le joug on s'en prend à penser que le dieu des évangiles, ce dieu du bien n'est pas le nôtre et que le fameux bien se trouve peut-être de l'autre côté, du côté du mal, de Lucifer et de ses cohortes de révoltés ; du côtés des *Damnés de la Terre*[152]. Tant il est vrai qu'à remettre en cause un ordre établi on finit par n'en plus vouloir aucun.

U male hè cum'ellu si vole è u diavule cum'ellu si face
(Le mal est comme on veut et le diable comme on le fait)

Quoi qu'il en soit, l'époque moderne s'empare d'eux en les présentant tour à tour comme de doux-dingues simplement illuminés[153] ou illuminés-communistes[154], des Saint-Simoniens avant l'heure[155] ou les précurseurs d'un marxisme innominé. La forte proportion de femmes (deux tiers) amèneront des comparaisons avec les Tricoteuses de la Révolution française ou les Pétroleuses de la Commune[156]. Mais c'est la comparaison d'avec le mouvement *exactement*[157] contemporain dit de la *Terra di Comune* et de Sambucucciu d'Alandu, qui mérite d'être creusée. Grassi l'avait senti et exprimé avec l'emphase qui lui est coutumière : « Ils remontèrent la haute chaîne de séparation de l'île et ne s'arrêtèrent que dans la pieve d'Alesani, en pleine Castagniccia, au centre, remarquez-le Messieurs, du pays qui devait porter et mériter le nom glorieux de Terre des Communes. » Et de poursuivre que cette région avait « gardé les mœurs du peuple-roi » et que les ghjus y trouvèrent « au lieu de tyrans seigneuriaux, le municipalisme ; au lieu de la glèbe, la réhabilitation de l'Individu »[158].

Des communautés libres, vivant *en-dehors* des systèmes féodaux, semblent avoir existé dans leur mode d'organisation archaïque depuis des "temps héroïques"[159]. Le chroniqueur Giovanni della Grossa parle ainsi de groupes organisés en "régime populaire" (*a popolo e a comune*), aux XIème et XIIème siècles, élisant ses magistrats et les révoquant au besoin, l'ensemble formant une sorte de gouvernement communautaire. L'assemblée populaire réunissait les chefs de famille (hommes ou femmes), les décisions étaient prises à la majorité mais la minorité n'était pas tenue d'appliquer ce qui avait été adopté ; chacun, ou une partie de la communauté, voire la communauté entière, s'occupait de cultiver des terres appartenant à l'ensemble. La révolte qu'il va décrire semble simplement en étendre la pratique. Della Grossa raconte que les peuples de Marana, lassés des turpitudes de leurs seigneurs, « s'encourageant mutuellement, prirent les armes et s'emparèrent de tous les châteaux des seigneurs de Corse ». Gagnant leur liberté, ils l'assurent alors en se plaçant sous la protection de Gênes qui leur promet de garantir leurs acquis. « Cette révolte eut lieu en l'an 1358. » Mais les seigneurs de Corse tentent de reprendre leurs biens. « Ils se dressèrent tous contre les peuples et contre la Commune de Gênes [...] et les peuples recommencèrent à s'unir et à se révolter. [...] Les seigneurs de Corse n'eurent plus jamais de seigneurie, à

151Grassi, *op cit*. En 1513, l'administration coloniale gênoise découvre sur cette même zone de l'Alta Rocca (au lieu-dit Sari désormais entièrement maquisé), une communauté inconnue de ses services, et donc *clandestine*, d'environ 70 personnes. L'année suivante il n'en reste qu'une dizaine, les autres auraient filé en... Afrique du Nord rejoindre les renégats. Cet épisode pourrait sous-entendre une ancienne appartenance au ghjus, la fuite dans la religion islamique rappelant les conversions des bogomiles des Balkans face aux inquisitions (=enquêtes) diverses. Voir le *Bulletin de la Société des Sciences Historiques et Naturelles de la Corse*, n°682/684, 1998, pour les références gênoises, et voir infra III.iii. pour les renégats.

152Futur titre d'un essai de Frantz Fanon, chantre de l'anticolonialisme et des luttes de libération nationale (1961).

153Abbé Sylvestre Bonaventure Casanova, *Histoire de l'Église corse* (1930/33).

154Abbé François Girolami-Cortona, *Histoire de la Corse* (1908).

155« Comme les modernes saints-simoniens, voulant régénérer la vieille société ; ils ne formaient qu'une seule famille, tous leurs biens étaient mis en communauté, ils proclamaient de nouveaux dogmes, avec un culte particulier ; leur costume était bizarre, et, en menant une vie mystique, ils affectaient des manières ridicules. » Abbé Jean-Ange Galletti, *Histoire de la Corse* (1863).

156Ambroggio Ambrosi-Rossi, *Histoire des Corses et de leur civilisation* (1914). Il rajoute une couche : « prototype de communisme moderne en protestation contre les conflits sanglants de la propriété ».

157Pendant longtemps, une erreur due au chroniqueur Pietro Cirneo (fin du XVème siècle) date la révolution communaliste de l'année 1007 alors qu'elle date bien du mi-temps du XIVème siècle.

158Grassi, *op cit*.

159L'expression "temps héroïques" doit être comprise comme se référant à une notion de "mythe". Il existe un mythe dit "initial" (le *Urphänomen* des Teutons) dont s'emparent les poètes ; puis existent des mythologies (mythe technicisé des savants, mythe politisé ou religiosisé des croyants et enfin mythe folklorisé des marchands). Sur ces notions voir les écrits de Walter Friedrich Otto ou de Furio Jesi.

l'exclusion des Cinarchesi et des seigneurs du Cap Corse qui finirent par les récupérer. »[160]

Pour l'imagerie historique un homme va personnifier la postérité de la révolte, c'est Sambucucciu d'Alandu. Un tardif portrait de lui, datant de 1878[161], le montre *cornu* (conque marine) en main, prêt à sonner un nouvel appel à l'insurrection. À ses pieds, *a muvra*, le mouflon des montagnes, qui renverse une tour féodale. On ne sait rien de lui ; sa légende en fait le symbole d'un certain communisme primitif et du montagnard indomptable. Le système qui va se mettre en place sur une grande partie du territoire corse est en effet peu commun alors que partout règne une féodalité, qui malgré des révoltes récurrentes[162], se maintient et se maintiendra encore de nombreux siècles. *La Terra di comune* sera une confédération d'unités communautaires ou de paroisses, groupées par unités géographiques ou *pieve*. Chaque unité communautaire est dirigée par un podestat (une sorte de maire) assisté de deux adjoints (conseillers techniques) ; tous venus du populo et élus, ils prendront le nom de *caporali*. L'assemblée des membres de la communauté reste souveraine. Des terres à cultiver sont distribuées par rotation aux habitants, le reste est laissé en pacage ouvert ou réservé en jachères, le tout étant défini par l'assemblée. Une terre défrichée suite à une initiative individuelle revient dans le Commun après trois ans. Le tirage au sort est utilisé pour résoudre certains litiges. De petites unités spécialisées, comme une forge ou une boucherie, sont entièrement mutualisées et gérées directement par l'assemblée. L'ensemble fonctionne sous la haute autorité du gouverneur général de l'île (pouvoir génois) auprès duquel il a des représentants appelés les Nobles XII dans l'En-Deçà et les Nobles VI dans l'Au-Delà des Monts, les intitulés rappelant néanmoins une certaine féodalité.

Quelle a été la réalité de la révolution communaliste ? Un fait permet de douter de sa radicalité : lorsque le pape envoie son ordre de croisade contre les ghjus, celui-ci est relayé sur place par les seigneurs locaux, or ces derniers sont sensés avoir disparu pour l'essentiel (les différentes croisades et inquisitions pontificales contre les ghjus s'étalent de 1362 à 1395). Les *caporali* sont-ils les nouveaux seigneurs ? N'auraient-ils pas vu d'un mauvais œil ces "extrémistes" de la question sociale ? Et l'anticléricalisme des ghjus n'aurait-il pas inquiété ceux dont les assemblées se faisaient dans ou devant les églises ? Tout porte à le penser et à le croire. Ainsi la "révolution communaliste" n'aurait été qu'une manœuvre ourdie par Gênes, et Sambucucciu qu'un habile agent de la cité capitaliste. Le populo n'aura été, lui, qu'un instrument.[163] Les Génois et l'Église, soucieux de se procurer des céréales, n'auront d'ailleurs de cesse d'encourager les cultures fixes et la propriété individuelle ; des conflits éclateront avec les éleveurs continuant de revendiquer la pâture libre. Ainsi, avec le temps, les terres communes se réduiront même si certaines régions pastorales en conserveront un pourcentage très élevé jusqu'au XIXème siècle.

Quand bien même on ne peut véritablement parler de proto-communisme rural ("communal" ne veut d'ailleurs pas dire "communautaire"), cette Terre du Commun, ou plutôt de la Commune de Gênes, eut une réalité. Aussi lorsque Pietro Cirneo, au XVème siècle, indique comme certain que tous les Corses sont libres et qu'ils vivent sous leurs propres lois ou que Boswell, au XVIIIème siècle, déclare que « les Corses recueillent en commun le produit des terres dans leurs petits villages qu'ils appellent *paeses* ou pays »[164], on ne peut que les croire et constater avec l'ethnologue moderne que :

> *Le respect du droit de chacun est, dans la communauté, la condition du respect du droit de tous. Les institutions de la Terra del comune ont duré jusqu'à l'occupation française, au milieu du XVIIIème siècle : elles ont laissé des traces dans l'esprit des Corses ne serait-ce que parce qu'elles étaient déjà le résultat d'une tendance profonde,*

160Giovanni Della Grossa, *Chronique médiévale corse* (XVème siècle).

161Peint par Paul-Mathieu Novellini.

162Sur le Continent, 1358 est la date de la Grande Jacquerie, bouffée subite et éphémère d'ultra-violence de classe en milieu rural.

163Un certain "Fréderick", certainement sujet d'une principauté germanique mais fin observateur, semble émettre la même constatation dans ses *Mémoires pour servir à l'histoire de Corse* qu'il fait paraître à Londres en 1775 : « Ces conventions, en apparence fort avantageuses aux Corses, étoient un appas de la part des Génois pour les soumettre à eux. » L'entremetteur entre Gênes et Sambucucciu pourrait être Leonardo da Montaldo, sorte d'agent secret en soutane agissant pour les intérêts pécuniers du Saint-Siège et de Gênes. Peut-être est-ce aussi pour calmer les insulaires encore échauffés, que le pieux 007 les occupe à construire de partout d'absurdes chemins de croix dédiés à la passion mortifère du Jésus ?

164James Boswell, *Relation de l'isle de Corse* (1769).

aux racines très archaïques, de l'organisation sociale du peuple.[165]

Sur les terres bogomiles des Balkans, et donc en Macédoine, se retrouve une organisation sociale rurale comparable : la *zadruga*, une association familiale pour l'exploitation commune de la terre. La zadruga est l'héritière des premières communautés rurales slaves (Sklavinies) établies au sud du Danube dans le courant du VIème siècle, indépendantes politiquement les unes des autres et au caractère autarcique. Cette société tribale est organisée sur la base de groupes communautaires et repose sur la large famille qui exploite collectivement le sol. La tribu est administrée par le conseil des chefs communautaires, en une sorte de démocratie acéphale. Le conseil élit toutefois un chef en cas de guerre ou de crise. Son essence est patriarcale mais, contrairement à ce qu'on pourrait croire, ce n'est pas toujours le plus âgé qui dirige la communauté. Lorsque, devenu vieux ou atteint de maladie, le chef ne se sent plus en état de bien administrer sa tribu il passe le pouvoir non pas à l'aîné de ses frères ou de ses fils mais à celui d'entre eux considéré comme le plus dévoué aux intérêts communs.[166] L'historienne Maria Todorova remarque que « la fréquence de distribution géographique de la zadruga suit invariablement la courbe des régions montagneuses des Balkans, traversant les frontières ethniques »[167]. L'invasion turque des XIVème et XVème siècles la renforce et même la fait renaître en plusieurs endroits.

> *Fuyant devant l'ennemi, les indigènes se retirèrent dans les régions montagneuses et s'installèrent de préférence dans des dépressions fermées, bassins tectoniques, fluviaux ou lacustres, qui créent à l'intérieur des Balkans et des Alpes dinariques de petites régions naturelles appelées* zupa*. Les roches sédimentaires meubles ou la* terra rossa *qui garnissent ces cuvettes en font d'excellentes terres de labour et permettent à des sociétés rurales de vivre repliées sur elles-mêmes. Petits pays agricoles, toutes ces dépressions constituent de plus, grâce leur rempart de crêtes rocheuses, de véritables refuges naturels pour qui veut vivre dans l'isolement. Si des communications se sont établies de l'une à l'autre, la pénétration était cependant difficile de l'extérieur. Le gouvernement lointain de Constantinople se désintéressait de ces groupements excentriques, les habitants de leur côté évitèrent les contacts avec l'autorité administrative et ces pays intérieurs demeurèrent dans un isolement à peu près complet. Îlots de refuge en montagnes compartimentées, îlots à l'abri des courants d'invasion, mais aussi des mouvements économiques, ainsi s'expliquent la répartition et le maintien des zadrugas. Nous y retrouvons d'ailleurs les conditions générales de la propriété collective familiale : l'isolement d'une contrée et un stade rudimentaire de l'économie. Le degré de civilisation d'un peuple ne semble agir que secondairement.*[168]

La zadruga est toujours restée une petite structure d'organisation. Arrivée à un certain niveau d'expansion, elle se divisait en deux parties égales, répartissant les biens entre ces deux parties.[169] L'indépendance de la Bulgarie au XIXème siècle, avec la constitution progressive d'un État moderne, provoque le déclin irrémédiable des zadrugas alors même qu'elles avaient constituées autant de bases guérilleras pour la lutte de libération. En Macédoine, une partie de leur philosophie organisationnelle servira d'inspiration pour les éphémères communes révolutionnaires de Krouchevo et de Strandja en 1903. Dans la région d'Épire en Macédoine antique, une version plus complexe a existé :

> *Nous sommes souvent à proximité du Pinde, véritable épine dorsale de Grèce du nord, entre Épire et Macédoine, dont les sommets peuvent atteindre 3000 mètres. Loin d'être un obstacle, la montagne est un lieu de vie et de rencontre pour les populations dont le mode de vie dépend des mouvements saisonniers de la transhumance. Il s'agit là d'une caractéristique importante qui explique en partie pourquoi ces régions ont choisi un cadre politique différent de la* polis *: l'*ethnos*. L'unité la plus petite est constituée par le village. Les villages se regroupent ensuite dans un* ethnos *et les* ethnè *se fédèrent dans un* koinon*. Il s'agit donc d'un système fédéral à structure pyramidale fondée sur la reconnaissance des peuples.*[170]

165José Gil, *La Corse entre la liberté et la terreur* (1984).
166D'après Émile de Lavelaye, *De la propriété et de ses formes primitives* (1874).
167Maria Todorova, *La structure familiale dans les Balkans* (1993).
168M. A. Lefèvre, *Annales de géographie* t.39, n°219, 1930.
169En Corse l'esprit égalitaire de base qui préside aux partages entre héritiers morcelle la propriété privée en une somme d'indivisions sans fin allant jusqu'à partager en deux un porc, un arbre ou une pelle.
170Marie-Pierre Dausse, "À la redécouverte de l'Épire antique", Conférence 2014, Institut français de Moscou.

Bien qu'il est de multiples aspects négatifs, le système communautaire traditionnel ne détruit pas *totalement* l'Individu du fait de l'horizontalité de son mode de fonctionnement initial ; l'État, lui, verticalise inévitablement (de même que les religions et les partis politiques). Dans ces systèmes, l'origine de l'organisation vient du bas, même si l'idée finit par être totalement dévoyée ; ces systèmes sont totalement différents, dans leur *esprit*, des structures communautaires imposées par le haut par une administration d'État (kolkhozes et consorts). Si le système traditionnel est ainsi, c'est qu'il puise son eau à la source, aussi universelle que lointaine, de l'Âge d'or. L'Âge d'or se réfère à un temps *mythique*, chargé de l'innocence béate des premiers âges. « L'âge d'or naquit le premier, qui, sans répression, sans lois, pratiquait de lui-même la bonne foi et la vertu... La terre aussi, libre de redevances, sans être violée par le hoyau, ni blessée par la charrue, donnait tout d'elle-même... »[171] « Au temps de Saturne, il n'y avait ni maître, ni esclave, les hommes se regardant égaux et frères. »[172] Les ghjus étaient-ils dans l'attente du Millenium ? Rien ne permet de dire le contraire et ils en portent le principal stigmate : le retrait du monde et, par ce repli, la contestation, le refus total de ce monde ; anticipant la formule « si rien n'est vrai, tout est permis »[173].

> *À l'encontre de leurs contemporains, les millénaristes n'ont pas pris leurs rêves pour la réalité, ils ont voulu réaliser leurs rêves, ce qui est bien différent et autrement spirituel : jouir enfin de la richesse infinie de l'Esprit. À l'abandon vil, ils ont opposé le refus, l'insurrection, la révolution. [...] Nous pensons qu'ils furent un, sinon le, moment essentiel de la critique du monde. [...] Leurs limites furent leurs défaites, non dans la pensée, mais dans la mort.*[174]

Que la révolte de Sambucucciu soit concomitante de celle des ghjus n'est pas un hasard : les groupes millénaristes anarcho-communistes qui fleurissent au Moyen-Âge, sont toujours apparus au milieu d'un mouvement social bien plus large.[175] À suer en tenant le manche de la pelle ou la tige de la quenouille[176], on finit par avoir envie de l'envoyer dans la gueule de celui qui en profite. Pouvoir politique et pouvoir religieux ont toujours été liés ; l'un soutenant l'autre, l'autre légitimant l'un. Remettre en cause le pouvoir politique c'est faire de même pour le religieux. Le mouvement des ghjus a été anti-féodal et anti-ecclésiastique, il n'a pas eu le temps d'être anti-autoritaire et révolutionnaire.

La colonie libertaire de Ciorfoli (1905-1906) semble avoir été l'une des rares tentative d'utopie concrète moderne en Corse ; comme l'ensemble des entreprises humaines collectives, elle n'aura été qu'échec et illusion.[177] Les autres colonies rurales de l'île seront essentiellement... pénitentiaires (comme Coti Chiavari ou le bagne pour enfants de Saint-Antoine) et n'auront rien d'illusoires ! Mais une autre expérience a éphémèrement choisi la Corse pour y faire une escale utopico-bucolique : c'est l'établissement du milieu libre de "La Kaverno di Zaratustra" ; cette "communauté individualiste" mérite de s'y arrêter un moment car elle synthétise une tentative des possibles particulièrement originale. Tout commence autour de la personnalité de Heinrich Goldberg dans les années 1910 en Allemagne, période où, docteur gynécologue de son état, il percute de front la philosophie de Friedrich Nietzsche encore toute fraîche/chaude. C'est la révélation et Goldberg décide de vivre en la mettant en pratique concrètement. Il explique plus tard ce qu'il appelle lui-même une *renaissance* en évoquant sa rencontre philosophico-rêveuse avec Zarathoustra d'où il ressort comme baptisé et nanti d'un nouveau nom :

171Ovide, *Les Métamorphoses*.

172Plutarque, *Parallèle des Vies de Lycurgue et de Numa*.

173Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra* ; et possiblement avant lui Hassan al-Sabbah, sage des montagnes orientales.

174Yves Delhoysie et Georges Lapierre, *L'incendie millénariste* (1987).

175Voir Norman Cohn, *Les fanatiques de l'Apocalypse* (1957).

176« Quand Adam bêchait et qu'Ève filait / Où donc était le gentilhomme ? » (phrase réputée condenser le sermon de John Ball lors de la révolte des paysans d'Angleterre en 1381).

177Pour Ciorfoli, voir Jean Maitron, *Le mouvement anarchiste en France* (1975) et l'intéressant compte rendu dans *Le Libertaire*, n°50, 1907. On trouve néanmoins la trace d'une volonté d'installation utopico-rurale près de Ghisonaccia dans le n°21 du *Réveil de l'esclave* (1er avril 1922) : « ...Je pense obtenir 200 hectares de maquis dans cette plaine orientale corse, fertile mais insalubre pendant environ 4 mois, l'été. Alors on l'abandonne et l'on vit dans la montagne. Plusieurs amis sont compris dans ce "je"... » Que sont ces "je" devenus ? (L'initiateur de ce projet semble avoir été Georges Butaud, infatigable et insatiable naturien de tendance anarcho-végétalienne ; ce projet est resté un vœu pieux bien que Butaud ait eu brièvement une adresse près de Bastia).

Filareto (l'ami de la vertu) Kavernido (en référence au lieu de sa rencontre, la grotte de Zarathoustra).[178] Ce nom est ainsi construit « parce que [sa] personne est vraiment juste l'apparence physique de [ses] idéaux » qui se veulent être une éthique anarchiste-communiste aristocratique. Après plusieurs voyages, une poignée d'internements de natures diverses et l'adoption de l'espéranto réformé "ido" comme langue de communication, Filareto, paré de ses nouvelles certitudes, fédère autour de lui quelques individus des deux sexes qui partagent sa vision des choses. Après la Grande Saloperie[179], le groupe s'organise en une sorte de commune libre à Berlin, puis dans sa banlieue après une première puis une deuxième expulsion, et prend le nom de "La Kaverno di Zaratustra" ("La Grotte de Zarathoustra" en langue ido). Dans des opuscules philosophico-programmatiques[180] ils déclarent que dans « la grotte de Zarathoustra, pleine de recoins et de passages, se rassemblent tous les errants perdus et tous ceux qui sont victimes de harcèlement, les hors-la-loi et les fugitifs, pour devenir des sur-hommes », rien de moins. Sur un plan historique plus large, ils assument une filiation allant de l'hellénisme dans sa version dionysiaque en passant par l'hérésie hussite, Savonarole, Goethe dans sa version faustienne et... la musique de Bach, Haydn et Beethoven. Alors que la révolution triomphe en Russie et secoue l'Allemagne, ils récusent la lutte des classes et prônent un *Kulturkampf*, un combat culturel, trouvant sa source dans la Nature et devant mener le sur-hominine à un « état culturel » initié par ses sens et son instinct : « aller directement du féodalisme à l'état de la nouvelle culture ». Au-dessus de tout ça plane l'idée nietzschéenne d'autorité spirituelle intérieure guidant l'Individu dans ses actes.[181] Ils se rodent en pratiquant une économie collective basée autour de l'horticulture, de l'élevage des poulets, de cultures vivrières et de petits artisanats aptes à satisfaire une vie assez ascétique ; la communauté est une collectivité mais le statut de l'Individu reste sacré selon les principes de Max Stirner.[182] D'ailleurs ces originaux ne promettent rien. « Malgré tout notre communisme nous ne sommes pas des altruistes. Nous ne nous occupons point des souffrances des autres. Nous vivons une vie qui nous plaît et nous laissons à chacun la liberté de vivre avec nous si cette vie peut lui plaire ; mais nous ne promettons à personne que ce qui nous semble être le paradis à nous, l'est aussi pour lui, vu la différence des opinions sur ce point. »[183] Le caractère de refuge étant proclamé, la communauté devient l'escale plus ou moins longue de jeunes en rupture de ban et de divers individus en délicatesse avec leur époque. Bien sûr les mœurs ont de quoi choquer les riverains : on se balade à poil ou vêtu d'une sorte de robe, le cheveu se porte long, la barbe et les aisselles sont hirsutes et on pratique l'amour libre. Aussi la pression devient forte et la Kaverna déménage du côté de Nice[184], sur les traces solaires de Nietzsche puis, à partir de 1927, en Corse où le philosophe avait envisagé de finir ses jours.[185] C'est près d'Aiacciu[186] que le groupe se fixe et pratique une agriculture qualifiée de "primitive" sur un terrain difficile où sévit le paludisme, agrémentée de cueillette sauvage et de chasse au petit gibier.[187] Là encore, les autorités et le voisinage voient d'un mauvais œil le groupe dont les effectifs varient de la trentaine à la demi-douzaine.[188] Filareto est arrêté et passe six mois derrière les

178Voir la revue en langue ido *La socio*, décembre 1918. Aussi les numéros de *L'En-dehors* d'Émile Armand entre 1922 et 1933.

179Terme po(l)étique utilisé contemporainement par le futur B. Traven, dans sa revue *Der Ziegelbrenner*, pour désigner la Première guerre mondiale.

180*Kulturphilosophische betrachtungen*, *Kultur und Zivilisation* et *Kulturkampf* ; un quatrième opuscule semble s'être malheureusement perdu. Filareto a toujours eu une action de propagandiste, se considérant comme un disciple affranchit de Nietzsche chargé de répandre communisme agraire et vision du sur-hominine.

181La *Kultur* pour Nietzsche est « une puissance essentiellement antagoniste face à l'État » (Mazzimo Montinari, *Friedrich Nietzsche,* 2001).

182Pape de la pensée individualiste, Max Stirner prônait la création d'associations d'"égoïstes". Voir son ouvrage *L'Unique et sa propriété* (1844).

183*L'en-dehors*, août 1927.

184Dans la montagne, à Tourrettes-sur-Loup, d'où par temps clair on peut voir la Corse.

185L'idée pour Filareto de se rendre en Corse semble provenir de B. Traven, le mystérieux révolutionnaire-écrivain (Voir infra IV. ii.). Quant au projet de Nietzsche, il reste à l'état d'une lettre à son ami Peter Gast (février 1888) : « Un séjour en Corse ? On vient d'inaugurer le chemin de fer entre Bastia et Corte. Nous trouverions notre compte à la grande modestie des coutumes corses, à la simplicité des mœurs. Et comme on y serait loin de la "modernité" ! Peut-être l'âme s'épure-t-elle et se fortifie-t-elle là-bas, devient-elle plus fière… Car je conçois clairement que l'on souffrirait moins, si l'on avait plus de fierté : vous et moi ne sommes pas assez fiers… »

186Au lieu-dit "Les Baraques", villa Miramar, sur les contreforts de la Punta Pozzo di Borgo.

187Nos chasseurs-cueilleurs modernes s'adaptent aux mœurs locales et traquent notamment le loir (*a ghjira*), fort apprécié en Corse.

188En mai 1927, ils étaient 8 hommes (quatre Allemands, deux Bulgares (Macédoniens ?), un Tchèque et un Français (Corse ?)), 4 femmes (allemandes ?) et aussi 18 enfants (!). En janvier 1928, un groupe d'Allemands et de Suédois de la Kaverno ("Grupo des Villars", venu de la région niçoise) rejoint Aiacciu.

barreaux avant d'être expulsé.[189] Finalement la Corse ne se convertira pas au *Kulturkampf* idiste, nudiste, commutaro-individualiste et solaire, et nos sur-hominines s'en iront poursuivre outre-atlantique leurs rêves, certains que la véritable société de l'avenir est dans chaque Individu...[190]

> *La communauté par le retrait, cela veut dire : posons notre totalité comme unité et vivons comme totalité. Loin de la superficialité vulgaire de la communauté autoritaire ; à partir de la communauté profonde avec le monde, que nous sommes en nous-mêmes, nous voulons bâtir la communauté humaine, dont nous sommes responsables et dont le monde entier est responsable. Cet appel s'adresse à tous ceux qui peuvent le comprendre.*[191]

Depuis toujours, sous l'œil de Saturne, la planète noire, la bipolaire, la plus sombre mais la plus lumineuse d'esprit, des hominines font le choix d'une destinée peu ordinaire. *Leur* choix, celui de se séparer des autres, de l'autre, du monde ; le choix du divin ou du bestial, du divin *et* du bestial. La révolte est chargée d'énergie vitale, sauvage. Même lorsqu'elle est une manifestation collective, elle reste d'émanation *individuelle* ; et parfois la symbolique dépasse le symbole. Dans l'antique Macédoine, Cronos (Saturne), le dieu à la faucille, utilise son outil pour la moisson mais aussi pour trancher les testicules de son père Ouranos, le créateur de toutes choses. « En tranchant le sexe de son père, le dieu accomplit deux choses importantes : il libère tout d'abord ses frères retenus prisonniers au plus profond des mondes souterrains puis il permet une seconde fécondation de la Terre primordiale. En effet des gouttes de sang tombées de l'affreuse blessure vont naître de nouvelles créatures, les Géants, les Nymphes et les Érinyes, c'est-à-dire l'ensemble des divinités étroitement associées aux forces primitives du monde terrestre. »[192] Partout, toujours ; s'affranchir et affranchir.

U bisognu abbate a lege Le besoin abat la loi[193]

iii. brigandage, guérilla et pâturages

> *Le bandit est celui qui, après le premier crime, refuse de se soumettre à la justice et se constitue en rébellion ouverte contre la loi : contumax, il ne se borne pas à fuir le jugement, il se met en état de guerre contre la force publique ; son existence est un défi à l'autorité, une insulte à la loi, un danger permanent pour la société.*[194]

> *Au-dessus de votre tête, des cimes hardies ; à vos pieds les vagues écumantes de la fière Stroùma ; le bruit des cascades, une température toujours fraîche et, pour compléter ce paysage, les cris des bêtes fauves, qui ne manquent pas là, les aigles dans les airs et les nombreuses histoires de bandits, les célèbres Haidouks.*[195]

189 Suivant ses dires, Filareto passe un total de plus de six ans derrière les barreaux de différentes prisons de différents pays pour différentes raisons ; il est maintes fois soupçonné de promouvoir l'avortement (partout illégal et tabou à l'époque). C'est à nouveau le cas en Corse, Filareto est accusé d'« avortement et outrage à la pudeur » et mis en préventive à la prison d'Aiacciu en date du 2 octobre 1928. Il est finalement jugé le 26 avril 1929 et condamné à 6 mois, pour s'être simplement baladé nu dans des lieux publics ; il est libéré le jour même. Sa feuille d'écrou mentionne qu'il est arrivé et est sorti habillé de la prison : « veste kaki, pantalon noir, chemise blanche, sandales ». Il semble qu'il y ait eu échange d'informations entre les polices allemande et française. En effet, une note du commissaire spécial pour le Service des étrangers signale que Filareto « avait été interné à l'hospice civil pour aliénation mentale » ; quand on veut se débarrasser d'un chien, on l'accuse de la rage. Il est a remarquer que l'ensemble de ses dépositions sont signées de sa main "Filareto Kavernido" et non "Heinrich Goldberg"(Archives Départementales de Corse du sud, Série U et Y).

190 Filareto relate dans *L'en-dehors* de mai 1929 la fin de son aventure en Corse où le groupe se réduit à 2 hommes, 1 femme et 4 enfants ; il y évoque également le harcèlement des autorités qui soupçonnent la communauté d'être « un centre clandestin de communisme-anarchiste individualiste ». Expulsé d'Haïti dès son arrivée, Filareto sera exécuté le 16 mai 1933 en République Dominicaine, apparemment sur les ordres du dictateur local pour "subversion". RIP.

191 Gustav Landauer, *La communauté par le retrait* (1900).

192 Bertrand Hell, *Le sang noir* (1994). Dans *La Naissance de la Tragédie* (1872), Nietzsche appelle le dionysisme "phénomène originaire", d'après un terme qu'il pique à Goethe (*Urphänomen*). Voir aussi supra note 159.

193 Ce proverbe de Corse rappelle les mots de Nietzsche : « Heureux celui qui est né pour obéir à la loi, mais plus heureux celui qui est né pour la détruire. »

194 "Rapport de la Commission chargée de rechercher les moyens d'éteindre le banditisme corse" (1853).

195 Georges Strézoff in *Revue genevoise de géographie*, tome 31, 1892.

Dans ces deux extraits réside toute l'imagerie du bandit : un être en rupture qui a rejoint l'espace libre des montagnes. Lorsque l'on vient du bas et que l'on refuse sa condition, il n'existe que deux options individuelles : se faire bandit ou mercenaire, c'est-à-dire assumer sa révolte ou la salarier, le mercenaire comme le bandit étant un révolté social. « On retrouve ces deux types dans n'importe quelle société paysanne. Toutefois l'hommage des ballades et des légendes est réservé à ceux qui, en se révoltant, se sont faits les champions des petites gens. »[196] Bien que sorti de la société, le bandit ne vit que dans un isolement relatif ; il est bien souvent caché, nourri, protégé par les populations qui l'intègrent dans leur quotidien en le magnifiant. Le bandit devient le double inavoué, fantasmé, de celui qui courbe l'échine sans oser (encore ?) se redresser. C'est en cela que le bandit réintègre le corps social duquel il s'est extrait et qu'il gagne son qualificatif de *social*. La raison de sa rupture finit par ne plus importer ; meurtre, vol ou désertion sont comme *absouts* par le corps social du populo car ce sont des motifs condamnés par les lois de l'autorité ; ces mêmes lois qui l'oppressent au quotidien et qu'il ne comprend pas car elles sont aussi celles qui légitiment les impôts, les violences policières, la main-mise des possédants, la tutelle de la ville... etc. « *Qui fut le premier bandit ?* demande un jeune monté au maquis à un ancien ; *Mon père, le vôtre, tous les nôtres, nos ancêtres*, lui répond le vieux. »[197]

> *Que de paysans, pressés à bout par l'iniquité du juge de paix et l'acharnement d'un propriétaire mécontent, ne savent plus maîtriser la violence de leur ressentiment.*[198]

Le rôle joué, parfois malgré lui, par le bandit peut le dépasser et il peut aller jusqu'à incarner un libérateur. Bakounine, fin limier de l'anarchisme s'il en est, l'avait remarqué avec sa fougue habituelle : « Le bandit est toujours le héros, le défenseur, le vengeur du peuple, l'ennemi irréconciliable de l'État, de tout régime social, l'ennemi mortel des institutions d'État, de l'aristocratie, de la bureaucratie et du clergé. »[199] « Les gens ne pouvaient songer présenter leurs doléances aux pouvoirs publics ; ils s'adressaient à leurs protecteurs naturels : les bandits. »[200] L'État, lui, ne s'y trompe pas ; il qualifie toujours sa charge judiciaire sous l'angle du "droit commun", pas du politique (même s'il n'en pense pas moins, mais l'État est malin !). Dans les années 1895, la collecte des impôts est suspendue par les bandits dans le Fiumorbu et le fonctionnement administratif général fortement perturbé, et ce sera encore le cas dans les années 1920 en Cinarca et Palneca.

> *La Corse est le seul pays où le mot bandit soit encore employé dans son acceptation primitive : banni.*[201]

Fait de société plutôt que fait social, bandit d'"honneur" dérivant vers une forme de brigandage social plutôt que bandit social : en Corse, le banditisme reste souvent une démarche purement individuelle mais il arrive que certains bandits se regroupent pour une action ou pour mieux affronter l'adversité... ou la solitude.[202] Le cas de Teodoro Poli est intéressant à détailler. Teodoro est né en 1797 à Guagnu, pour des raisons confuses il est arrêté alors qu'il menait une vie paisible. S'évadant rapidement, il revient chez lui, tue le chef de la gendarmerie qui l'avait arbitrairement arrêté et gagne *a machjà*, le maquis ; nous sommes en 1818. Depuis la montagne il s'attache à ne combattre que la maréchaussée et propose en 1820 aux bandits de Corse une réunion en forêt d'Aïtone afin de créer une espèce de confrérie, certainement influencé en cela par sa proximité d'avec les carbonari alors en pleine expansion. Voici la harangue qu'on lui prête : « Mes amis, les contumaces sont environ 500 dans le maquis corse, seulement, dispersés, livrés à leurs seuls moyens, ils peuvent souvent tout juste se défendre contre les agents de la force publique. Se défendre, mais non pas attaquer. Il ne s'agit pas de gouverner la Corse mais de dominer la force publique, de la réduire à merci, de conquérir la souveraineté absolue du maquis. »[203] Il est élu chef de cette République alors que lui-même vote pour un autre. Une "Constitution d'Aïtone", qui se veut une forme d'"anarchie organisée", est rédigée sur le modèle de ce qui deviendra plus tard le mode de fonctionnement des petits groupes révolutionnaires conspirationnistes et

196Eric Hobsbawm, *Les primitifs de la révolte dans l'Europe moderne* (1959).
197Jérôme Monti, *Quand j'étais bandit* (1901).
198Philippe Tonelli, *Scènes de la vie corse* (1890).
199Michel Bakounine, "Comment se présente la question révolutionnaire" (texte de 1869).
200Jérôme Monti, *Quand j'étais bandit* (1901).
201Raoul Colonna de Cesari Rocca, *Vengeances corses* (190?)
202L'étude de l'homosexualité révélée ou opportune dans le maquis reste à faire. Nul doute que les chaleurs de l'été ou la promiscuité d'une nuit d'hiver ont assouvi bien des refoulements et/ou des désirs.
203Henri Pierhome, *La vie du bandit Théodore* (1934).

terroristes.[204] Devenu "roi des bandits, roi des montagnes", Poli se met à organiser l'expropriation des riches et des curés, n'hésitant pas à exécuter au passage.[205] Les bandits se dotent de camps d'entraînement où ils pratiquent gymnastique et maniement d'armes, et mettent en place un service de renseignement. Pour se ravitailler et s'équiper, ils attaquent et prennent d'assaut des casernes, affrontant les troupes régulières lors de véritables batailles. Partout « on n'y parle de Théodore qu'avec enthousiasme et presque avec orgueil ; le moindre enfant se trouve en état de raconter quelques-unes de ses aventures. »[206] Le 5 février 1827, Poli tombe lors d'un combat farouche et sa bande armée se disloque. Il faudra exposer son cadavre pour que le populo accepte la mort de celui qui était devenu son héros.

En Macédoine, et dans les Balkans en général, le banditisme des haïdouks quitte le cantonnement individuel et rejoint une espèce d'organisation collective jusqu'à former une proto-guérilla de résistance, prémisse d'une lutte de libération à la fois nationale et sociale à venir.[207] La mise en place d'une "confrérie" ou d'une "fraternité" est surtout la mise en place d'une *contre-société* en-dehors du champ social habituel, formant le contrat social d'une... utopie pratiqu(é)e. En Corse, le déploiement de l'armée a toujours été systématique pour lutter contre les bandits et c'est certainement le signe que l'État les considérait comme de véritables ennemis de ses fondements. La dernière grande opération des années 1930 mobilise un millier de soldats, des mitrailleuses, des obusiers et des tanks ! Les méthodes se rapprochant des expéditions coloniales dans les *bleds* et des ratissages des *djebels* nord-africains.[208] En général peu de bandits se rendent, la moitié finit par être arrêtée et le reste est abattu. Les autorités emploient le terme révélateur de "destruction" pour signifier la mort d'un bandit ; ce même terme est utilisé par toutes les armées du monde pour rendre compte de l'élimination d'un foyer de guérilla. Mais, malgré toutes les projections politiques, les objectifs des bandits restent des plus limités ; ils accompagnent éventuellement une révolution, ils ne la font pas. Non par timidité mais par prudence : habitué à vivre *contre*, le bandit devine qu'une fois la révolution victorieuse, les lois reviendront.[209] S'il n'a pas forcément conscience de sa portée politique, le bandit en représente la possibilité : son mode de vie, parfois son organisation, sa façon de parler et de considérer ses actes, tout en lui est potentialité politique effective et affective. Son existence, qui lui tient lieu de justification et de légitimité, se résume en un mot : liberté.

> *Seuls les bergers, les vachers et les haïdouks sont libres.*[210]
>
> *Leur monde c'est la plupart du temps la montagne, où les seigneurs et les paysans ne pénètrent pas, et où les hommes ne parlent pas beaucoup de ce qu'ils voient et de ce qu'ils font. C'est là que les bandits rencontrent les bergers, et que les bergers envisagent de devenir bandits.*[211]

Sur les franges extensibles de la Macédoine, vivaient jusque dans les années 1950 les Sarakatsans, des bandits-bergers, ou l'inverse, de langue grecque et à la vie itinérante. Bien sûr leur(s) origine(s) donne(nt) lieu à diverses controverses de caractère nationaliste et après avoir été voués aux gémonies par tous les États qu'ils ont pu fréquenter, l'on voit désormais la Grèce les exhumer de leur folklore pour prouver que des "Grecs" peuplent depuis toujours la Macédoine. Mettre en avant telle ou telle ethnicité pour les Sarakatsans, c'est les réduire à bien peu car l'originalité de cette communauté est (était ?) de recourir à la fraternisation étendue, ou plutôt à un compérage informel, pour se constituer. Ainsi, des individus venus de divers horizons, hommes comme femmes, s'agrègent par choix autour d'un mode de vie commun et désiré comme tel ; ces unités sociales, non ethniques, éleveuses, modérément prédatrices et nomades, se nomment *tselingata*. Face à eux, les différentes administrations qu'ils rencontrent n'ont de

204La Constitution d'Aïtone qui présente un mode de fonctionnement rigoriste, secret et discipliné est une sorte de "Catéchisme du bandit", préfigurant ce que sera le *Catéchisme du révolutionnaire* de S. Netchaïev. Voir infra III. i.

205Il assassine au moins un juge ; des membres de sa bande tenteront d'abattre le bourreau de Bastia mais ils n'auront que son assistant.

206Gracieux Faure, *Le banditisme et les bandits célèbres de la Corse* (1858).

207Ainsi, très tôt, de la révolte haïdouque menée par Petar Karpoch à la fin du XVIIème siècle. Karpoch finira empalé sur un pont de Skopje par le pouvoir ottoman.

208Le qualificatif de "bandit" était appliqué au combattant politique d'un mouvement de libération, désormais c'est systématiquement "terroriste".

209Le film *Il était une fois la révolution* de Sergio Leone (1972) en fournit une illustration claire et poignante à travers le portrait du bandit Juan Miranda.

210Le bandit Panayot Hitov (in Georg Rosen, *Die Balkan Haiduken*, 1878).

211Eric Hobsbawm, *Les bandits* (1968).

cesse de les combattre, et des rapports sévères sont dressés à leur encontre comme autant de lauriers. En 1856, le préfet Lassanis constate : « La culture de ces gens représente le premier degré de l'échelle qui sépare les hommes sauvages. Bref, incultes, sauvages, ils tendent vers le mal. » Et quinze ans plus tard, le fonctionnaire P. Vakaloglou préconise : « Il faut éloigner des périphéries ces individus exerçant une profession "sauvage" ou sans profession clairement définie, développer l'instruction religieuse et l'éducation, interdire les chants, les coloniser. »[212] La sédentarisation aura raison de leur originalité.

À de nombreuses reprises au cours du XIXème siècle, alors que la libre pâture est de plus en plus remise en question, des bandits corses soutiendront des bergers chassés de leurs pâturages traditionnels par les lois contraignantes des autorités et la pression des propriétaires, créant de véritables "zones libérées" ouvertes aux troupeaux. En Macédoine, les bergers valaques avaient la coutume de confier leurs troupeaux aux haïdouks lorsque le collecteur d'impôt pointait le bout de son nez.

> *Le maquis est notre propriété, notre bien commun. Nous le soignons, nous le créons quand il est besoin. Nous allumons une touffe d'herbe, le feu gagne, l'incendie se développe et quelques hectares de bois disparaissent. Il pousse ensuite une herbe tendre dont les bergers nos amis profitent, et plus tard apparaît à nouveau un maquis, tout jeune. [...] Car nous avions pour nous les bergers qui, des vallons aux collines et des collines aux monts, étaient prêts à nous signaler le moindre danger. Nous étions dans la terre libre, dans la terre au profit des bandits.*[213]

Certains bandits, à force de se croire rois du maquis, c'est-à-dire bien souvent de leur simple bout de montagne, se sont individuellement vus roi du monde et dieu lui-même. Ainsi du bandit Franceschino qui écrit une curieuse lettre le 26 juillet 1835 : « Monsieur le préfet, j'ai annoncé que le 6 du mois d'août prochain doit paraître sur l'horizon un nouveau soleil qui étonnera l'univers, et que le 2 du mois de septembre suivant doivent ressusciter les morts pour parler à ma place afin que le monde tremble sous la puissante main de Dieu. Je suis certain de ce que je prédis, comme je le suis de ma propre existence... etc. ».[214] Au matin du 6 août, c'est avec une certaine appréhension que les curés de Corse se lèvent, un brin anxieux du jour à venir ; *un si po mai sape*, on ne peut jamais savoir... « Tous les bandits sans exception ont une croyance superstitieuse profondément ancrée dans les scapulaires, les chapelets, les crucifix, les médailles bénites et les prières cousues dans leurs vestes ou leurs gilets. Les objets sont tous destinés à les protéger de la mort. »[215] Superstition n'est pas religion comme nous l'avons vu. Les haïdouks auront aussi à cœur de porter l'accoutrement chamarré de ceux qui ne craignent pas la mort : couleurs voyantes, cartouchières rutilantes, rubans divers sont autant d'exorcismes.[216]

Il est clair qu'il y a un look bandit, proche de celui du guérillero, la frontière étant effectivement des plus poreuse entre les deux ; l'équipement porté par l'un comme par l'autre assurant une relative sécurité d'urgence : il peut dormir dehors, se nourrir pour quelques jours et se défendre. Voyons pour la Corse : « Nous portions la *berretta migia*, une sorte de bonnet phrygien en poil noir de chèvre dont le gland retombait sur l'oreille, le pantalon de velours avec les guêtres en peau de mouton et la veste arrivant à la hanche. À la ceinture, et se bouclant aux reins, était la *carchera* à deux files de cartouches et, sur le côté, le revolver et le stylet à manche de corne. En bandoulière s'entrecroisaient le fusil Lefaucheux, à deux canons, et le *zaïno*, havresac qui contenait, avec les provisions de bouche, une longue vue, un briquet, de l'amadou, du tabac, de la quinine, de l'arnica, de la peau de couleuvre desséchée avec une queue de *catello montanino* pour les maux de tête, et tout ce qu'il faut pour écrire ou pour coudre. Sur les épaules était attaché, roulé le *pilone*, un manteau tissé en poil de chèvre et de sanglier dans lequel on s'enveloppe lorsqu'on dort à la belle étoile. Aux pieds des souliers ferrés. »[217] À comparer avec cet inventaire de l'équipement pris sur un combattant macédonien qualifié de "bandit" par les autorités ottomanes qui l'ont abattu : « 1 fusil Rossi et 200 cartouches, un pistolet Mauser à 10 coups et 40 balles, un poignard, 10 tours de ceinture, une cape poilue sans manche ni devant, un foulard, une paire de pantalons amples, des bandes molletières, une paire de mocassins de marche, 1 canne de montagne, 1 outre souple à bandoulière, 1 sac à bandoulière, 1 crosse de fusil de rechange, des ressorts, 2 vis, un

212Cités dans Edmont About, *Le roi des montagnes* (1857). Voir aussi, Carsten Hoëg, *Les Sarakatsans* (1925).
213Jérôme Monti, *Quand j'étais bandit* (1901).
214Archives départementales de Corse du sud, Série M.
215Jean-Baptiste Marcaggi, *Bandits corses d'hier et d'aujourd'hui* (1932).
216Voir, sur ce thème de la décoration superstitieuse des bandits, les récits concernant les Cangaceiros du Brésil, experts dans l'art de s'accoutrer de breloques.
217Jérôme Monti, *Quand j'étais bandit* (1901).

tournevis, des chiffons, 1 chemise, 1 culotte, une paire de chaussettes, 1 livre de farine, du sel, 2 morceaux de ???. »[218]

« Les révolutionnaires occidentaux ont peine à comprendre le rôle particulier des haïdouks sous la domination turque, rôle qui s'est transmis par voie d'héritage, sous une forme un peu modifiée, aux mouvements révolutionnaires postérieurs. Ce fut le cas du mouvement macédonien d'abord, et ensuite des maquisards pendant l'offensive et la domination fasciste. C'est lui qui également inspira le mouvement libertaire bulgare et ses militants. Ces formations d'haïdouks et de maquisards ressemblant souvent et inévitablement, de par les actes de certains de leurs membres, au banditisme qui, dans le meilleur des cas, pourrait être qualifié de politique ou de romantique, paraissent absurdes aux socialistes et aux révolutionnaires des pays hautement développés du point de vue économique et social — absurdes, périmés et injustifiés. Certes, une certaine dose de romantisme n'est jamais étrangère à l'origine de ces mouvements essentiellement populaires. Mais leurs racines profondes et la persistance de leurs formes de lutte traditionnelles en tant que précurseurs de la résistance révolutionnaire des temps modernes plongent dans les conditions sociales et dans le mode de vie, ainsi que dans certaines particularités géographiques propres aux pays balkaniques. »[219] Pendant la Seconde guerre mondiale, en France, les "maquis" n'évoquent plus un type de végétation mais désignent les résistants armés qui combattent l'occupation, alors que le terme de maquis en Corse recoupent ces deux sens complémentaires : "maquis de combat" et, en raison des particularités géographiques, "maquis refuge". Dans les années 1980, les militants en fuite du Front de Libération National de la Corse, en délicatesse avec la justice, rejoignent *a machjà* dans son double signifiant : clandestinité du combat politique armé et refuge.[220] Comme un trait d'union entre le signifiant social et le signifié politique, le bandit montagnard est peut-être l'expression la plus aboutie du fond libertaire du populo d'où il est issu. Rejoindre *a machjà* comme rejoindre le Balkan, la montagne, c'est le gage d'un répit, d'une respiration de plus, d'une bribe de liberté arrachée ; quelle que soit la raison qui motive l'acte.

iv. liberté : spleen et idéal

È po marchjà, è po cantà	Et puis marcher, et puis chanter
A nostra santa Libertà[221]	À notre sainte Liberté

La réalité de l'existence a lieu par l'artificialisation de l'existence même et la littérature, la poésie, la philosophie, les chansons, les arts en général se chargent d'en accentuer la charge d'illusion. Amour, gloire et beauté sont ainsi des thèmes récurrents, mais le fond de cette manne inspiratrice, sa source intime, réside dans le seul mot de *liberté*. La liberté est la condition de l'accomplissement de la vie, la plus nécessaire des illusions. La Nature en reste la métaphore la plus naturelle, il va de soi, mais surtout la plus *réelle* car elle *est* avant de figurer.

> *Voilà le maquis, le domaine du bandit. S'il est le maître de la forêt qu'il connaît dans toutes ses parties, dans tous ses coins et recoins, il en est aussi le poète admirateur. Il en vit l'âme, il en a les palpitations, il en partage les tendresses, les tristesses et les colères. Il l'aime dans ses fureurs, dans ses inquiétudes, dans ses larmes. Il vibre à l'unisson et souffre de la branche arrachée par le vent ainsi que d'une amputation faite à son corps. Pourquoi ne l'aimerait-il pas ? Elle a pour lui des bercements de fée. Elle lui chante dans ses profondeurs l'hymne harmonieux des brises et lui secoue les mille grelots de la gaîté de ses oiseaux ; elle lui sanglote les lentes agonies de ses sources. Elle a pour ses lassitudes des tapis de mousse et des ombrages vastes. À l'heure des rafales, elle lui offre ses grottes profondes et sûres et il lui doit ses palais d'hiver et d'été. Elle lui fournit sa nourriture abondante et saine, ses chasses giboyeuses et ses torrents aux truites dorées. Elle l'encense de ses parfums capiteux... Dans la montagne où je vivais, il faisait heureux comme ce doit l'être en un paradis imaginaire.[...] On marchait librement, on courait aussi vite que si l'on avait aucun poids à porter. [...] On s'acagnardait au soleil à la lisière d'un bois, on paressait à*

218Rapport de police ottoman, ville de Velesh, 23 septembre 1902 (Archives d'État, Skopje).

219Georges Balkanski, *G. Cheïtanov. Pages d'histoire du mouvement libertaire bulgare* (1965). E. J. Hobsbawm parle de phénomène « pré-politique ».

220Et dans les années 2000, le militant corse Yvan Colonna, recherché, sera finalement arrêté dans une bergerie.

221I Voci di a Gravona, "È po marchjà", album *Spaventu*.

l'ombre d'une roche, on se désaltérait à la source voisine, on buvait une ciotola *de lait au* pasciale *rencontré.*[222]

Un jeune enfant de la fin du XIXème siècle pouvait entendre dans toute l'Europe ce doux conte, aussi universel que macédonien, avant de s'endormir : « C'est un pays avec une montagne si haute que tes petites jambes ne pourraient atteindre son sommet. Cette montagne c'est le Pirin. Des révoltés l'habitent, qui ont des longs cheveux, de grandes barbes et, sur leur ventre, rien que des cartouches. Ce ne sont pas des voleurs, ils ne veulent de mal qu'à une espèce de gens. De temps en temps, ils redescendent dans leurs villages. Ce pays fait partie d'un autre pays très important qui a un roi ; mais là, dans la région dont je te parle, le vrai roi ne commande pas. Ceux-là des montagnes assurent la liberté du peuple... »[223] Oui, on pouvait sans honte envisager le métier ; tout poussait à cela même. Berger ou bandit ? Berger et bandit ! « Ils vivaient intensément, aussi libres que les bêtes. »[224] Avec le temps et les combats, le bandit devient indiscernable du combattant politique ; en Macédoine, le haïdouk est un comitadji (guérillero) et inversement. Pratiquement et po(l)étiquement leurs univers sont liés, littérature et chansons relevant de la même attitude.

Le comitadji est dans toutes les chansons. Jeune fille, pourquoi brodes-tu ce drapeau avec cent grammes de fil d'argent ? Pour qui écris-tu dessus, avec une demie-once de soie : "La Liberté ou la Mort" ? C'est pour le comitadji *répond la frêle jeune innocente. Et les gars chantent :* Ne regrettes-tu pas ta mère ? Non ! Ma mère c'est mon sabre. Ne regrettes-tu pas ta sœur ? Non ma sœur c'est mon fusil. Ne regrettes-tu pas ton village ? Non, mon village c'est la montagne ! *[...] Où mène donc le plus grand pèlerinage bulgare, où conduit-il, chaque année, les foules recueillies ? Vers la niche d'un saint ? Non pas ! Mais là-bas, en Macédoine, au-delà de Melnik, par des sentiers où les chèvres elles-mêmes se rompent les os, dans une grandiose solitude, au tombeau du Bien-Aimé, d'Alexandroff, le haïdouk immortel.*[225]

Immortel, comme ce moine errant du Fiumorbu dont une légende raconte qu'il oublia le passage des siècles en écoutant dans la montagne un oiseau en lequel s'était incarné l'Éternité. Immortelle, comme la mémoire de Stephan Karadja[226] dont la ballade chante :

Qui donne sa vie pour la liberté
Ne meurt pas.
Pour lui chante l'oiseau,
Pour lui rugit le fauve,
Pour lui l'enfant sourit.

Libre de vivre, chacun l'est bien malgré lui ; libre d'*être* est déjà plus compliqué. Dehors, dans le Grand Dehors[227], cette *êtr'itude* est certainement plus à même de s'épanouir par la poésie et l'imagination suscité par l'éveil des sens endormis ; et le soir descend sur le berger priapique avec des accents dionysiaques.

Una sera, pé furtuna,	Un soir, par hasard,
techju di castagne cotte,	gavé de châtaignes cuites,
E mio cabre à l'accendi luna,	Mes chèvres au clair de lune,
mi parianu giuvanotte.	me paraissaient être des jeunes filles.
E a cabra chjarasgiata,	Je croyais que la chèvre rousse
mi paria à mio innamurata !	était ma dulcinée !

Les bandits de Corse passent pour aimer la poésie, le Tasse et l'Arioste particulièrement, et pour la déclamer à l'occasion en chantant.

222Jérôme Monti, *Quand j'étais bandit* (1901).
223D'après Albert Londres, *Les Comitadjis* (1932).
224Michel Lorenzi de Bradi, *Vendetta* (1933).
225Albert Londres, *Les Comitadjis* (1932).
226Héros des luttes de libération balkaniques, pendu en 1868 par le pouvoir ottoman.
227Les bergers valaques de Macédoine appellent la Nature "le Grand Dehors".

Hélas ! s'écria le cordonnier le meilleur est mort. Il chantait d'une voix si claire ! On aurait dit un oiseau. Il alla dans la montagne et devint bandit. Sa belle voix lui attira l'amitié des paysans qui le protégèrent longtemps contre les gendarmes. Mais à la fin on l'arrêta : on lui trancha la tête à Corte.[228]

La liberté a toujours des accents tragiques et les poètes ont toujours été les voix de ce qui (s')était tu. La Corse des années 1970 se réveille ainsi aux sons de ce qu'elle avait laissé de côté. « La musique est alors porte-parole du mouvement du *Riacquistu*. S'amorçait un mouvement fondé sur une reconnaissance identitaire, sur la redéfinition de la corsitude et des critères de corsité. La langue et la musique devenaient deux éléments-clés de ce processus. [...] Polyphonie devenait synonyme de corse et de toute revendication d'émancipation à l'égard des systèmes d'oppression. »[229] Tout est affaire de symbole et à défaut de faire on peut déjà chanter, espérant que le faire viendra. Le groupe *Chjami aghjalesi* reprend *Les partisans*, lointainement inspiré lui-même du chant d'une *tchéta* (unité de guérilla) de Macédoine, et entonne à pleine voix *liberandu a nazione, feremu a revoluzione*[230] *;* confondant au passage la fin et le moyen, mais l'idée est là. Et les rappeurs d'Aiacciu des années 2010 de leur répondre en français un brin verlanisé :

Jusqu'à nouvel ordre, en espérant qu'il soit pas mondial !
On résiste, on résistera, quitte à gagner la montagne
Si l'or remplaçait l'argent sale dans ce système lamentable
Où le riche écrase le gars d'en bas de réels attentats !
Mon crew, je le représente sans cesse
Pas comme l'opportuniste qui s'en prétend s'en l'faire !
Mes idées, je les expose sans peine :
C'est comme une bombe qui explose sans mèche
Poursuivi par le futur, ce jusqu'à nouvel ordre
Quand le chef d'État fout le delbor prétendant œuvrer pour l'ordre
En venant déployer des hordes, débordées dans leur désordre :
Ils prônent la sécurité en nous attachant à des cordes !
De nos jours les condés mordent : on nous reproche la violence
Mais c'est toujours face au nombre qu'ils se retranchent en silence
En 1000 ans regarde comme l'humain évolue
Nous devons maintenir nos luttes : le changement est voulu ![231]

Dans la vaste antichambre de l'art, le tag est souvent considéré comme mineur mais il est la trace, souvent fugace et éphémère, d'un instant plutôt que d'un moment historique. Pratique artistico-nihiliste, il décline à l'infini le *ici et maintenant* de l'existence. Est-ce la même main qui trace sur un mur de Skopje cette constatation : *Nema nichta !* (Il n'y a rien), et sur ce bord de route du Niolu cette exclamation en guise de salut : *ùn esse nunda, per nulla* (n'être rien, pour rien) ? No future, politiquement du moins. Au début du XVIIème siècle, la bande armée d'Angelo Maria de Vivario, dans la région de Corti, gravait en toute simplicité le tronc des arbres : « Angelo Maria d'Arca, bandit, ennemi des sbires et fléau de ceux-ci. » À la fin des 90', quelques 400 ans plus tard, le collectif *crew 63D* se signale à Bastia par une série de bombages qui illustrent le nom du crew : "63D" pour 63 manières de tuer un flic. On voit ainsi à chaque fois un pandore agrémenté d'un pistolet, d'une corde, d'un poignard, d'un missile, d'un avion... etc.[232] Avec quelques *vinceremu* de rigueur, le crew explique par de courts textes sa vision de la liberté : *63Dtruit la ville / Six trois vise droit / Shogun fuck le système / Section faut tout niquer / Lunesk nike la police / Schone, soyez bêtes*.[233]

Ha ! Soyons bêtes, soyons *la bête* (l'animal-hominine !) et non le stupide (l'humain-homme !).

228Ferdinand Gregorovius, *Corsica* (1883/84).
229Dominique Salini, *Musiques traditionnelles de Corse* (2009). Le groupe *A canta u populu corsu* "chantait" ainsi sur scène les communiqués du FLNC.
230Chjami aghjalesi, "U partigianu" in *Cuntrasti È Riccucate*.
231Spiri2all, "Jusqu'à nouvel ordre" in *Islanders*.
232Peut-être des émules de Michel Zévaco, né en 1860 à Aiacciu, qui, avant de sombrer dans le littérarisme populaire, a été maintes fois condamné pour appel au meurtre d'officiers, de policiers et de bourgeois dans la presse anarchiste de l'époque (*L'Égalité*, *Le Libertaire*, *L'anticlérical*).
233D'après Pierre Bertoncini, *La tag en Corse. Analyse d'une pratique clandestine* (2009).

James Boswell, tel un précoce Lord Byron en route pour Missolonghi[234], rejoint la Corse aux temps de ses révolutions[235] dans un siècle des Lumières qui pose partout, *théoriquement*, la question de la liberté comme préalable à une quelconque quête sociale. Tout baigné d'un pré-romantisme et faisant un crochet via la Suisse de Rousseau, l'Écossais y assouvit sa projection du Bon Sauvage qu'il croit voir dans le Corse. La relation écrite[236] qu'il a tirée de son voyage est éclairante. Dès son introduction il déclare que : « La liberté est si naturelle et si chère aux hommes, soit qu'on les considère comme individus, ou comme membres de la société, qu'elle est indispensablement nécessaire à leur bonheur ; tout ce qu'il y a de grand et de respectable en découle. » Mais un brin lucide il devine déjà la contradiction propre à toute doctrine politique : « Il est vrai et sans aucun doute que les hommes entrant en société sacrifièrent volontairement une partie de leurs droits naturels, et s'engagèrent à obéir aux lois. » Il y a liberté et liberté surveillée, et c'est avec nostalgie cette fois qu'il constate que ce qu'il en voit est le reste, bien mince, de ce qui a été : « Les Corses se plaisent beaucoup à être librement autour d'un bon feu. Cet usage semble être particulier aux nations sauvages. »

La liberté n'est pas *conventionnelle*, on ne signe pas un *Contrat social* avec elle. C'est pourtant ce qu'avait envisagé Jean-Jacques, alors qu'il planchait sur sa *Constitution de Corse*. Dans son contrat/pacte, Rousseau ne s'affranchit pas de la notion de peuple — l'Individu est libre parce que le peuple l'est —, il n'envisage l'inverse qu'au stade premier de l'état de nature lorsque l'hominine est hypothétiquement seul. Cette liberté fait partie de la nature de l'hominine à l'état encore animal, sauvage, mais celui-ci en a fait une variable d'ajustement en se constituant en peuples, en se donnant des chefs, en se civilisant et en en faisant un mot vide de son sens effectif. Ce n'est donc pas de liberté au sens plein dont parle Rousseau, mais de simple liberté politique. Dans la société, la liberté est régie par la loi ; cette même loi qui contraint, assujettit et met en taule. Rousseau ne se détache pas de cette loi, au contraire, il lui administre une majuscule et lui accole l'adjectif de "naturelle" : « Il n'y a pas de liberté sans Lois.[...] Un peuple est libre, quelque forme qu'ait son Gouvernement, quand dans celui qui le gouverne il ne voit point l'homme, mais l'organe de la Loi. »[237] « Chacun de nous met en commun sa personne et toute sa puissance sous la suprême direction de la volonté générale ; et nous recevons en corps chaque membre comme partie indivisible du tout. »[238] Illusion ! répondra Nietzsche en y mettant quelques coups de marteau bienvenus : « La croyance à la liberté du vouloir est une erreur originelle de tout être organisé, aussi ancienne que les émotions logiques qui existent en lui. »[239] La liberté n'est pas de l'ordre de l'*avoir* mais relève d'une manière d'*être*, d'un style ; la liberté est « quelque chose qu'à la fois on a et on n'a *pas*, que l'on *veut*, que l'on *conquiert*. »[240] Il y a dans toute vision *politique* de la liberté, une notion sous-jacente d'aliénation : une société libre est avant tout une société sans État, et un hominine libre, un hominine sans travail aliénant, ni famille imposée, ni patrie chimérique, ni dieu improbable.

Dans la plaine on portait des fers mais non dans les montagnes.[241]

Rousseau en convenait certainement mais avec des nuances qui ont leur importance. Il remarquait dans une note du *Contrat* que « à Gênes on lit au-devant des prisons et sur les fers des galériens ce mot *Libertas*. Cette application de la devise est belle et juste. En effet il n'y a que les malfaiteurs de tous les états qui empêchent le citoyen d'être libre. Dans un pays où tous ces gens-là seraient aux galères, on jouirait de la plus parfaite des libertés. » On a connu le Promeneur plus libéral ; de celui qui prône la prison comme préalable à la liberté, on doit plus que se méfier.[242] Dans la même veine, Boswell rapporte les paroles affligeantes d'un *Babbu*[243] des plus réactionnaires : « Nous sommes encore trop égaux entre nous. Comme nous devons avoir des tailleurs et des cordonniers corses, il nous faut aussi un bourreau corse. » Les chemins de la liberté passent à l'ombre des hauts murs et des gibets... Spleen et idéal. On pouvait espérer mieux de cette Corse en lisant les écrits contemporains de l'Allemand

234Malgré l'ouvrage intitulé *Voyage de Lord Byron en Corse et en Sardaigne* (Robert Benson, 1825), Byron n'y a jamais mis les pieds et il rejoindra pour un voyage sans retour les insurgés grecs.
235Révolutions que les Corses appellent "efforts de liberté" et les Génois "crimes de haute trahison".
236James Boswell, *État de la Corse* (1768).
237Jean-Jacques Rousseau, *Lettres écrites de la montagne* (1764).
238Jean-Jacques Rousseau, *Du Contrat social* (1762).
239Friedrich Nietzsche, *Humain, trop humain* (1878).
240Friedrich Nietzsche, *Le crépuscule des idoles* (1888).
241Théophile Dinocourt, *Le Corse* (1824).
242Ce qui n'est pas sans rappeler le *Arbeit macht frei* (Le travail rend libre) qui ornait le fronton des camps de concentration nazis.
243En Corse patriarcale, Pasquale Paoli est le *Babbu*, le "Père de la patrie".

Max von Lamberg qui en brossait un portrait des plus rétifs à ce genre de choses "civilisées" : « On aura bien de la peine à mettre un ordre stable dans la manière de régir les Corses, et à faire faire à cette nation tout ce qu'une autre nation feroit par les bonnes loix et le raisonnement ailleurs. »[244] Et de noter que les diverses tentatives pour leur fournir *panem et circenses* n'ont pas très bien marché : « Dans plusieurs villes on avoit établi des tréteaux et des parades, mais le peuple ne les écoutoit pas : il semble qu'il ne veuille de rien qui le distraye de ses idées d'émeutes et de ses habitudes de festes à lui... » Certains décidément méritent galères et potences !

Pourquoi recréer artificiellement des distractions qui sont là, librement, depuis toujours ? Pourquoi si ce n'est pour contrôler, orienter, ce qui se fait, se dit. Pourquoi ne pas simplement chanter et danser, informellement, librement ? Au soir de la prise de la Bastille se dressait l'écriteau « Ici, on danse ! » sur la place encombrée de la populace encore toute émue de son audace ; et c'est autour des arbres de la Liberté que se feront les dernières carmagnoles de piques ornées de têtes. La danse et le chant sont faits d'esprit libre, de spontanéité ; la danse c'est aussi ce petit pas de côté, pas prévu, qui singularise l'Individu.[245] Dans les piémonts de Macédoine et dans les vallées de Corse résonne l'Harmonie joyeuse et l'on danse aussi sauvagement que le gibier ; on boit la Liberté à la source même des orages ; on admet que « le langage du corps ait plus de raison que la meilleure sagesse »[246]. Oui, un jour peut-être cela a-t-il été... La place est-elle encore chaude ? Spleen ou idéal, où est cette place ? L'ai-je rêvée, entrevue ou simplement inventée ? Vivre c'est exister, dans toute la complexité *réelle* et *irréelle* de l'acceptation du terme ; et, dans cette existence, il y a une bonne part d'illusion.

> *Parce que le poète-chercheur nous invite à refaire connaissance avec le monde, nous engage à avancer et à penser, à faire du monde un tout, à établir un rapport, il nous faudra et marcher et bondir, danser même, dans des espaces primordiaux ; et saisir ce rapport. Ensuite, et seulement ensuite, cette préhension engagera le chemineau sur la voie d'une re-connaissance lui permettant de faire le monde, d'engager le dialogue silencieux avec l'autre, celui qui nous a précédé ou celui qui nous suivra.*[247]

La liberté est ambiguïté, contradiction et dispute.

> *Aux visages des masques,*
> *La lune reluit sur l'amande des yeux.*
> *Peu de sens, mais l'envie, de rejoindre la danse.*
> *Au firmament des cils*
> *S'accrochent les minces fils d'une attente.*
> *La nuit n'est pas finie mais le jour est déjà là !*[248]

III. Singularisme : isolement et comportement

i. notion de conscience, conscience de la notion

Affirmer que les techniques révolutionnaires modernes sont nées en Corse à la fin du XVIIIème siècle dans l'esprit fougueux d'un jeune toscan, puis qu'elles se sont pleinement épanouies en Macédoine un siècle plus tard, est certes un peu osé mais non dénué de fondements. Démonstration d'une filiation politique philosophico-pratique.

Le XVIIIème est le siècle des révolutions/insurrections en Corse : l'oppression génoise, des enjeux internationaux puis l'occupation française poussent le populo à se révolter à plusieurs reprises jusqu'à devenir, en Europe et au-delà, le symbole d'une liberté que les Lumières théorisaient en temps réel. Que

244Max von Lamberg, *Mémorial d'un mondain* (1774).

245*Salut à qui crée des danses nouvelles ! / Dansons donc de mille manières, / Que notre art soit nommé libre ! / Qu'on appelle gai notre savoir !* ("Au Mistral" in Friedrich Nietzsche, *Le gai savoir*, 1882). Voir aussi le beau texte de Paul Valéry intitulé *Philosophie de la danse* (1936) dans lequel le faux-Corse fait de la danse une expérience psychologique et physiologique.

246Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra* (1885).

247Alexandre Gillet, "La montagne dans l'œuvre de Kenneth White" in *Horizons de Kenneth White* (2003).

248Hayya Yaqzanov, *Sutra illi danash* (non traduit, 2006).

l'on en juge par les dates : 1729, première insurrection ; 1731-1733, intervention impériale, Gênes fait appel aux troupes de l'empereur Charles VII ; 1733-1738, deuxième insurrection ; 1735, déclaration d'indépendance ; 1736, épisode Neuhoff ; 1738-1741, intervention de la France alliée de Gênes ; 1741-1748, troisième insurrection aidée par une coalition anglo-austro-sarde opposée aux franco-espagnols alliés à Gênes dans l'imbroglio de la guerre de succession d'Autriche ; 1748-1754, quatrième insurrection ; 1755-1769, Généralat de Pasquale Paoli, Constitution ; 1768 reprise de la guerre contre la France ; 8 mai 1769, défaite de Ponte Novu qui entérine la conquête française et fuite de Paoli. La Révolution française va donc intervenir sur un territoire fraîchement acquis, et encore tout émoustillé de ses flirts avec des pensées novatrices.

Filippo Buonarroti est un fils des Lumières[249] et sa jeunesse politique se berce des douces illusions de Jean-Jacques, des prémices utopiques de l'abbé de Mably et de la violence sacrilège du curé Jean Meslier qu'il découvre via Voltaire. Sa véritable formation politique, il la trouve au sein d'une cellule florentine des Illuminés de Bavière, secte politique radicale qui emprunte les oripeaux de la Maçonnerie. Créée dans les années 1770 par Adam "Spartacus" Weishaupt, la secte se donne comme programme d'« anéantir la société oppressive et de rendre l'homme à l'état de nature ». Weishaupt n'y va donc pas par quatre chemins et pour cela « nous devons tout détruire aveuglément, avec cette seule pensée : le plus possible et le plus vite possible. Ma dignité d'homme consiste à n'obéir à aucun autre homme et à ne déterminer mes actes que conformément à mes propres convictions » ; un fil conducteur pour Buonarroti qui n'aura de cesse de perfectionner les méthodes de ce précurseur.[250] En juin 1787, la *Gazetta Universale* de Florence annonce la sortie en italien, traduit de l'arabe, d'un opuscule en provenance du Caucase : *La Riforma dell' Alcorano e le profezie dell' agiornante, dell' illuminato e del vigilante profeta seich Mansur* ; deux siècles plus tard, il sera montré que l'auteur n'est autre que Buonarroti.[251] Le jeune toscan y développe, à travers la supposée pensée du cheikh-imam-résistant tchétchène Mansur, la vision d'une sorte de communisme rural. Prenant comme modèle la société montagnarde insurgée tchétchène, le livret est une invitation pour tous les populos à revendiquer leur droit à la liberté, à renverser les rois, les églises et les despotes ; bref, à faire la révolution sous la bannière des lois de la Nature. Un laboratoire montagnard en effervescence, Buonarroti en a justement un en face de chez lui, en Corse ; ses Tchétchènes il les a, à lui d'être le cheikh Mansur !

> *Je jurais de défendre la liberté... abandonnant famille et biens, je me rendis chez les Corses ces voisins de mon pays natal, fameux par leur ancienne et perpétuelle lutte contre l'oppression.*[252]

Le jeune Buonarroti est un impatient. En disgrâce et sous surveillance en Toscane, il rejoint donc la Corse toute proche, attiré par les lanternes de la Révolution française qui viennent de s'y allumer et par l'aura de la lutte de libération toute récente. Il débarque à une date indéterminée entre août et octobre 1789 à Bastia ; l'île est encore un territoire placé sous le régime militaire mais depuis mars elle est considérée comme province française et à ce titre admise à se faire représenter aux États Généraux. La Révolution va accélérer le calendrier royal et la Corse est officiellement rattachée en janvier 1790 et de ce fait concernée par les bouleversements du si loin/si proche continent. Dès le printemps Buonarroti fait paraître une feuille hebdomadaire[253], le *Giornale patriottico di Corsica*, dont le premier numéro date d'avril 1790. Il semble en être le seul rédacteur, sous un pseudonyme étrange (Abram Levi Salomon), et on ignore d'où il tire les fonds nécessaires à l'entreprise. Journal de propagande, le *Giornale* renseigne les habitants sur les événements de France. Le populo y retient le mot "liberté", tandis que le clergé y voit une entreprise très condamnable contre la religion. Au mois de juillet 1790, Paoli revient de Londres

249Naissance en 1761 à Pise.

250Louis Blanc qui rencontrera par la suite Buonarroti présente ainsi les Illuminés dans son *Histoire de la Révolution française* (1847/62) : « Par le seul attrait du mystère, la seule puissance de l'association, soumettre à une même volonté et animer d'un même souffle des milliers d'hommes dans chaque contrée du monde, mais d'abord en Allemagne et en France ; faire de ces hommes au moyen d'une éducation lente et graduée des êtres entièrement nouveaux ; les rendre obéissants jusqu'au délire, jusqu'à la mort, à des chefs invisibles et ignorés ; avec une légion pareille peser secrètement sur les cœurs, envelopper les souverains, diriger à leur insu les gouvernements et même l'Europe à ce point que toute superstition fût anéantie, toute monarchie abattue, tout privilège de naissance déclaré injuste, le droit même de propriété aboli ; tel fût le plan gigantesque de l'illuminisme. »

251Par l'historien Franco Venturi, *Rivista storica Italiana*, XCVIII, 1986.

252Déclaration de Filippo Buonarroti à son procès en 1797.

253En italien (toscan), à cette date les Corses ne comprennent pas le français.

après un exil de vingt ans ; à Bastia, Buonarroti se mêle au sentiment populaire et célèbre avec enthousiasme son retour. Dans le vieux chef (Paoli a le double de son âge), il voit et admire encore celui qui a lutté contre la France pour défendre l'indépendance de son pays et aussi l'homme qui a demandé à Rousseau de faire une constitution démocratique pour les masses. Mais cela ne va pas durer ; en novembre le *Giornale* s'arrête et Buonarroti rentre dans le vif du sujet en devenant une sorte de commissaire politique, d'apôtre et d'organisateur de la Révolution. En juin 1791, il est chassé par le parti clérical, on le met quasi nu, pieds et poings liés, sur une chaloupe en direction de l'Italie ; mais, têtu, il revient en Corse avec l'appui des Montagnards. Avec la proclamation de la République, le procès du roi puis la guerre avec l'Angleterre, un conflit apparaît entre Buonarroti et Paoli, entre la révolution montagnarde et les paolistes. L'ancien champion de l'indépendance de l'île, pour toutes sortes de raisons (attachement à une monarchie libérale, anglophilie, son passé de *Babbu*, son nationalisme étroit, son cléricalisme), se détache de la Révolution et de son idéal. L'échec de l'expédition en Sardaigne, en mars 1793 pour y porter la bonne parole révolutionnaire[254], scelle cette rupture ; Buonarroti manque d'y perdre la vie et Paoli s'y montre particulièrement timide. De l'alcool à l'ivresse, il y a un pas que le paolisme ne franchit pas. « Contre Paoli et le choix du particulier, Buonarroti prend le parti de l'universalité. »[255] Lors de ses pérégrinations corses, Buonarroti constate que les révolutions de Corse ont été au mieux une illusion et au pire une imposture ; l'idée d'indépendance nationale n'a été que le prétexte pour une poignée de familles de s'accaparer pouvoirs, charges et possessions diverses, préfigurant le pouvoir bourgeois à venir. L'expérience corse va lui ouvrir les yeux. Buonarroti va dépasser la simple vision circonscrite à l'idée de nation pour l'élever, par-delà les frontières, vers un modèle universel des valeurs de liberté, d'égalité et de fraternité. Nourrit de Jean-Jacques, il voit dans la Corse un terrain favorable à travers le prisme d'un Âge d'or dont il croit deviner des braises encore rouges. C'est avant tout la pauvreté des Corses (pauvreté ne veut pas dire misère) qui le motive car il y voit une unité sociale (unité de classe), des micro-communautés rurales (autarciques donc autonomes), un enclavement montagneux (gage d'isolement et de préservation), un anti-modernisme (pour Buonarroti le progrès technique est perçu comme anti-social) et un modèle d'économie frustre (inapte au commerce et donc non disposé au capital et à la spéculation).

> *Sobres, hospitaliers, généreux, intelligents, amis, et presque sans richesse, ils sont propres à recevoir la liberté. La superstition et l'esprit de famille sont les obstacles à vaincre pour les en faire jouir. [...] Mille moines mendiants et autant de prêtres dévastaient la Corse : ils en sont encore les fléaux. Il n'y a pas de département où cette race funeste ait autant trompé la nation par des serments faux, tronqués et défigurés par des restrictions mentales. [...] Les anciennes vertus s'étaient réfugiées à l'ombre des châtaigniers et des sapins.*[256]

En fait, les travers oppressifs/négatifs qu'il identifie de la société corse, clergé et clanisme familial, sont les piliers du paolisme politique. « En 1793, Buonarroti ne déboulonne pas seulement les statues, il fait basculer les socles. La conception buonarrotienne de l'histoire n'a rien à faire de héros homériques parce que désormais c'est le peuple tout entier qui est lui-même le héros de sa propre histoire. Ceux qui n'ont rien sont les propriétaires de leurs luttes contre ceux qui ont tout. »[257]

Buonarroti quitte la Corse et le rapport qu'il rédige est une condamnation sans appel de Paoli dont il demande la tête. Robespierre, qui l'estime et l'admet parmi ses familiers, le charge de former des agitateurs révolutionnaires pour l'Italie ; Buonarroti crée alors une sorte d'école de cadres sur la frontière dans les environs de Nice. Les soubresauts du 9 Thermidor en 1795 l'envoient en prison, et c'est là qu'il rencontre Babeuf ; tous deux sont internés pour "terrorisme", c'est-à-dire pour "appel à l'émeute". François-Noël Babeuf n'est pas encore devenu Gracchus mais il a déjà derrière lui un passif de théoricien et d'agitateur politique ; les deux hommes sont faits pour s'entendre, ils ont le même âge et la même impatience. L'obsession de Babeuf c'est que chacun dispose, dès sa naissance et jusqu'à sa mort, d'un lopin de terre, non transmissible et remis au commun à sa mort, lui permettant d'assurer son quotidien. « La terre ne doit pas être aliénable ; en naissant chaque homme en doit trouver sa portion suffisante comme il en est de l'air et de l'eau ; en mourant il doit en faire hériter non ses plus proches dans la

254« Mes fonctions étoient de prêcher la douce doctrine de la nature. » (Déclaration de Buonarroti sur son odyssée sarde à son procès de 1797).

255Jacques Crozier, introduction à *La Conjuration de Corse* (1997).

256Filippo Buonarroti, *La Conjuration de Corse* (1793).

257Jacques Crozier, introduction à *La Conjuration de Corse* (1997).

société mais la société entière. »[258] Faire de la question de la propriété le pivot du programme révolutionnaire n'est bien sûr pas pour déplaire à Buonarroti qui en a vu les ravages en Corse ; désormais leurs destins vont être liés et, une fois dehors, ils s'organisent.

En mars 1796, Buonarroti et Babeuf forment ensemble le Club du Panthéon ; groupe à la tête duquel est placé un directoire secret de salut public, une "machine à émeutes" selon les défenseurs de l'ordre. En effet, les deux compères ne rigolent plus, le Club se veut un "centre de direction" où convergeraient, ou du moins se concerteraient, les révolutionnaires de différentes tendances radicales : front commun[259], idée mouvementiste, création d'une école de cadres, réflexions théoriques sur l'après mais surtout pratiques pour le *moment présent* et la prise du pouvoir. Déjà un culte du secret. Il fallait « rallier et mettre sous la main tous les amis de la liberté et en calculer les forces et leur imprimer une impulsion favorable à l'instruction et à la délivrance générale, sans risquer de compromettre par les trahisons ou par les indiscrétions ni la chose, ni les personnes. »[260] Du Club va naître la "Conjuration des Égaux"[261] ; à la révolution légale en cours, Buonarroti oppose la révolution illégale.

> *Nous proclamerons le premier véritable code de la nature. Nous expliquerons clairement ce qu'est le bonheur commun, but de la société... Nous prouverons que le terroir n'est à personne, mais qu'il est à tous, nous prouverons que tout ce qu'un Individu en accapare au-delà de ce qui peut le nourrir, est un vol social. Nous prouverons que le prétendu droit d'aliénabilité est un infâme attentat populicide. Nous prouverons que l'hérédité par famille est une non moins grande horreur. Supprimer la propriété c'est faire disparaître les bornes, les haies, les murs, les serrures aux portes, les disputes, les procès, les vols, les assassinats, tous les crimes ; les tribunaux, les prisons, les gibets, l'envie, la jalousie, l'orgueil, tous les vices.*[262]

C'est au nom de la Nature que les Égaux préconisent la jouissance et les travaux communs, « ces deux conditions essentielles de l'Égalité réelle. Que chacun travaille pour la grande famille sociale et que chacun en reçoive l'existence, les plaisirs et le bonheur : voilà la voix de la nature... »[263] L'objectif des Babouvistes est de renverser le Directoire et d'instaurer, au moyen d'une dictature provisoire et transitoire, ce qu'ils appellent « l'égalité parfaite » ; car, selon Buonarroti, chaque citoyen venant au monde apporte à la société une somme égale des forces et des moyens, les charges et les avantages sociaux devant être partagés. Le programme conspiratif est le suivant : un comité secret de salut public (direction révolutionnaire), des animateurs et des propagandistes de quartiers et de sections (petits groupes acquis à la direction) ; à la base, la masse qu'il faudra instruire de l'objectif le moment venu, puis guider et encadrer. Le déroulé prévoit un appel à l'insurrection (pancartes, affiches, feuilles diverses diffusées le jour J), la prise de contrôle d'endroits stratégiques dans la capitale, la distribution d'armes, la mise à mort des anciens responsables et la transformation de la direction révolutionnaire en dictature révolutionnaire assurant un pouvoir de transition. Comme on le voit, il y a transposition d'une direction dictatoriale révolutionnaire au pouvoir révolutionnaire par la dictature (d'un prolétariat en instance d'être) ; Buonarroti n'est pas libertaire et préfigure le futur marxisme autoritaire. Mais l'*après* l'intéresse moins que l'*instant présent* et la préparation de la prise du pouvoir, c'est donc plutôt en technicien de la violence révolutionnaire qu'il l'aborde. Buonarroti se place sur le terrain de l'efficacité. L'échec de son action en Corse comme "fonctionnaire de la Révolution" l'a convaincu de ne plus parcourir que les chemins du complot, de la subversion et de l'action clandestine. Pour les Égaux, la prise du pouvoir n'est qu'un premier pas vers la révolution sociale qui reste à faire en vue de l'établissement d'un communisme que Marx qualifiera plus tard, hautainement, de "vulgaire".

L'insurrection est un échec, les comploteurs sont trahis, dénoncés et arrêtés. Babeuf y laisse sa tête et Buonarroti gagne la prison. De ce revers et depuis sa cellule, Buonarroti tire des conclusions pratiques quant à l'action politique révolutionnaire et une logique d'action souterraine : ne pas créer trop de paperasses, de théories, mettre en place une direction secrète et un cloisonnement de fonctionnement, rechercher systématiquement les traîtres au sein du mouvement et surtout imposer la

258Seconde lettre à G.M. Coupé in Alfred Victor Espinas, *Babeuf et le babouvisme* (1898).
259D'aucuns, inspirés, diraient "Parti-Front".
260Filippo Buonarroti, *Conspiration dite de Babeuf* (1828).
261Il est amusant de remarquer que le même terme de "conjuration" est repris cette fois positivement par Buonarroti par rapport à son emploi concernant la trahison de Paoli.
262*Le Tribun du Peuple*, un des journaux babouvistes.
263Filippo Buonarroti, *Conspiration dite de Babeuf* (1828).

nécessité d'une sorte d'avant-garde, d'une "minorité agissante". L'action de masse est mise de côté, l'idée d'avant-garde invitant plutôt à la révolution en créant une "ambiance" précédant la grande insurrection : rébellions sectorielles, émeutes, groupes armés clandestins, constitution de stocks d'armes, conspirations diverses, entrisme, récupérations, opportunisme, provocations... etc. Une fois sorti de prison, Buonarroti adopte un profil bas, ne fait pas de vagues, mais dans l'ombre il organise et devient peut-être le premier "révolutionnaire professionnel". À posteriori on lui prête la création de multiples sociétés secrètes, la paternité de nombre de complots ; on voit sa main et son esprit partout. En 1828 il fait paraître *La Conspiration dite de Babeuf* qui inscrit le babouvisme dans une théorie de l'histoire qui précède le matérialisme historique marxiste. À travers l'acte insurrectionnel, entièrement revendiqué par le babouvisme, se profile une guerre/lutte des classes qui ne dit pas encore son nom.

Se souvenant des préceptes de Spartacus Weishaupt, Buonarroti adopte tout un attirail maçonnique comme un simulacre/prétexte, une couverture, à la création de sociétés secrètes politiques qualifiées de "conspiratives". La multiplication des organisations, ayant aussi pour but de dérouter la police, constitue une sorte de "république clandestine".[264] Dans ces années du début du XIXème siècle, cette maçonnerie conspirative va essaimer et prendre le nom de Charbonnerie. Présente dans de nombreux pays, la Charbonnerie est un fourre-tout et est loin d'être unie. Sous son nom vont agir autant des patriotes un brin réactionnaires que des révolutionnaires internationalistes (même si en ces temps, les termes de "patriotes" ou de "républicains" sont synonymes de "révolutionnaires") ; l'idée centrale reste la même, à savoir abattre un pouvoir comme on le ferait d'un arbre. La Charbonnerie emprunte d'ailleurs son nom et son vocabulaire interne aux bûcherons et autres travailleurs du bois : c'est ainsi que le lieu d'assemblée s'appelle "hutte" ; le pays où se tient l'assemblée, la "forêt" ; la réunion elle-même, la "vente" ; une réunion de huttes est une "république" ; "purger la forêt des loups" signifie délivrer la patrie des tyrans et des oppresseurs. En Italie, on les appelle *carbonari* et ils sont actifs en Toscane, dans les États pontificaux, le Royaume des Deux Siciles, la Lombardie-Vénétie. Traqués, c'est en Corse que les militants trouvent un refuge après les insurrections italiennes de 1821 et de 1831, ou les émeutes urbaines de 1843 et 1845. Dans les années 1830, la presse révolutionnaire italienne transite ou provient de Corse tels les opuscules de la *Giovane Italia* de Mazzini ou l'appel à l'insurrection du poète sarde Francesco Ignazio Mannu (*Innu de su patriottu sardu à sos feudatarios*, sorte de *Marseillaise* sarde) ; l'imprimerie Fabiani de Bastia se charge de réaliser, sans lieu d'édition, cette turbulente et abondante littérature. On y trouve également sans problème la *Rome souterraine* de Charles Didier et le *Mie prigioni* de Silvio Pellico, livres de chevet des carbonari. La Corse ne pouvait donc rester à l'écart d'une telle agitation et les années 1840 voient apparaître les premiers carbonari proprement insulaires qui prennent le nom de *pinnuti*.[265]

Pinnuti tiendrait à la fois du *pinnatu*, une forte serpe adoptée parfois comme symbole, et de *topi pinnuti*, les chauves-souris, en référence aux réunions nocturnes et à leur action dans l'ombre. Qu'ont-ils vraiment fait ? Difficile de le dire, car leurs traces sont fugaces. *L'Ère nouvelle* du 13 avril 1848 parle ainsi de l'engouement des jeunes pour les pinnuti : « Cela vient sans doute de ce qu'il y a sur cette terre de communes, dans cet antique berceau de la liberté insulaire, un penchant si naturel, si irrésistible à la révolte, que l'annonce d'un mouvement politique, d'une démonstration armée suffisent pour les tenir en haleine. On n'a pour les faire courir aux armes qu'à frapper les rochers de la crosse d'un fusil. » Un arrêt de la cour d'appel de Bastia en date du 6 décembre 1858, condamne un groupe pour avoir « prêté serment, la main posé sur des poignards, fidélité à une République démocratique et sociale et haine des tyrans » et le sous-préfet de Bastia de constater que « c'est un grand malheur pour ce pays que d'avoir pris de quelques intrigants le goût et l'habitude des menées souterraines »[266]. Parfois, les mots ont un sens, tout est affaire d'ambiance, surtout à une époque où un certain Louis-Auguste Blanqui est emprisonné à Corti.[267]

264Jeanne Gilmore, *La République clandestine 1815-1848* (1997).

265L'attentat du 28 juillet 1835 dit de "la Machine infernale" contre le roi Louis Philippe est l'œuvre de carbonari, dont le Corse Joseph Fieschi qui fabriqua l'engin et alluma la mèche.

266Lettre du sous-préfet de Bastia à la Préfecture d'Aiacciu, 11 janvier 1859 (Archives départementales de Corse du sud, Série M). Bien plus tard le sujet reste sensible ; en avril 1931, la publication italienne *I Pinnuti e la Corsica nel 1848* est interdite pour son « caractère anti-français et son sujet séditieux ».

267De décembre 1857 à avril 1859 ; prison dont son frère, Jérôme-Adolphe, avait fait un portrait sinistre en 1838 lors d'une mission de l'Académie des Sciences morales et politiques. La nature du crime qui figure sur la feuille d'écrou de Louis-Auguste est le suivant : « attentat ayant pour but de détruire ou de changer le gouvernement et d'excitation à la guerre civile » (Archives Départementales de Haute-Corse, Série Y).

Louis-Auguste Blanqui est l'héritier direct de Buonarroti qu'il croise, parfois en compagnie de Louis Blanc[268], à maintes reprises dans les années 1830. D'élève, Blanqui va rapidement dépasser son maître et systématiser la théorie insurrectionnelle menée par de petits groupes armés fanatiques : action directe, conquête violente du pouvoir, opportunisme du moment historique, rejet des palliatifs et des illusions utopiques, dictature directionnelle, anti-parlementarisme vont dès lors former le cocktail politique blanquiste. Mettant lui-même la main à la pâte, Blanqui sera plusieurs fois blessé sur des barricades ou lors d'émeutes, et passera la moitié de sa vie derrière des barreaux, y gagnant son surnom de "l'Enfermé". Mais c'est véritablement en Russie, terre d'élection des théoriciens anarchistes Michel Bakounine et Pierre Kropotkine[269], que le blanquisme, comme mode d'action, trouvera sa plénitude en développant la notion d'immédiateté qui lui manquait : ses émules russes sont des impatients qui ne souhaitent pas attendre le détournement d'un moment historique en moment révolutionnaire, ils veulent le provoquer par une attitude urgentiste et ils adoptent pour ce faire l'action terroriste.[270] « Ni Dieu ni Maître », avant d'être un slogan anarchiste aura été un slogan blanquiste et en Russie il devient le porte-étendard du mouvement nihiliste ; le nihilisme étant avant tout un mouvement culturel, son emploi comme mouvement politique est un abus de langage mais un abus tellement séduisant.

Pour la postérité, un homme va assurer la greffe terroriste du blanquisme sur l'anarchisme bakouninien : Serge Netchaïev. Le terrain est propice, Michel Bakounine est un partisan des coups de force, de l'insurrection et des actions clandestines ; mais jusqu'à un certain point. Ils vont tous deux travailler conjointement et même habiter ensemble en Suisse dans les années 1869/70, mais le buonarro-blanquisme à outrance de Netchaïev finit par être critiqué par la nature anti-autoritaire de Bakounine. L'erreur courante est d'attribuer la paternité du désormais fameux *Catéchisme du révolutionnaire* à Bakounine alors qu'il est l'œuvre de Netchaïev, même si la co-écriture d'une partie reste possible.[271] Pour s'en rendre compte voici une critique apportée par Bakounine sur l'approche intransigeante de Serge :

> *Rappelez-vous comme vous vous fâchiez lorsque je vous disais que vous étiez un* abrek *et votre catéchisme un catéchisme d'*abreki *; vous prétendiez que tous les individus devraient être ainsi faits, que le sacrifice absolu de soi et le renoncement à tous désirs personnels, à tous plaisirs, sentiments, affections et relations devraient être l'état normal, naturel et constant de tous les individus sans exception. Votre dureté envers vous-même poussée jusqu'à l'abnégation, votre fanatisme véritablement sublime, vous voulez en faire, même encore de nos jours, une règle de vie de la communauté. Vous poursuivez des choses absurdes, impossibles, la négation complète de la nature de l'homme et de la société.*[272]

Il est vrai que le *Catéchisme* de Netchaïev n'y va pas avec le dos de la cuillère mais plutôt avec la pointe du couteau. En 26 points denses et sans fioritures, il décline l'attitude du révolutionnaire envers lui-même (le révolutionnaire est condamné d'avance : il n'a ni intérêts personnels, ni affaires, ni sentiments, ni attachements, ni propriété, ni même de nom ; il a rompu tout lien avec l'ordre public, avec le monde civilisé, avec toute loi, toute convention et avec toute moralité), envers ses camarades (la mesure de l'amitié, du dévouement et autres devoirs envers un camarade, est déterminée exclusivement par le degré d'utilité de celui-ci au point de vue des effets pratiques de la révolution destructrice), envers la société (le révolutionnaire ne pénètre dans les sphères de l'État, des castes et de la société dite civilisée, et n'y vit, que dans le but de leur destruction aussi totale que rapide) et enfin attitude de la Confrérie envers le populo (la Confrérie n'a nulle intention d'imposer aux masses une organisation venant d'en haut, c'est là l'affaire des générations futures ; l'œuvre de la Confrérie est de mener une destruction terrible, entière, générale et implacable pour faire arriver la révolution[273]). Gloups pour l'État,

268Corse par sa mère, Louis Blanc (1811-1882) deviendra le chantre d'un socialisme d'État bien tristounet.

269Michel Bakounine, 1814-1876. Pierre Kropotkine, 1842-1921.

270Prononcer le nom de Blanqui en Russie tsariste entraînait un emprisonnement immédiat.

271La confusion vient du fait que Bakounine avait produit quelques années auparavant un *Catéchisme révolutionnaire* (1866). On lira avec profit sur le sujet le livre *Violence dans la violence* de Michael Confino (1973).

272Michel Bakounine, *Œuvres complètes* (1895). Il est intéressant de relever l'emploi du terme *abrek* ; un *abrek* est un montagnard caucasien en vendetta et par extension un "combattant mû par le courage du désespoir".

273On retrouve l'adage de la *tabula rasa* déjà croisé avec Spartacus Weishaupt, mais avec aussi chez le jeune Bakounine et que porte dans sa prose Dimitri Pisarev (1840-1868), le chantre du nihilisme politique à la russe : « Tout ce qui peut être anéanti doit l'être. » (*Sočinenija*, Œuvres).

la religion, les conventions ! On le voit clairement, l'*après* compte peu, seuls comptent l'action révolutionnaire et le *moment présent* ; Filippo et Louis-Auguste peuvent essuyer une larme, Serge les dépasse.

Entre deux aller-retours en Russie, Netchaïev va parcourir l'Europe afin de recueillir des fonds, des soutiens, et créer cette fameuse Confrérie de révolutionnaires professionnels. En Suisse, alors refuge de tout ce que l'Europe compte de subversifs, il croise une poignée de Bulgares et de Macédoniens qui lui fournissent des faux papiers et l'invitent à les suivre dans leur base-arrière roumaine proche de la frontière russe. C'est ainsi que, sous le nom de Floresco, il rencontre à Bucarest Christo Botev qui devient son ami. Botev est plus qu'un militant, c'est un poète et c'est comme combattant-poète qu'il va devenir le symbole libertaire du mouvement de libération bulgaro-macédonien.[274]

> *Partisan déclaré de la liberté et du communisme, adversaire irréductible de la propriété, de toute autorité et de l'État, conscient que la société de l'esclavage et de l'exploitation ne saurait être transformée sans lutte cruelle entre les privilégiés et les opprimés, l'anarchiste Botev se montra partout un propagandiste infatigable de ces idées et réveilla l'esprit de révolte chez ceux-ci les appelant à se soulever afin que chacun lutte suivant ses moyens contre les oppresseurs et les tyrans.*[275]
>
> *L'histoire impartiale n'a aucune difficulté à rétablir cette chaîne de continuité depuis l'ancien brigandage politique en passant par le nihilisme russe, le bakouninisme et l'internationalisme libertaire de Botev sans trouver aucun chaînon d'inspiration marxiste.*[276]

En 1876 l'insurrection macédo-bulgare tourne au désastre et c'est une intervention russe qui provoque la libération de la Bulgarie, mais pas de la Macédoine ni des confins thraces ; l'idéal anarchiste s'est étiolé et la libération nationale ne s'est pas accompagnée de révolution sociale. Ce sont donc les Macédoniens qui vont reprendre le flambeau et repenser l'action selon les bons vieux préceptes buonarrotiens — avec une génération d'écart —, mais le germe avait levé. « Nous chantions aussi des chansons russes que les *bratouchki*[277] nous avaient laissées à l'époque de la libération, mais c'étaient surtout les chants de Botev qui occupaient la première place dans notre répertoire, comme *Ma prière* :

Ô Dieu de justice, mon Dieu
Non pas toi qui es dans les cieux,
Mais toi, qui es en moi, ô Dieu,
En moi, dans mon cœur, dans mon âme.

Un ancien combattant, ayant vécu autrefois en Russie, entendit nos chants et nous rejoignit. Il nous enseigna l'*Hymne des Nihilistes* :

Ô toi, liberté, ma liberté,
Toi, liberté dorée,
Liberté, aigle des cieux,
Liberté, aube éblouissante. »[278]

Deux tendances vont émerger. L'une est individualiste ; elle prône l'immédiateté de l'action terroriste pour créer un climat insurrectionnel par la création d'organisations de type subversives et autonomes, parfois secrètes. L'autre tendance est plutôt anarcho-communiste/anarcho-insurrectionnaliste ; elle met en place un travail de longue haleine et la guérilla, accompagnant une insurrection des masses conscientisées par une organisation lourde et parfois centraliste. En 1896, apparaît l'ORIMA, Organisation Révolutionnaire Intérieure de Macédoine et de la région d'Andrinople[279],

274Botev permettra à Netchaïev de rentrer clandestinement en Russie. Finalement arrêté plus tard en Suisse, Netchaïev sera extradé et mourra en détention en 1882. Botev tombe lui au combat en 1876.

275Nicolas Stoïnoff, *Un centenaire bulgare parle* (1963).

276Georges Balkanski, *Libération nationale et révolution sociale à l'exemple de la révolution macédonienne* (1982).

277"camarades".

278Nicolas Stoïnoff, *Un centenaire bulgare parle* (1963).

279Une quarantaine d'années plus tard, Albert Londres (*Les Comitadjis*) résumera : « Comment s'y prendre ? À la façon des carbonari. La propagande masquée commence. Les maîtres d'école sont touchés, le noyau se forme. Ils sont déjà trente. Le groupement a besoin d'un nom. On le lui trouve, clair : Organisation révolutionnaire intérieure macédonienne. "Intérieure." Le reste du monde ne les intéresse pas. Leur idéal est privé. » Dans la même veine, Victor Serge présente ainsi, dans ses *Mémoires*, des révolutionnaires de Macédoine croisés en

et des anarchistes vont ainsi la rejoindre et intégrer ou former des unités dans les montagnes sous son égide, colorant de noir une organisation dont la base idéologique d'origine est simplement socialisante. D'autres restent à l'écart, comme le groupe de Plovdiv, et se limitent dans un premier temps, selon le modèle russe, à une auto-instruction de ses membres dont certains sont encore lycéens. Ils se regroupent en structures militantes collectives (communes), lisent, analysent et discutent de livres et publications russes, nihilistes et anarchistes.[280]

C'est en Suisse que des Macédo-bulgares de la tendance Plovdiv, fuyant la répression, vont s'inscrire à l'Université ; la Suisse offrant toujours un refuge, une base arrière conspirationniste, comme une génération auparavant pour Netchaïev. Ils s'organisent à nouveau en communes autogérées et nouent des contacts internationaux. Ils formalisent leurs espoirs en formant l'informel Cénacle de Genève/Comité Révolutionnaire Clandestin Macédonien.[281] L'orientation est clairement anarchiste dans sa tendance russe nihiliste et sur l'un de ses sceaux figure, en français, la devise « Ni dieu, ni maître ».[282] Ils font paraître des journaux (*Voix/Glas* et *Vengeance/Otmachtenié*) et un appel/programme révolutionnaire actant leur entrée effective dans la lutte avec des accents que Buonarroti n'aurait pas reniés.[283] Le groupe quitte alors la Suisse pour se rendre en Macédoine où il établit le contact avec l'ORIMA : activités communes mais pas absorption, ceux du Cénacle souhaitent conserver leur autonomie et rappellent que la finalité de leur combat ne s'arrêtera pas à la libération nationale mais sera l'occasion d'une révolution à tous les sens du terme.[284] Les membres du Cénacle s'égaillent dans différentes villes pour y former d'autres noyaux, d'autres cellules conspiratives (dont l'une deviendra célèbre sous le nom de Gemidžii, les Bateliers[285]) ; certains participent également à titre individuel aux activités guérilleras de l'ORIMA, y recevant un entraînement militaire. En Suisse, la tactique révolutionnaire a été mûrement élaborée et, en parfaits nihilistes, ceux du Cénacle ne s'interdisent aucune pratique : vols, expropriations, enlèvements d'Occidentaux, faux papiers, propagande par le fait c'est-à-dire attentats et exécutions. La stratégie a été également clairement définie et est particulièrement novatrice : attaquer non pas le corps de l'Empire ottoman par des actions de harcèlement, mais la tête par des actions terroristes, brutales et spectaculaires ; et la tête se trouve être les intérêts du capitalisme international dans l'Empire. Ils ont certainement été mis sur cette piste par des contacts noués avec des Arméniens : en effet les *fédaïs*, combattants arméniens, ont mené en 1896 une opération remarquée contre la Banque ottomane à Constantinople/Istanbul. Les anarchistes arméniens ne sont pas très nombreux mais ils ont participé à la création en 1890 de la Fédération Révolutionnaire Arménienne / Dashnaktsutiun (équivalente de l'ORIMA) et naviguent dans sa périphérie. Slavi Merdjanov, Pierre Sokolov et Pierre Mandjoukov, âmes du Cénacle, décident donc d'attaquer à nouveau la Banque ottomane à Istanbul mais, cette fois-ci, en la faisant sauter. L'action, après de longs préparatifs, tournera court ; trahison, arrestations et finalement découverte du canal de mine. Sokolov meurt lors d'un accrochage alors qu'il convoyait des explosifs avec deux fedaïs, un Bulgare et Merdjanov[286] ; Merdjanov, blessé, et les trois autres sont capturés puis exécutés

détention en France : « Les Belges et les Alsaciens étaient vaguement pro-allemands ; les Macédoniens, magnifiques de prestance, sans aucune ressource, et silencieux, étaient seulement Macédoniens, prêts à combattre le monde entier pour la liberté de leurs montagnes sauvages. »

280En particulier de l'ouvrage contemporain de Serge Stepniak-Kravtchinski, *La Russie souterraine*, dans lequel on trouve cette définition du nihilisme politique : « À la base de ce mouvement, il y avait un individualisme radical. C'était une négation, exercée au nom de la liberté personnelle, de toutes les répressions imposées à l'homme par la société, la famille, la religion. »

281À ce cénacle appartiennent entre autres Slavi Merdjanov, D. Obchtinski, Y. Kaltchev, D. Gantchev, D. Gantehov, D. Nicolov, G. Dotchev, M. Guerdjikov, P. Mandjoukov.

282Y figure également en français et en macédonien le titre de "Comité des révolutionnaires-terroristes macédoniens" ainsi qu'une plume et un poignard croisés sous une bombe.

283Grigor Popdochev diffuse en Bulgarie les premiers textes du Comité ; il est aussi chargé de trouver de l'argent mais, n'y arrivant pas, il se suicide.

284Pavel Chatev, dans son ouvrage *Makedonia podrobstvo* (non traduit, 1934), rapporte ainsi un dialogue entre Slavi Merdjanov et Pierre Mandjoukov à propos de ceux de l'ORIMA : « Ils suivent un autre chemin et se servent d'autres moyens de lutte tout à fait différents des nôtres. »

285Les Gemidžii ont pratiqué l'auto-instruction dans un esprit purement nihiliste ; ils méprisent la religion, la vie familiale et tout statut social ; anti-marxistes, ils promeuvent un anarchisme franchement individualiste ; ils sont convaincus que seul le terrorisme provoquera la révolution ; leurs modèles sont clairement les Russes les plus radicaux dont ils ont étudié les méthodes. En Corse, la rumeur a couru dans les années 1980 de la constitution d'une cellule nihiliste clandestine s'auto-instruisant aux Arts-plastic option Nuit bleue à l'université de Corti.

286Avant cet accrochage, le groupe avait attaqué sans succès l'Orient Express, tentant de s'emparer du wagon postal ; il avait ensuite enlevé contre rançon un grand propriétaire turc.

fin 1901.[287] Mandjoukov continue les pratiques illégalistes (vols divers, tentative d'attaque de la prison où est détenu Merdjanov avant son exécution). En 1902, il repart à Genève où il obtient des fonds et des explosifs et, avec l'aide de la cellule Gemidžii, il relance l'idée de faire sauter la Banque ottomane, mais cette fois-ci à Salonique, et de coupler l'opération avec le ciblage d'autres objectifs afin de créer un "moment critique" pour les autorités. Fin avril 1903, les Gemidžii passent à l'action, l'explosion du navire français Guadalquivir dans la rade de Salonique donnant le coup d'envoi. La ligne ferroviaire Salonique-Istanbul est sabotée[288], à Salonique même les conduites de gaz servant à l'éclairage public sont détruites, la banque saute et des bombes explosent dans toute la ville à des points clés. Les autorités sont prises de court devant le mode opératoire, massif et inédit, et la détermination des Gemidžii : plusieurs sont abattus après de violentes fusillades, certains se suicident pour ne pas être pris ; on ne trouve sur eux aucun papiers d'identité, ni effets personnels.[289] Pendant 4 jours le chaos règne et dans toutes les capitales d'Europe on ne parle que de la Macédoine.[290]

Salonique et les Bateliers ne seront pas le détonateur espéré mais après ces quatre jours, rien ne sera plus comme avant et l'été 1903 sera celui des insurrections ; celle dite de Krouchevo en Macédoine occidentale et celle de Strandja en Thrace orientale. Les groupes de guérilla et les populations locales s'emparent de plusieurs localités, ou de zones territoriales, en attaquant et en chassant les forces de police et l'armée ; un peu partout se forment des "communes". La forme de ces communes va être très variable. Par endroits, elles prennent une forme défensive, les populations quittent les villes conquises et s'en vont dans les montagnes et les forêts rejoindre la guérilla ; elles construisent des cabanes, des cuisines, des fours, organisant une vie entièrement collective en renonçant à toute propriété privée et en mettant avec les combattants l'ensemble en état de défense. Ailleurs, comme à Krouchevo, c'est la guérilla qui rejoint les populations qui restent sur place, s'organisant de la même façon.[291] Mais c'est en Thrace orientale, secteur où se trouvent les unités de l'ORIMA les plus influencées par l'idéologie anarchiste, que la commune de Strandja deviendra le symbole le plus avancé de cet épisode dont l'équivalent dans l'histoire sociale est la Commune de Paris en 1871. Michel Guerdjikov, qui en fut l'un des dirigeants, raconte : « Nous avons commencé par nous organiser intérieurement comme nous le pouvions... La population exprimait sa joie, dans les villages on dansait, on offrait des repas. Il n'existait plus "le tien-le mien" : dans les forêts, avant et après le Congrès, nous avions des dépôts préparés ; toute la récolte était stockée en grains et en farine, dans des greniers et des dépôts communs. Le bétail était également possession commune. Nous avons adressé un appel aux Grecs en leur langue, en leur faisant savoir que nous ne luttions pas pour la reconstitution du royaume bulgare, ni pour reconquérir des territoires, mais seulement pour les droits humains auxquels, eux aussi, Grecs, étaient intéressés, donc ils devaient nous soutenir moralement et matériellement. »[292]

---

287 Avant d'être pendu, Merdjanov prononce un court discours en turc, se terminant par « Vive la liberté ! Vive l'anarchie ! ».

288 Des unités de guérilla rurales liées à l'ORIM, telles celles des anarchistes Delchev et Guerdjikov, mèneront en coordination des actions de sabotage sur des ponts et des voies ferrées, montrant ainsi leur proximité avec les Bateliers.

289 Cette "dépersonnalisation sacrificielle" est totalement nihiliste. « Malheur à la nation qui a besoin de héros ! » disait Brecht. L'hominine nouveau est dans un premier temps un hominine extraordinaire/révolutionnaire mais il devient, après *sa* propre révolution, un hominine ordinaire car les circonstances qui l'avaient contraint à être extraordinaire ont disparu. Voir Wanda Bannour, *Les nihilistes russes* (1974) et Nicolas Tchernychevski, *Que faire ?* (1863) ; en Corse, la jeunesse des seventies cherchera aussi à répondre bruyamment à l'intemporel *Chì fà ?*

290 Ces actions serviront donc de modèle pour de nombreux révolutionnaires ultérieurs. Boris Savinkov, le maître-terroriste des Socialistes-Révolutionnaires russes qui s'y connaissait en la matière, dira dans ses *Mémoires d'un révolutionnaire* (191?) toute la dette qu'il doit aux Macédoniens. La brochure de l'anarchiste Konstantin Nounkov, *Guide pour l'utilisation des explosifs et des moyens de destruction*, publiée en 1902, sera traduite en de nombreuses langues et formera la légende des "bombes macédoniennes". Dans un registre plus comique, le Tchèque Jaroslav Hašek ne manquera pas de faire figurer un terroriste macédonien dans les 8 premiers membres de son *Parti pour un Progrès modéré dans les Limites de la Loi* (1912, édité en 1963).

291 L'insurrection s'effectue sur des bases non ethniques, ce qui ne sera pas toujours le cas ultérieurement. Dans les communes toutes les populations (principalement slaves, valaques et grecques) sont associées et un appel est lancé aux populations turques pour bien marquer que l'ennemi c'est le gouvernement : « Venez, frères musulmans, à nos côtés, combattre nos ennemis, les vôtres ! Venez sous le drapeau de la Macédoine autonome ! ». Voir en français les articles de Franck Mintz, ou les ouvrages (bulgarophiles) de Georges Balkanski.

292 Michel Guerdjikov, *Makedonia i Odrinsko* (inédit, non traduit). Les communes sont finalement écrasées après quelques semaines de résistance et une dure répression est mise en œuvre.

La lutte sera encore longue et la victoire certainement pas celle espérée. Illusions encore et toujours, mais les hominines qui combattent, *vivent* et *meurent* pour ces illusions, méritent un brin de mémoire, car c'est tout ce qu'ils y ont gagné. Vingt ans plus tard, le joug ottoman s'en est allé mais il a été remplacé par un autre et l'on peut encore lire dans le numéro 1 de *Bount* (Révolte) ceci :

> *L'histoire ne trahit pas sa logique : la voie vers l'avenir passe par le sang. Celle des Bogomiles traverse le feu, celle des Haïdouks plonge dans le sang ; c'est aussi à travers le feu et le sang que nous mène notre route vers l'avenir. Les Bogomiles élevèrent l'esprit à une hauteur inabordable et montèrent avec audace sur le bûcher ; ils ouvrirent la voie de la pensée. Les Haïdouks réveillèrent leurs frères assoupis par l'esclavage. C'est par les armes et par la pensée que nous arriverons au triomphe, car nous sommes les derniers hérétiques. Nous sommes les descendants de cette fière race qu'on appela Bogomiles et que l'on brûla sur les bûchers ; nous sommes les frères de ces loups des forêts qu'on qualifia de Haïdouks et que l'on massacra sur les rochers des Balkans. Nous sommes anarchistes, hérétiques, car la liberté est une hérésie et hérétiques sont ceux qui l'aiment et qui se sacrifient pour elle. Pour nous, l'anarchisme aujourd'hui est la révolution qui étend ses ailes sur les innombrables victimes anonymes Bogomiles et Haïdouks ; c'est l'hymne de sang de la liberté démolissant les idoles. La lutte reprend et notre route est marquée par le sang. [...] Notre appel s'adresse à tous les pirates de l'esprit : qu'ils prennent les armes ! Vive la révolution — notre tâche imminente.*[293]

Lorsque Albert Londres se balade là-bas au début des années 1930 et qu'il pénètre en Macédoine, il s'écrie : « Le pays de "la Liberté ou la Mort". Ici vivent les professeurs de terrorisme. »[294] *Sloboda ili smert !* Le cri de tous les esclaves depuis toujours. C'est ce même cri que choisit le Front de Libération National de la Corse en 1976 pour nommer son manifeste[295] : *A liberta o a morte !* Le FLNC n'a rien d'anarchiste[296], mais il porte en lui un *instant de liberté*, une révolte qui est, en soi, libertaire. Revenants, quelques vingt ans plus tard sur ce moment, Jean-Michel Rossi et François Santoni peuvent dire que « Le Front n'a pas de réalité. C'est d'abord un sentiment, un état d'esprit, un mythe partagé par la grande majorité de l'opinion corse même chez ceux qui le critiquent. »[297] Il est des moments dans l'histoire où imaginaire et réalité se rejoignent brièvement, succinctement mais intimement. « Les nihilistes voulaient que les hommes apprennent à penser et à vivre, qu'ils découvrent que le malheur n'a rien d'inéluctable. Ces faux malheurs peuvent être abolis à condition d'écouter la voix de l'appétit qui ne fait qu'un avec celle de la raison. Ainsi le nihilisme pourrait être sommairement résumé en ces quelques mots : *être ici est une splendeur*, ou du moins *pourrait* l'être. »[298] Tout réside dans *ce* conditionnel, mais cela reste du conditionnel et rien n'empêche d'embellir le réel... ou à défaut la vérité.

« Être ici » pourrait avoir été "être en Corse". En novembre 1934, toutes les polices d'Europe sont sur les dents : le duc de Kent et la princesse de Grèce vont se marier et ce pourrait bien être l'occasion pour tous « les individus suspects et les éléments révolutionnaires, anarchistes et terroristes de se rendre en Angleterre pour y commettre des attentats sur les hautes personnalités de tous pays qui y assisteront »[299]. À ce titre, la Corse, avec sa façade maritime proche de l'Italie et sa proximité d'avec la Sardaigne, peut servir de voie de pénétration pour de sus-dits individus. Il s'ensuit un florilège de listes où figurent la fine fleur de l'Europe excitée et « la surveillance aux frontières des allées et venues des individus originaires des Balkans devra être particulièrement sévère ». Bien sûr les natifs de Macédoine

293*Bount*, 15 août 1920. Les anarchistes de Macédoine poursuivront une guérilla et une activité terroriste réduite distinctes de l'ORIM, flirtant désormais avec les totalitarismes, jusque dans l'immédiate après Seconde guerre mondiale.

294Albert Londres, *Les Comitadjis* (1932).

295Aussi connu sous le nom de "Petit Livre Vert" et qui n'a pas grand chose à voir avec le livre éponyme de philosophie kadhafienne édité à la même période.

296Sauf à voir dans les "Commandos Pernod" (ou Casanis) des débuts du Front un substrat libertaire : « Il y eut même des recrutements d'habitués de comptoir par des militants fréquentant régulièrement un bar. Ainsi, des commandos prendront le nom de certains bars qui verront leur clientèle se réduire au fur et à mesure de la répression. » (Pantaleon Alessandri, *Indépendantiste corse*, 2002).

297Jean-Michel Rossi et François Santoni, *Pour solde de tout compte* (2000).

298Wanda Bannour, *Les nihilistes russes* (1974).

299Circulaire de la Direction générale de la sûreté nationale à la préfecture de Corse en date du 24 novembre 1934 (Surveillance des étrangers, Archives départementales de Corse du sud, Série M).

sont légion et au hasard on croise le signalement du discret « Nicolas Izanov Raïcheff, né en 1909 à Dobrinitche, Macédoine, Profession : terroriste. » ; ou encore de l'ambitieux « Puka Omer Selim dit Kapetan Selim, né le 28 mars 1883 à Salonique. Aventurier dangereux susceptible de commettre un attentat contre les délégués de la Société des Nations (SDN). Expulsé de Suisse, d'Allemagne, d'Autriche et de Yougoslavie. » ; et, pour la route, de cet équivoque mais inquiétant « Slave Ivanoff, Serbe fédéraliste macédonien, terroriste. » En 1935, la toujours anxieuse Direction générale de la sûreté nationale signale qu'une réunion conspirative anarchiste s'est tenue à Barcelone en Espagne pour examiner l'organisation de nouvelles actions révolutionnaires consistant à réaliser des attentats contre des officiels français et italiens, la Corse pouvant servir de base pour envoyer des Italiens en France ou à l'inverse des Français agir en Italie.[300] Et puis, au détour d'une liasse mélangeant allègrement les patronymes de membres de l'ORIM, de la direction de l'Oustacha croate, d'indépendantistes chypriotes, de communistes allemands, d'antifascistes italiens, de Roumains mystiques et d'individus « louches » aux nationalités « vagues » et aux désirs obscurs, se trouvent le signalement de trois anarchistes. « Antonio Napolitano — Italien — dispose de plusieurs identités — anarchiste considéré dangereux — déjà expulsé de Corse en 1926 — susceptible de commettre des attentats — aurait quitté la Belgique pour la Corse — agirait avec un nommé Gino Sachini qui aurait pour mission de recruter en Corse des volontaires pour l'Espagne — leur contact sur place serait un sujet yougoslave surnommé le Maquedonatse — vous prie de faire toutes recherches susceptibles de retrouver ces individus. »[301] Des recherches complémentaires ont été effectuées : il n'a pu être mis en évidence la réalité de la présence de ce groupe en Corse mais cela ne veut rien dire, les notes de la police et de la gendarmerie étant très disparates et incomplètes. Ont-ils alors fait quelques émules ? Les preuves manquent mais les possibilités existent. Les services de la préfecture de Corse établissent un suivi mensuel du départ de volontaires français et étrangers vers le front d'Espagne, mais les données restées accessibles sont là aussi partielles et concernent surtout le début de la guerre. Ainsi au 4 février 1937, ils recensent 38 « étrangers » et 4 « Français », tous partis à « titre individuel ».[302] Et, à la veille de la Seconde guerre mondiale, lorsque les autorités décortiquent les cellules jugées "communistes", c'est celle de Porti Vechju qui attire leur attention. Qualifiée de « communiste à tendances révolutionnaires » (comprendre anarchiste) et présentant « un danger manifeste par son agitation publique et clandestine », on y trouve Fabrice Pietri, sans profession définie mais travaillant parfois comme docker et dont les lettres de *très* grande noblesse s'écrivent ainsi : « anarchiste convaincu, très bonne instruction mais très mauvais sujet, de moralité douteuse et de très mauvaise réputation, très dangereux, à surveiller de très près. »[303] On aimerait lui serrer *très* fort la pince.

ii. circoncision de l'espace

> *L'île est comme une grande surface brûlante, hostile aux dominateurs étrangers. Car elle n'a besoin de rien. Elle a son dedans, elle a même forgé son propre dehors. Son dehors est au-dedans. C'est l'espace hors-la-loi qui fascine comme un vertige, l'espace du banditisme qui côtoie les villages, c'est le maquis et les montagnes. [...] Son dehors embrasse le maquis où circule la liberté noire de celui qui par honneur, c'est-à-dire, par puissance, a refusé non seulement la loi de la justice du pouvoir, mais celle de la vie stable du village. Du coup l'instabilité s'y installe et le pénètre, et le soutient. Le bandit fait partie de la vie communautaire, même s'il s'en trouve exclu. [...] Le dehors n'est pas une double exclusion, de la société légale et de la vie communautaire, mais l'expression logique de la liberté que celle-ci ne possède pas et que pourtant elle conserve dans sa puissance, contre la loi. L'espace libre naturel du maquis où circulent les intensités de la puissance devient le champ de l'énergie non domptée, non soumise — c'est un espace immédiatement politique. D'autant que la puissance qui traverse ce*

300Transcription d'un message codé, 5 janvier 1935 (Archives départementales de Corse du sud, Série M).

301"Maquedonatse" est la transcription phonétique approximative de "Macédonien" à partir d'une langue slave ; cela signifierait qu'au moins un anarchiste internationaliste macédonien ait résidé en Corse ! Circulaire de la Direction générale de la sûreté nationale à la préfecture de Corse, 30 octobre 1937 (Surveillance des étrangers, Archives départementales de Corse du sud, Série M).

302Sur la première année de guerre les autorités signaleront ainsi comme combattants : Joseph Casanova et Augustin Feracci (blessé à l'épaule à Cordebas/Cordoba) de Corti, Joseph Ettori de Moca Croce, Paul Paldacci de San Gavino di Carbini, Joseph Vincensini de Antisanti, Albert Ribes de Sainte-Lucie et Toussaint Marchioni de Pietroso. Les étrangers sont italiens, baltes, slaves divers, allemands pour l'essentiel (Archives départementales de Corse du sud, Série M).

303Ces délicates informations sont contenues dans un rapport du Commissariat spécial de Bonifaziu en date du 11 janvier 1939 (Archives départementales de Corse du sud, Série M).

dehors se branche directement aux éléments. Le granit, les rocs, le vent, les arbres, la mer se transforment en accumulateurs d'une énergie politique. Ils sont aussi hors-la-loi, hors langage, ils représentent le facteur élémental, non articulé de la vie des hommes.[304]

C'est comme si le tellurique s'incarnait dans l'hominine ; « l'homme est la nature prenant conscience d'elle-même »[305] dit le poétographe. L'espace circoncis de la montagne, de l'île, de la montagne dans l'île, fournit la matière invisible de ce qui est/aurait pu être. « Il importe également de constater, autour du groupe social qu'on étudie, la structure des roches, la consistance, la couleur du sol, l'aspect et la variété des plantes et des animaux, l'ensemble des paysages environnants, en un mot tout ce qui, dans la nature extérieure, peut agir sur les sens. Chacun de nous est, en réalité, un résumé de tout ce qu'il a vu, entendu, vécu, de tout ce qu'il a pu s'assimiler par les sensations. »[306] *A petra scritta*, reste toujours à déchiffrer ; dans une nouvelle direction. Dans un essai de minéralogie[307], Goethe s'interroge : Comment se forme le granit ? Comment une masse de matériaux hétérogènes se cristallise-t-elle en individualité ? Partant du mystère de la pierre, il s'engage dans une théorie du développement. L'étude du monde non organique mène non pas à l'origine mais à *l'origine de l'origine*, à la source de la source, au monde d'avant l'hominine et de tous les pré-hominines possibles. « Les mots et les roches contiennent un langage qui suit une syntaxe de fentes et de ruptures. Il suffit de regarder n'importe quel mot assez longtemps pour le voir s'ouvrir en une série de failles, en un terrain de particules, chacune d'entre elles contenant son propre vide. »[308] C'est dans ce vide que réside non pas l'origine du monde, c'est-à-dire un mythe quelconque, mais l'essence même du monde, c'est-à-dire sa réalité qui est de n'être... rien ! « Pour décrire ce champ, on pourrait dire qu'il s'agit d'une nouvelle cartographie mentale[309], d'une conception de la vie dégagée enfin des idéologies, des mythes, des religions, etc., et de la recherche d'un langage capable d'exprimer cette autre manière d'être au monde, mais en précisant d'entrée qu'il est question ici d'un rapport à la terre (énergies, rythmes, formes), non pas d'un assujettissement à la Nature, pas plus que d'un enracinement dans un terroir. »[310] Toujours cette lutte entre une réalité vibrante d'éternité, car venue du sol même comme une évidence naturelle, et un imaginaire venu du... ciel comme une révélation surnaturelle. Le paysage n'est pas qu'un simple visuel, c'est un horizon éminemment *psychique*, qui respire, halète et crie : il est vivant, il *existe*. Ce n'est pas une supposée "race" qui détient ces possibilités en elle mais *tous* les hominines, et ces possibilités sont particulièrement sollicitées dans les montagnes. « Quelle que soit sa race originaire, le montagnard est devenu tel qu'il est sous l'influence du milieu qui l'entoure ; la fatigue des escalades et des pénibles descentes, la simplicité de la nourriture, la rigueur des froids de l'hiver, la lutte contre les intempéries, en ont fait un homme à part, lui ont donné une attitude, une démarche, un jeu de mouvements bien différents de ceux de ses voisins des plaines. Elles lui ont donné en outre une manière de penser et de sentir qui le distingue ; elles ont reflété dans son esprit, comme dans celui du marin, quelque chose de la sérénité des grands horizons ; dans maints endroits aussi, elles lui ont assuré le trésor inappréciable de la liberté. »[311]

Par son espace circoncis prédisposant à créer, développer et défendre un acquis basé sur la liberté *contre* tout État, la Corse semble être passée à côté d'un possible : celui d'une société sans État pour reprendre les bons mots de Pierre Clastres. Sa base organisationnelle la fait ressembler à une poupée russe où s'emboîtent, maladroitement, de manière lâche et peu ajustée, la montagne et son pourtour, le Nord et le Sud, les micro-régions, les anciennes *pieve*, les villages, les familles et l'hominine en bout de chaîne. Dans son histoire, l'idée de nation se réduit à la simple appartenance à l'"île", au « paysage élémentaire »[312] et précède l'idée d'État, lui restant en tout point supérieur ; ce n'est donc pas

304José Gil, *La Corse, entre la liberté et la terreur* (1984). On peut également rapprocher de ceci, cette lecture des *Frères corses* de Alexandre Dumas (1845) : « Cela vous semble étrange, reprit-il en souriant à son tour, qu'on ne veuille pas quitter un misérable pays comme le nôtre. Que voulez-vous ! Je suis une espèce de production de l'île, comme le chêne vert et le laurier rose ; il me faut mon atmosphère imprégnée des parfums de la mer et des émanations de la montagne ; il me faut mes torrents à traverser, mes rocs à gravir, mes forêts à explorer ; il me faut l'espace, il me faut la liberté ; si l'on me transportait dans une ville, il me semble que j'y mourrais. »

305Élisée Reclus, *L'homme et la terre* (1905/08).

306*ibid*.

307Goethe, *Der granit*,18 janvier 1784.

308R. Smithson, *Une rétrospective : le paysage entropique 1960/1973* (catalogue d'exposition, Marseille RMN 1994).

309Les surréalistes bretonants emploient l'expression de « minéralogie visionnaire ».

310Kenneth White, *Le Plateau de l'Albatros* (1994).

311Élisée Reclus, *Histoire d'une montagne* (1880).

312Kenneth White, *Le poète cosmographe* (1987).

l'État qui a créé la "nation" corse. Alors pourquoi additionner deux non-sens ? Pour en faire un État-nation au lieu d'une nation-État ? La belle affaire. Au XVIIIème siècle, un officier français s'étonnait de la scène suivante : « En entrant dans le village, on le trouva ouvert et deux des partis des rebelles firent feux l'un contre l'autre, sans qu'on dit pourquoi. Mais dès que le détachement fut aperçu d'eux dans le village, ils s'unirent et l'attaquèrent de tous les côtés, en tirant sur lui des fenêtres, des portes et des toits des maisons en jetant des pierres sur le détachement, à quoi les femmes se montrèrent acharnées. »[313] Cette anecdote montre bien, qu'à la base, les villageois n'ont pas grand chose à faire de ce qui les entoure, ils s'occupent de leurs affaires et ne se regroupent que parce qu'on leur empêche de le faire, quand bien même leurs affaires consistent à se trucider entre eux. Les Corses du siècle des "révolutions" ont été abusivement nourris de l'idée de "patrie", de "nation" et d'"État" comme si ces mots pouvaient garantir ce pour quoi ils étaient sensés lutter : la libération d'une oppression. C'était s'assujettir à de nouveaux jougs ; après les fausses communes de Sambucucciu, la fausse nation de Paoli.[314]

L'île est d'une lecture géographique simple, la nature s'est chargée d'une délimitation claire, visible ; idem pour la configuration d'une vallée de montagne dont la périphérie est flagrante. Dans une telle ambiance on peut avoir le sentiment de se sentir partout chez soi dans son coin de montagne ou d'île, et donc de se sentir en tout légitime et de faire fi des lois. Cette lettre du gouverneur génois Stefano Rivarola, relatant l'ambiance un brin agitée de son territoire, en témoigne : « ...meurtre dans un bois de Barretali du gonfalonier de la feudataire Maddalena Tagliacarne. On lui a dérobé de l'argent et tous ses vêtements puis on l'a enterré dans un puits sous un monceau de pierres. Ceux qui l'ont tué sont parfaitement connus. Ce sont des gens de l'endroit, qui ne font rien et prétendent tenir leur argent de l'art de trouver des trésors par la magie. Le même jour, deux huissiers de Bastia, qui voulaient arrêter un sous-chancelier de l'évêque d'Aleria pour port d'armes, sont roués de coups par plusieurs prêtres, dont le propre frère de l'évêque. En juin, un huissier a été tué par un *bandito capitale*. En juillet, un autre a été bastonné par le bandit Pier Andria Buttafoco. Deux sbires du lieutenant de Sartène ont disparus... »[315] Tout espace circoncis, loin de son autorité administrative de tutelle, fonctionne comme un territoire affranchit, libéré, autonome. Reste à le défendre.

La montagne a un goût d'embuscade certain. Sur ses sentiers, derrière ses rochers et ses arbres, dans ses gorges, partout plane la menace d'un coup de fusil venu de nulle part. Et, dans cette nature propice, la petite guerre (guérilla) trouve un terrain à sa mesure, nécessitant peu de combattants et peu de moyens. En Corse, la guerre se pratique de manière totalement individuelle, le combattant corse s'équipe, part, s'agrège à d'autres, combat, se sépare, revient. « Ainsi, tous les conflits, de la simple rixe individuelle jusqu'à la guerre nationale, prennent l'allure d'une vendetta. »[316]

> *Le Corse est infatigable à la guerre, et il a une disposition naturelle à faire la petite guerre. Il passe la nuit dans les champs ou dans une embuscade, avec un fusil dans les bras, un pistolet, un poignard, une carquière garnie de plusieurs cartouches, le tout pendu à sa ceinture ; un petit sac de cuir sur le dos, rempli de petits pains d'orge, de châtaignes et de fromage, avec une gourde remplie d'eau et de vin pendue à son côté. Voilà comment ces insulaires vont à la guerre pour dix à douze jours. Armés comme il vient d'être dit, et avec ce peu de provisions, ils se rassemblent au son de sifflets ou de cornets, pour marcher, sous la conduite d'un chef, à l'expédition qu'ils se proposent, non en colonne ni en bataille, mais à la débandade, et épars comme une compagnie de perdreaux, tout au travers des bois, des rochers, des précipices même, quand il le faut, avec l'attention d'avoir toujours une petite avant-garde. Arrivés près de leurs ennemis, ils se postent en embuscade, ou il se disposent à l'attaque. Dans ce dernier cas, à la faveur des broussailles, des rochers ou des murailles, ils fondent sur eux ; ou bien, en se rasant, pour ainsi dire, contre la terre, ils tirent de toutes parts ; et après avoir fait leur feu, chaque homme, dans la même attitude, recharge son arme avec la plus grande*

313Anonyme, *Journal des deux campagnes en Corse par les troupes impériales (1731-1732).*

314C'est au couvent d'Orezza, que les grandes familles industrieuses (on peut dire bourgeoises), certainement plus inquiètes de leurs biens personnels que du bien commun, donnent le coup d'envoi des "révolutions" en 1731 avec l'aval du clergé qui déclare opportunément la révolte "guerre sainte" (on peut dire *jihad*) ; le populo est comme toujours autant dindon que chair à canon. La révolte, populaire celle-là, commence en 1729 à Bustanicu (Boziu) où un vieillard refuse de payer l'impôt à Gênes (acte individuel), suivi par ses voisins qui prennent les armes (action collective).

315Lettre en date de juillet 1615 (Archivio di Stato de Gênes).

316José Gil, *La Corse entre la liberté et la terreur* (1984).

célérité, pour recommencer ; de manière qu'une troupe attaquée en campagne ne peut jamais savoir le nombre de ses ennemis, ni ajuster ses coups pour répondre à leur feu.[317]

Pasquale Paoli gardera ce mode de combat et ne tentera pas de constituer une armée régulière : « Le gouvernement ne s'était jamais avisé d'enrégimenter les Nationaux, ni de les soumettre à la discipline militaire. Tout citoyen était soldat au besoin, et se faisait gloire de combattre pour la défense commune. »[318] Et Boswell, béat comme toujours, de s'extasier : « Une bonne milice est sans doute le vrai rempart d'une nation libre. » Libre oui, mais de quoi et pour/quoi ?

L'amour du pays natal est sot, absurde, ennemi de mon progrès, s'il reste exclusif. Qu'il devienne un moyen d'intelligence et je le louerai comme celui qui se repose à l'ombre de l'arbre loue la graine. De mon amour pour la terre de mon enfance et pour le langage qui le premier sourit, si j'ose dire, à nos oreilles, doit sortir l'amour pour les beautés de toute la nature et pour la musique pensive de tous les langages humains. Que la fierté de ma montagne m'apprenne à admirer les autres sommets ; que la douceur de ma rivière m'enseigne à communier au rêve de toutes les eaux ; le charme de ma forêt, que je sache le retrouver à la grâce balancée de tous les bois ; que l'amour d'une pensée connue ne me détourne jamais d'une pensée nouvelle et d'un enrichissement venu de loin. Comme l'homme dépasse la taille de l'enfant, les premières beautés rencontrées servent à comprendre, à goûter, à conquérir idéalement toutes les beautés. Quelle misère d'entendre, en ses naïfs souvenirs, une langue pauvre et émouvante qui empêche d'écouter les autres langues ! Aimons, dans nos remembrances puériles, l'alphabet qui permet de lire tous les textes offerts par les richesses successives ou simultanées de notre vie.[319]

Dans un monde désormais dominé par le profit et le contrôle, les montagnes témoignent de la résistance des hommes et des roches. Les roches qui ont entendu les halètements des contrebandiers, qui ont protégé les armes des rebelles, qui ont caché des bandes de brigands. Les roches qui ont encore beaucoup à raconter. Et c'est pour son passé ancré dans la résistance, pour ses caractéristiques géographiques, pour sa beauté et son charme que nous privilégions la montagne comme un endroit pour développer nos projets, ce qui ne signifie pas coudre un nouveau drapeau. Notre seul drapeau est celui de la révolte de la montagne à la mer...[320]

Avec le recul que nous avons, la dernière manifestation collective d'un certain idéal terrestre, lié intrinsèquement au tellurique de Corse proprement dit, a peut être été celle des ghjuannali. Ils ont exprimé la dernière plainte, sous forme de révolte, du vieux corps dionysiaque qui habite l'hominine des origines ; l'hominine plus que terrestre, terr-ê(s)tre. Pour comprendre la nature de la dissidence médiévale, il est indispensable d'analyser le rôle principal que joue Satan dans la cosmogonie. Dans leur vision dualiste du monde, les bogomiles les plus radicaux ont sacré Satan "Prince du monde", le faisant créateur de toute chose, et donc de la matière ; cette création du monde devenant la révolte de Satan contre la volonté de Dieu qui n'en voulait pas et par extension la révolte de l'hominine lui-même. Bien sûr les bogos comme les ghjus ont enrobé leur "découverte" du bric-à-brac habituel de mythes et d'illusions, mais ils ont touché du doigt la *réalité-matière du monde*. Dieu ou Diable créateurs du monde importent peu, c'est l'idée sous-jacente qui est intéressante : du fond de la matière vient la force de la création, c'est-à-dire de la révolte. L'espace naturel circoncis possède cette puissance qui permet d'échapper à l'absurde de sa condition d'hominine... en théorie. Et en dernière issue, en dernière option souvent choisie : *parlerà u fucile* (le fusil parlera).[321]

iii. de l'autorité : communauté, chefferie, acéphalie

317Anonyme, *Mémoires historiques sur la Corse, par un officier du régiment de Picardie (1774-1777)*.

318Abbé Germanes, *Histoire des révolutions de Corse* (1771).

319Han Ryner, "Antipatriotisme" in *Encyclopédie anarchiste* de Sébastien Faure (1934).

320*Nunatak* (francophone), n°0, 2016.

321Dans l'idée, voir James C. Scott, *Zomia, ou l'art de ne pas être gouverné* (2013). « Zomia : espace périphérique de refuge et d'insoumission. Vaste zone de contreforts montagneux et de jungles, hors empires et civilisations. Ensemble hétérogène de peuples des hauteurs, fugitifs, autonomes : le négatif de l'État tel qu'il s'impose dans le sud-est asiatique. » (compte rendu in *Nunatak* (francophone), n°0, 2016).

Ils tiennent tout ! Tout sans exception ! La même personne, vous la retrouvez dans le domaine politique, agricole, touristique ! Ils cumulent le mandat de député, de conseiller général, de maire puis vous les trouvez président de ça. Partout où il y a de l'argent vous les trouvez. C'est avec ça qu'ils achètent leurs électeurs. Si vous voulez vous installer, travailler au pays il faut passer par eux. Un jeune à qui ils trouvent une place, c'est une famille qui vote ! Les électeurs, ici, ce sont des clients ! Ils sont achetés ! Il n'y a pas de gauche, pas de droite, il n'y en a pas, il n'y en a jamais eu, c'est clientèle, voilà tout ![322]

On partait pourtant sur de bonnes bases : « L'idée d'un maître les révolte. Il n'est aucun peuple sur la terre qui sente mieux que le Corse, toute la dignité attachée au titre d'homme libre. Les hommes, selon lui, doivent tous marcher d'un pas égal et sur la même ligne, d'un bout de la terre à l'autre. Il ne conçoit pas comment un enfant de la Nature peut louer ou vendre sa personne à l'un de ses frères. »[323] La petitesse des villages, l'absence de "villes", la fragmentation communautaire ne permettent pas les conditions nécessaires à une construction politique unique, juste à des alliances temporaires et de circonstance, ceci sans remettre en cause une certaine "communauté de destin" liée à un mode de vie. L'organisation traditionnelle est fondée sur une forme de segmentarité égalitaire qu'un pouvoir central, endogène, va venir non pas forcément bouleverser mais simplement déplacer voire absorber et intégrer. Ainsi, « on peut dire que le clanisme corse, tel qu'il s'est développé puis figé en quelques traits spécifiques qu'il conserve depuis des siècles (malgré bien des changements), n'est devenu tel que parce qu'il vit à l'ombre du pouvoir étranger. »[324] Le clan s'installe entre le pouvoir communautaire traditionnel et le pouvoir politique général d'origine colonial (Pise, Gênes puis France) et peut être considéré comme un produit de ce système colonial. Loin de rassembler, le clan est clivant et son pouvoir est d'essence inégalitaire : il fait profiter une partie de la société, parfois au détriment d'une autre qui sera tentée de former un autre clan. À l'inverse du pouvoir coutumier, le clan divise famille, village, pieve et île en des positions politiques de pouvoir antagonistes. Pouvoir dynastique, le clan est partie de l'appareil d'État et dans le cas de la France depuis le XIXème siècle on peut employer le néologisme de républiclanisation de la société corse. La populace devient la simple clientèle du clan et c'est le clan qui va agréger et intégrer le populo à l'État, transformant même la proverbiale et sage paresse politique en sombre paresse clientéliste. Le clan est la reconstruction d'un État privé au sein de l'État public, et les deux États, loin de se combattre, se soutiennent l'un l'autre ; son rôle est structurant alors que la société est destructurée à la base, donc difficile à administrer par l'État. Les administrations génoises puis françaises n'ont jamais fait en sorte de faire disparaître les besoins qui l'on créé ; et pour cause, le clan est une caisse enregistreuse de demandes et d'argent. Le clan ouvre le monde des faveurs, de la bienveillance des tribunaux, des certificats (vrais ou faux), des sollicitations, des emplois d'État, des protections, des pensions, des primes, des allocations... Le clan n'est pas une association de malfaiteurs mais une association de corrupteurs. Les différents régimes en vogue sur le continent ont toujours trouvé sur l'île les relais nécessaires ; les clans passant de l'un à l'autre, d'une offre à l'autre. C'est dans le vote que se trouve la puissance du clan, qu'il y puise une fausse légitimité, qu'il achète le populo et est acheté par l'État central.

Un département où il n'est presque point de famille qui n'ai un membre dépendant du gouvernement, ne saurait se soustraire à l'influence officielle ; la Corse y a toujours été docile. Elle a trop à demander à l'État pour être indépendante. [...] Les différents gouvernements français n'ont fait que les corrompre pour avoir députés bien pensants et l'administration n'a été qu'un moyen d'oppression et de pression aux mains du parti vainqueur.[325]

Un clan suppose un patrimoine, des chefs, une hiérarchie, des assemblées, des conciles, des rites, des mythes, des vengeances, des sanctions, des jalousies... Mais il se forme aussi à l'écart du clan la résistance de réfractaires et, dans ce triste tableau séculaire, il y a parfois un hiatus comme au milieu du XVIIIème siècle.

322"Les Gens d'ici en Corse : le Journal de bord de Philippe Alfonsi ", *Nouvelles télévisions*, du 4 au 11 mars 1982.
323Anonyme, *Notice historique sur les habitans de l'isle de Corse* (1776).
324José Gil, *La Corse entre la liberté et la terreur* (1984).
325Paul Bourde, *En corse* (1887).

> *Des années après leur déclaration d'indépendance, les Corses n'avaient pas encore une idée bien précise de ce qu'ils voulaient faire. À tel point que lorsqu'un baron allemand du nom de Theodor von Neuhoff se présenta à la côte sur un sloop venu de Tunis en agitant un drapeau pittoresque et en déclarant qu'il était disposé à devenir leur roi, ils acceptèrent sa proposition, aussi incroyable que cela puisse paraître.*[326]

Le dit baron débarque un beau matin de mars 1736 avec des fusils, quelques canons, des paires de bottes, un peu d'argent et un drapeau à tête de Maure qui fera école. Il propose son aide contre le titre de roi et les Corses, alors en mauvaise passe, disent banco. L'habitude ancienne d'élire des responsables dans les communautés a peut-être aidé à élire le roi Théodore qui, bien que totalement étranger à la Corse, est donc *choisi* et non pas imposé. Aussi lorsque le baron de Neuhoff est élu roi, on l'acclame aux cris de « Vive la liberté et Théodore notre roi. »[327] Son habit et ses goûts témoignent de l'éclectisme et de l'hétérogénéité de la personne : robe à la turque, épée espagnole, chapeau français, canne anglaise ; on le dit féru de chimie, d'astrologie, de Cabbale... Sorte d'Anacharsis Cloots[328] avant l'heure, il donne la liberté de conscience et songe même à y introduire un nouveau culte. Mais la vie est cruelle et, devant l'incapacité de réduire les rebelles désormais royaux, Gênes en appelle à la France qui intervient en 1738. Les notables commencent à retirer leurs billes d'une aventure qui tourne vinaigre, Théodore part à nouveau chercher de l'aide en Europe et en Orient mais la fin du conte de fée est proche. En 1740, les derniers fidèles combattants embarquent pour Livourne.

> *Sa vie a été un long mystère, et son règne un curieux roman, depuis le jour où on l'a vu apparaître en Corse, sans qu'on sût pour ainsi dire d'où il était venu, jusqu'au jour où il a disparu sans laisser presque aucune trace. [...] Après avoir été successivement gentilhomme allemand, page lorrain, officier français, diplomate suédois, colonel espagnol, voyageur dans tous les pays du monde, roi de Corse et de Caprée, et enfin habitant paisible du refuge de toutes les infortunes royales et républicaines, Théodore Ley de Pungelscheid, baron de Neuhoff, s'éteignit à Londres le 20 septembre 1755, dans une tranquille obscurité et la postérité a si peu conservé le souvenir de cette singulière existence qu'on se demande aujourd'hui si son règne n'est pas un roman inventé à plaisir.*[329]

Nous sommes tous, quelque part, les rois de notre vie. Le bandit Gallocchio combat dans la guerre d'indépendance grecque et Antono Santalucia dans les rangs garibaldistes en 1851. Plus tard, Paulu Orsoni s'en ira soutenir la lutte irlandaise et mourra contre les Français aux côtés d'Abd el-Krim dans la guerre du Rif en 1925.[330] Ou encore ce Corse anonyme croisé sur la frontière thaïlando-birmane après dix ans passé dans la guérilla des Kachins à trois mois de marche de là[331] ; remake de *L'homme qui voulut être roi* kiplingien. En fin de compte je suis toujours le peuple qui (me) manque[332], et je ne sais comment me passer de... moi !

La piraterie barbaresque fut justement « une affaire d'étrangers », de volontaires et d'individus, et

326Kenneth White, *Corsica* (1998).

327Gracieux Faure, *Les bandits corses* (sans date, XIXème siècle) : « La Corse eut deux rois du nom de Théodore. Le premier était corse d'origine, et sa famille se nommait Poli ; les bandits le proclamèrent roi de la montagne en 1822. L'autre était un baron allemand, appelé Newhoff, qui vers le milieu du XVIIIème siècle, au moment où la domination génoise se faisait le plus durement sentir, promit aux Corses de les en délivrer et se fit proclamer roi par leurs assemblées des communes. »

328Révolutionnaire originaire d'Allemagne qui lors de la Révolution française s'oppose à la religion chrétienne et propose de promouvoir un culte à l'Être suprême et à la Raison sensé libérer la conscience du populo. Sa tête roule en 1794.

329Adolphe Lang, "Notice sur Théodore" in *Mémoires de la Société d'Archéologie et d'Histoire de la Moselle* (année 1860). Le curieux relira *Candide* (1759) de Voltaire où Théodore y apparaît fauché à une tablée royale.

330Ancien combattant de 14-18, d'une nature ardente et impulsive, Paulu Orsoni, partisan d'une action directe immédiate, se trouvait en désaccord avec les dirigeants des milieux militants corses à qui il reprochait de trop se confiner dans une action uniquement culturelle et doctrinale (d'après Pasquale Manfredi, « Un grandolu », in *A Muvra*, 26 juillet 1925). En parallèle, voir la bande dessinée *L'or et le sang* (Fabien Nury, Maurin Defrance, Fabien Bedouel et Merwan, 2009/14) qui raconte l'amitié aventureuse d'un officier français et d'un soldat corse jurant, s'ils sortent vivants des tranchées de la Grande Saloperie, de se faire pirates et qui finissent par rejoindre les révoltés du Rif.

331André et Louis Boucault, *Birmanie, sur la piste des seigneurs de la guerre* (1985).

332D'après le titre d'un texte écrit par Cyber Trash Critic *(Je suis le peuple qui manque*, 1998).

sans ceux que l'on nomme les *renegados* (les renégats) elle n'aurait jamais pu exister.[333] Dès le temps des Croisades, l'islam a été l'objet d'une fascination-répulsion de la part de la chrétienté, et longtemps cette fascination s'est exercée par l'image d'une religion plus ouverte, plus spirituelle, plus libre que la (f)rigidité vaticane. L'image de l'islam pouvait ainsi être celle d'une religion de la connaissance face à une religion de la foi, une connaissance plus ésotérique, occulte, mystique, un brin hérétique ; et, pour accéder à cette connaissance, il suffisait de se convertir, pas de croire. À cela s'ajoute le fait que l'islam est une religion sans véritable clergé, donc subjectivement plus individuelle/personnelle pour l'esprit d'un chrétien dans lequel sommeille toujours de l'anticléricalisme latent. Tout cet assortiment formait un fumet vague mais puissant de liberté teintée d'un orientalisme libertaire voire libertin.[334] Pour un Corse détestant Gênes, et Gênes étant une entité purement commerciale, la tentation pouvait être forte de rejoindre une prédation anti-capitaliste tapant dans la caisse du colonisateur. De toute façon, la vision romantique s'efface bien souvent devant une simple question d'opportunité et la plupart des renégats embrasse une vie sans beaucoup de foi ni beaucoup de lois aux couleurs de l'Aventure. Ainsi, peu à peu, se constitue à partir du XVIème siècle une fratrie au fourmillement hétérogène dans le cadre d'un Empire ottoman où les nationalités étaient, de fait, multiples. Levantins de la Méditerranée orientale, Grecs, Égyptiens, Albanais, Macédoniens et autres montagnards-brigands des confins balkaniques, Corses, Sardes et îliens divers, mais aussi Hollandais, Anglais, Portugais, Français, Scandinaves, Juifs de partout et de nulle part, tous captifs convertis ou volontaires renégats. L'islam devenait le prétexte d'une internationale pirate basée à Tripoli, Tunis, Alger et Salé au Maroc ; cette dernière ville (juste en face de Rabat) étant autonome de l'Empire ottoman. L'acmé de cette turbulence se situe dans la première moitié du XVIIème siècle, et pour beaucoup de ces francs-tireurs sociaux, cette flibusterie devient un formidable ascenseur social où un esclave peut devenir capitaine franchisé puis pirate autonome[335] ; la société multiethnique agglomérée dans ces ports formant peu à peu une sorte de "peuple d'infortune", ou plutôt de "communauté de fortune", avec son propre sabir (le *franco*) en forme d'espéranto coquillard. À Salé, sur les rives du Bou Regreg, c'est donc une véritable république corsaire qui voit le jour dont les citoyens élisent un conseil nommé *diwan* (divan). Ce "gouvernement", puisqu'il faut le nommer ainsi, est des plus minimal et l'ensemble est régi par une organisation aux contours assez flous, une sorte d'ordre informel ou de désordre organisé, en tout cas en rupture "démocratique" avec ce qui se fait partout ailleurs. De toute façon, lorsqu'un équipage se constitue, il devient, à bord de son bateau, une mini-république, ou plutôt une *communauté intentionnelle* à lui tout seul.

> *Dans leur quête du butin, ils étaient prêts à vivre ou à mourir selon les principes organisationnels de la démocratie directe, mais, quand il s'agissait de profiter du butin, ils choisissaient l'anarchie. [...] Le phénomène de la république de Bou Regreg n'exhale-t-il pas, en tout, comme un parfum de donquichottisme ? À l'exception possible des républiques oligarchiques de Hollande et de Venise ou de celle du* Taiffe *d'Alger, les corsaires ne disposaient, dans le monde réel, d'aucun modèle pouvant inspirer leur expérience démocratique. Mais l'*idée *d'une république était fort en vogue à l'époque ; et dès 1640 cette idée fera irruption dans l'histoire européenne avec la révolution anglaise pour s'y ancrer avec les révolutions américaine puis française. Que toutes ces révolutions aient été précédées par la* république *de Salé, n'est-ce qu'un simple accident de l'histoire ? Ou bien faut-il réécrire la séquence historique pour qu'on y lise :* Salé, *Angleterre, Amérique, France ? Voilà une idée gênante, peut-être : des pirates mauresques et renégats convertis à l'islam, seraient les pères*

333Voir Roger Coindreau, *Les corsaires de Salé* (1948) et Bartolomé et Lucile Bennassar, *Les Chrétiens d'Allah : l'histoire extraordinaire des renégats : XVIème et XVIIème siècles* (1989).

334Cette question a été notamment déflorée par B. R. Burg, *Sodomy and the pirate tradition* (1982).

335Les esclaves se voyaient offrir la liberté contre leur conversion ou le rachat par leur famille contre rançon ou par eux-mêmes contre un travail bien souvent d'artisan ou de spécialiste. Certains destins de Corses sont remarquables, ainsi celui de Pietro Paolo Tavera devenu *pacha* d'Alger sous le nom de Hassan Corso au XVIème siècle. Ou encore celui de Mourad Corso, né Giacumu Santi et fondateur de la dynastie maghrebine Mouradite au début du XVIIème siècle ; capturé par des pirates, il est élevé par le Bey de Tunis, devient officier janissaire, épouse une Corse elle-même renégate du nom de Yasmine et est nommé *pacha*, titre qu'il transmet à sa descendance. On peut aussi faire mention de Dawiya Franceschini, fille de Corses, devenue, après son passage au harem du sultan marocain au XVIIIème siècle, première sultane du Maroc. Fray Diego de Haedo, qui rédigea une *Topografia e historia general de Argel* (1516), dresse ces statistiques en date de 1581, l'année où il séjourna à Alger : sur 22 *pachas* d'Alger on compte 11 renégats dont 2 Corses (Hassan Aga et Hassan Corso) ; sur 35 *raïs* corsaires, 24 renégats dont 1 Corse (Mami Corso) ; sur 23 *caïds*, 13 renégats dont 2 Corses (Xafer Aga et Ali Piccionino).

fondateurs de la démocratie moderne.[336]

On est forcément tenté d'intercaler entre la séquence anglaise et la séquence américaine, la séquence corse et ce pour les mêmes raisons ; il est de plus bon de noter que le roi Théodore, intervalle lui aussi plaisamment original à défaut d'être révolutionnaire, réside et prépare son action... à Tunis et débarque avec le fameux drapeau *Testa Mora* sur un navire dont l'équipage compte certainement quelques Corses renégats. Il n'y a pas de hasard.[337] « Pirates, apostats, traîtres, dégénérés, hérétiques : quel enseignement positif peut-on tirer d'une telle combinaison de tares ? »[338] Peut-être un certain art de vivre, un doux équilibre entre farniente et travail modéré. Adoptant un mode de vie des plus plaisant entre deux raids, « les corsaires se pliaient à un rythme saisonnier et passaient au moins trois ou quatre mois chez eux à Salé, s'adonnant à la politique ou à l'amour, à la vie conjugale ou à la débauche, s'occupant de combines louches et de construction navale et de réparations, voire de pratiques soufies, en fonction de leurs goûts et humeurs. [...] La piraterie peut être considérée comme un cas extrême du refus du travail ; cinq ou six mois à flâner dans les cafés maures, puis une croisière estivale sur une belle mer bleue, quelques heures d'efforts intenses et voilà, une nouvelle année d'oisiveté se trouvait financée. »[339] Une anecdote vaut d'être citée : dans la recette du *mâjoun*, mixture de fruits secs, de beurre, de miel et de haschich, les Corses remplacent la traditionnelle poudre de gland par de la farine de châtaigne. On ne se refait pas, et, tout cela vaut bien une épitaphe à la hauteur de leur(s) rêve(s) :

> *L'apostasie des* Renegados *comme conscience de soi ; l'apostasie de masse comme conscience de classe ; les* Renegados *comme une sorte d'avant-garde proto-prolétarienne : de tels concepts n'ont aucune existence hors les pages de ce livre — et même moi, j'hésite à y voir plus que des hypothèses un peu extravagantes. L'avant-garde a échoué, les* Renegados *ont disparu et leur culture balbutiante s'est évaporée avec eux. Mais leur expérience n'était pas sans signification, pas plus qu'ils ne méritent d'être enfouis dans l'oubli.*[340]

iv. "être" : circonscription de l'espace au/du moi

La Corse est une île dans laquelle chacun est une île.[341]

U paesanu c'est l'homme du pays/du village et *u paese* c'est le village/le pays ; la patrie/le populo/le collectif s'identifie donc au Moi, et le Moi s'inscrit dans l'île comme l'île s'inscrit dans le Moi. Les états intermédiaires (famille, village, pieve) ne comptent finalement pas car l'Individu est en connexion directe avec le Grand-Tout, c'est-à-dire avec l'île. Or, c'est la tendance inverse qui prédomine actuellement ! La question essentielle (*êtr'xistantielle* en fait) de l'être vivant reste donc d'une actualité brûlante car elle détermine son passé et son avenir, c'est-à-dire son *instant réel*. Il y a toujours un jeu autour du *je*, une alternance entre le "nous sommes" et le "je suis" ; ce que l'on cherche c'est cette part de "nous" qui s'en est allée au sein de notre "je".[342] « Bon, une île est un petit morceau de la Terre, un microcosme. Et elle sera renfermée ou ouverte sur l'extérieur selon qu'elle considère la mer environnante comme une paroi isolante ou comme une aire de communication. Là encore, cela peut dépendre des circonstances historiques, du moins pour ce qui est de la communauté. Mais un esprit individuel peut *toujours* choisir l'ouverture. [...] Bref, je ne pense pas que l'histoire soit fatale — du moins

336Peter Lamborn Wilson, *Utopies pirates* (1998).

337Le phénomène pirate a également touché, au XVIème siècle, la zone balkano-méditéranéenne. Des pirates, essentiellement croates, serbes et bosniaques, d'abord franchisés par Vienne, s'autonomisent, s'installent dans des îles de la côtes dalmate en Adriatique et attaquent le commerce maritime vénitien et turc. Connus sous le nom d'Uskoks ("ceux qui se tiennent en embuscade" ou... "ceux qui sautent les frontières"), ils s'organisent suivant une forme de gouvernement tribal et égalitaire. Parmi ces haïdouks des mers, on compte dans le lot une part de Macédoniens qui, bien que n'étant pas marins pour deux sous, sont larrons pour trois et brigands pour quatre ; ces Macédoniens étant vraisemblablement des Valaques réfugiés et qu'on appelle Morlaques en Dalmatie... Tous ces braves gens pratiquent le *probatim*, c'est-à-dire la "fraternité d'adoption" envers l'ennemi capturé, ce dernier devenant un renégat pour son ancien camp. George Sand a écrit sur leur compte une nouvelle, *L'Uscoque* (1838).

338Peter Lamborn Wilson, *Utopies pirates*. Autant de nouvelles décorations sur la poitrine nihiliste.

339*ibid.*

340*ibid*.

341Angelo Rinaldi, *La maison des Atlantes* (1971).

342Pour un développement ardu de cette notion complexe voir Ernst Bloch, *Esprit de l'utopie* (1917).

pour l'Individu. L'Individu est une sorte d'île, et une île peut être une sorte d'Individu. Et on peut toujours être un Individu — un Individu ouvert. Prenez le meilleur écrivain qui soit de Corse : Paul Valéry. Il se qualifie de Robinson Crusoë intellectuel refaisant dans son île voulue sa vérité et les instruments qu'elle demande. »[343] L'ami Paul laisse en effet des écrits qui ne font pas mentir le camarade géopoéticien, comme *Monsieur Teste*. Dans une préface, Valéry précise la genèse de l'ouvrage : « Je m'étais fait une île intérieure que je perdais mon temps à reconnaître et à fortifier. »[344] *Monsieur Teste* sera donc le prétexte, à la fois fin et moyen, de dégager *cette part de nous qui s'en est allée au sein de notre je.* Partant d'une fermeture, défensive, de son Moi par rapport à l'extérieur, Valéry cartographie son enceinte, ses échauguettes et autres douves qui le maintiennent à l'écart des *autres* ; depuis le haut de son donjon, il observe à la fois l'extérieur mais aussi l'intérieur (« le particulier et l'universel ») en un incessant va-et-vient intellectuel dont Teste sera le reflet ironique et cynique avec le recul de vingt ans d'âge. Teste a donc déjà une longueur d'avance, il a expérimenté, est allé voir, s'est donné l'assaut à lui-même et... en est revenu avec le constat que « trouver n'est rien. Le difficile est de s'ajouter ce qu'on trouve. » Et, par une exclamation, il commente sa découverte : « Quoi, ce bloc MOI trouve des parties hors de lui ! [...] Autrui, ma caricature, mon modèle, les deux. [...] J'imagine qu'il y a dans chacun de nous un atome important entre nos atomes, et constitué par *deux grains d'énergie* qui voudrait bien se séparer. Ce sont des énergies contradictoires, mais indivisibles. La nature les a jointes pour toujours, quoique furieusement ennemies. L'une est l'éternel mouvement d'un gros *électron positif*, et ce mouvement engendre une suite de sons graves où l'oreille intérieure distingue sans nulle peine une profonde phrase monotone : *Il n'y a que moi. Il n'y a que moi. Il n'y a que moi, moi, moi...* Quant au petit électron radicalement *négatif*, il crie à l'extrême de l'aigu, et perce et reperce de la sorte la plus cruelle le thème égotiste de l'autre : *Oui, mais il y a un tel... Oui, mais il y a un tel... Tel, tel, tel.* Et tel autre !... Car le nom change assez souvent... [...] Il s'agit de passer de zéro à zéro. — Et c'est la vie. — De l'inconscient et insensible à l'inconscient et insensible. Le passage impossible à voir, puisqu'il passe du voir au non voir après être passé du non voir au voir. Le voir n'est pas l'être, le voir implique l'être. Non exactement l'être, le voir. »[345] Chacun existe (*est*) à travers lui-même et s'indivise (*existe*) à travers les autres. L'île et la montagne sont à la fois *Un* et *Tout*, tout et rien, car leur espace est autant l'espace de l'unicité du Moi que celui de la multiplicité des autres ; et cet espace est le prétexte.

> *Ici*
> *est l'alibi*
> *Ailleurs*
> *n'existe pas*[346]

Au début du XXème siècle, la Corse réveille ses désirs d'autonomie et, juste avant la Grande Saloperie de 1914, Saveriu Paoli peut écrire cette exorde aux accents stinero-palantiens en appelant à l'autonomie de la conscience individuelle. « Ne confondons pas individualisme et égoïsme : l'égoïsme n'est qu'une forme dégénérée de l'individualisme. [...] Ne comptons pas, pour trouver un traitement efficace, sur le fameux relèvement, ni sur les projets de nos politiciens, ni sur le Gouvernement, *ù guvèrnu*, ce mot magique dont l'île est envoûtée. Comptons sur nous, sur nos *moi*, les seules réalités de la vie sociale ; toute thérapeutique sociale qui n'a pas pour objet primordial le moi est une baliverne de carrefour. »[347] Au début du XXème siècle, Georges Palante se penche effectivement sur cet individualisme qui, avant de devenir un gros mot, est une composante essentielle de toute pensée politique émancipatrice. Ainsi, Palante oppose à un individualisme social (l'anarchisme comme système social), une *sensibilité* individualiste (l'individualisme comme attitude sociale) et, dans cette sensibilité même, une sensibilité dionysiaque (impulsive, passionnée et instable) s'opposant à une sensibilité apollinienne (pondérée, harmonique et réfléchie) ; dans les deux cas, c'est à une révolte/sécession d'avec le monde extérieur au Moi individuel que nous avons affaire. L'anarchisme représente le premier moment de cette révolte, le moment où l'hominine croit encore en un idéal, en un autre possible et donc s'inscrit dans le futur ; l'anarchiste croit que l'individu est bon et que la société peut aussi l'être dans son ensemble. A contrario, l'individualiste est dé-naïvé, déçu, lassé et adepte d'un pessimisme social qu'il inscrit dans l'instant réel. L'individualiste procède d'une attitude a-historique : il ne lutte pas (ou plus) contre la

343Kenneth White, *Corsica* (1998).
344Deuxième édition de la traduction en langue anglaise. Les citations suivantes viennent des textes qui composent dorénavant toute édition moderne de *Monsieur Teste* (à partir de 1896).
345Ami Valéry, ton "voir" est ce que j'appelle l'*existant*.
346Marie-Ange Sebasti, *Presque une île* (1997).
347"Autonomie ou la dégénérescence de l'individualisme corse", *A Cispra*, mars 1914.

société (ou l'État) car il considère le combat comme vain ; il se tient en marge, la méprisant et la snobant de son silence, et transforme sa non-action en *acte*.[348] Un cas extrême de cette force est illustrée par la mort de Luc Antonio Viterbi ; condamné à mort, il se laisse mourir de faim pour priver la justice de son exécution.[349] Oui, le choix individuel reste le plus fort mais aussi le plus difficile des choix car il fait appel à l'intime, au personnel et parfois au refoulé ; et cet appel est alors sans appel !

Tu es plein de secrets que tu appelles MOI. Tu es voix de ton inconnu.[350]

C'est dans les montagnes que l'homme corse se cache dans sa vérité.[351]

Ce choix de la liberté, liberté *individuelle* ou liberté *collective*, reste fondamental non pas dans son sens essentiel mais dans son sens *basique*, et c'est ce flottement sémantique que saisit à nouveau Valéry : « Comment donc se peut-il que l'affaire de la liberté et du libre arbitre ait excité tant de passion, et animé tant de disputes sans issue concevable ? C'est que l'on y portait sans doute un tout autre intérêt que celui d'acquérir une connaissance que l'on n'eût pas. On regardait aux conséquences. On voulait qu'une chose fût et non point une autre ; les uns et les autres ne cherchaient rien qu'ils n'eussent déjà trouvé. »[352] Il n'y a pas de système, ni aucun parti, qui puisse assumer ce choix qui est plus nécessaire qu'utile, qui n'est ni un pour/quoi ni un comment, mais une simple *lucidité vitale* de l'espace qu'on appelle le Moi. Toute pensée d'une liberté pour autrui ne sera que le début d'une dictature d'un moi collectif sur l'ensemble des Moi individuels. Là encore Valéry déroule l'acuité de son regard : « Les peuples se touchent d'abord par leurs hommes les plus durs, les plus avides ; ou bien par les plus déterminés à imposer leurs doctrines et à donner sans recevoir, ce qui les distingue des premiers. Les uns et les autres n'ont point l'égalité des échanges pour objet, et leur rôle ne consiste pas le moins du monde à respecter le repos, la liberté, les croyances ou les biens d'autrui. Leur énergie, leurs talents, leurs lumières, leur dévouement sont appliqués à créer ou à exploiter l'inégalité. Ils se dépensent, et souvent ils se sacrifient dans l'entreprise de faire aux autres ce qu'ils ne voudraient pas qu'on leur fît. Or, il faut nécessairement mépriser les gens, parfois sans en avoir le sentiment, et même avec une bonne conscience, — pour s'employer à les réduire ou à les séduire. »[353] Dès que je franchis un peu l'espace de mon Moi, ou lorsque j'en étends les prétentions sur l'espace des autres, il y a un peu plus de guerre sur la Terre.[354] Tout est affaire de mesure, et c'est là que la notion de *retrait* prend tout son sens et que ce retrait devient *épanouissement*.

Dans certains tableaux bataves, on trouve de ces scènes champêtres qui semblent regrouper l'ensemble des activités humaines. On y travaille, baise, dort, boit, mange, prie, chie, et bien d'autres choses encore ; humains et porcs ensemble, le détail y est rempli d'infinis et de tournis. Et puis, à une fenêtre, l'un des personnages est accoudé, observant ingénu l'agitation qui l'entoure. Il semble penser, ou alors rêver. En fait il est face à un dilemme, il doit faire un choix : rejoindre la farandole domestiqu(é)e ou s'offrir une alternative ? Tout le théâtre de la vie est là, confit dans ce choix : conjugaison sans fin des possibles, intermezzo fortuit et garde-fou devant l'autre tentation, celle de fuir la scène en tirant le rideau derrière soi. Chacun peut, dès lors, se substituer et s'identifier à ce personnage. Au musée Fesch d'Aiacciu se trouve un tableau étrange et allégorique qui regroupe à lui seul la mélancolie hésitante d'un passé qui n'a peut-être jamais été et l'absolu d'un instant réel qui tarde à être. Son nom est déjà tout un programme : *La tentation de la chouette* ; il est attribué à un peintre tout aussi mystérieux : Le Maître de la fertilité de l'œuf.[355] Une chouette se trouve perchée au centre du tableau, juchée sur un plat où surnagent des mets indéfinissables ; autour s'agite tout un monde d'animaux et de gnomes, les uns lui proposant qui une brochette, qui une boisson, les autres criant ou se chamaillant à qui mieux-mieux et empêchant les propositions des premiers. La chouette reste impassible et impavide, elle n'a pas/plus faim et semble lasse de tout ce bruit ; en fait, elle a choisi et *son* choix est celui du refus. Elle manifeste sa différence, son libre-arbitre et par là-même sa *contre*-liberté et son *unicité* « face à une civilisation, à une

348« Un impitoyable réalisme » et une « désidéalisation foncière de la société » dira Palante (*La sensibilité individualiste,* 1909).

349Voir Robert Benson, *Esquisses de la Corse et journal de Luc-Antoine Viterbi* (1826).

350Paul Valéry, *Monsieur Teste*.

351Jean-Claude Rogliano, *Mal'Concilio* (1980).

352Paul Valéry, *Regards sur le monde actuel, Fluctuations sur la liberté* (1931).

353*ibid*.

354Une évidence est celle-ci : « L'homme seul ne fait pas la guerre » ; d'après le titre traduit en russe de la nouvelle *In Reih und Glied* de Friedrich Spielhagen (1866), très populaire dans les milieux nihilistes du XIXème siècle.

355Peintre du XVIIème/XVIIIème siècle sévissant en Italie mais à la probable ascendance batave.

société où s'agitent des êtres fractionnés. »[356]

À chi hà pane è cultellu face e fette à modu soiu
(Qui a le pain et le couteau taille les tranches à sa façon)[357]

IV. Aliénation de la nation/aliénation à la nation : nation de l'aliénation

i. à la recherche du temps perdu : éternel retour et retour éternel

Nous avons vu que l'une des occupations favorites des hominines est de compter le temps depuis des moments plus ou moins farfelus qu'ils se choisissent en se levant un matin du mauvais pied. Chafouins, ils tentent de remonter leurs horloges religieuses ou scientistes jusqu'aux temps ultimes de la perte de temps ultime ; c'est-à-dire le temps du "temps perdu". Si l'hominine y est fortement enclin, les peuples y sont condamnés : ils tirent leur légitimité d'existence de ce temps perdu-là. Et si les peuples y trouvent l'existence de leur nécessité, l'Individu risque lui d'y trouver la nécessité de son tombeau.

> *"Mais si tout est nécessaire, en quoi puis-je décider de mes actes ?" La pensée de l'éternel retour et la croyance à ce retour forment une pesanteur qui parmi d'autres pesanteurs t'oppresse et pèse sur toi davantage que celles-ci. Tu dis que la nourriture, le lieu, l'air, la société te changent et te déterminent ? Or, tes opinions le font bien plus encore, car celles-ci te déterminent à choisir telle nourriture, tel lieu, tel air, telle société. — Si tu t'incorpores la pensée des pensées, elle te métamorphosera. La question que tu te poses pour tout ce que tu veux faire : "le voudrais-je de telle sorte que je le veuille faire d'innombrables fois ?" constitue la pesanteur la plus importante.*[358]

Il est important, à ce stade de notre démonstration de considérer qu'il doit y avoir une antinomie entre, d'une part, l'authentique, le vrai, l'originel, le primitif et, d'autre part, le faux, le falsifié, le fabriqué : non pas assumer pour soi le "tu dois" hérité d'un imaginaire supposé éternel (c'est-à-dire passé et futur), mais affirmer face aux autres un "je veux" issu d'une réalité fugace et instable (c'est-à-dire instantanée). À force de récits historiques et de romans nationaux, les utopies populaires tournent à l'uchronie nationale et il y a autant de communautés imaginées que de nations imaginaires. L'exemple de la Macédoine est frappant : expression géographique avant d'être une réalité politique, c'est un pays qui à la fois existe trop et qui n'existe pas. Pays qui existe trop car son empreinte historique est énorme, court des Balkans à l'Afghanistan et, même dans son actuelle version des plus réduites, existe encore trop pour ses voisins immédiats qui lui chamaillent jusqu'à son vilain nom de FYROM.[359] Et pays qui n'existe pas car sans réalité objective, sans signification ni portée réelle. « Macédoine !... une province ?... un royaume ?... une république ?... un État quelconque ?... Non ! un souvenir historique, glorieux et stérile ; une abstraction géographique sans unité, sans forme et sans limites. »[360] La Macédoine a pu être un idéal social basé sur la liberté individuelle, tel celui porté par les Bateliers et autres révolutionnaires, mais elle restera à jamais une délusion politique. Comme la Corse ; ou toute nation, pays ou État quelconque.

> *Ainsi l'humanité demeure sans cesse balancée entre les pôles du pessimisme et de l'optimisme, entre sa lassante désillusion de l'état présent et son tenace espoir d'un avenir idéal, résurrection d'un passé mythique enfoui dans son subconscient ; et son attente est d'autant plus grande que l'est éventuellement son amère déception.*[361]

La tradition n'est qu'un folklore, un succédané mal assimilé de ce qui était un mode de vie (certainement pas rose) et qui est devenu un loisir marchandisé (économiquement et politiquement) auquel on ajoute tout un lot de justifications fictionnelles faisant office de légitimité ; tradition n'est pas culture. Il n'y a aucune continuité, juste des ruptures, et l'ensemble tourne à la récupération symbolique.

356*Cahiers de géopoétique*, n°5, 1996.
357Il est tentant de rapprocher ce proverbe de Corse du mot d'ordre blanquiste « Qui a du plomb, a du pain ! ».
358Friedrich Nietzsche, Fragment posthume du *Gai savoir* (1882).
359Depuis sa déclaration d'indépendance en 1991, la Macédoine, entité politique, se nomme "Ancienne République Yougoslave de Macédoine" dont l'acronyme anglo-saxon onusien donne FYROM.
360Louis Boussenard, *La terreur en Macédoine* (1912).
361André Neyton, *L'âge d'or et l'âge de fer* (1984).

Le *riacquistu*, cette renaissance corse des années 1970, n'est qu'une vision projetée par des Corses du Continent, sa réalité est ailleurs. Le *ribellu*, ce petit cagoulé en position de tir symbole de la résistance, est surtout devenu un bijou, figure théâtralisée comme le Che des t-shirts ; comme lorsque la Tête de Maure se réduit à n'être qu'un « badge poignant et névrotique qu'on colle à l'arrière de sa voiture »[362]. « Aussi les manifestations où l'on exhibe à tout va des miliciens paolistes bedonnants et affublés de couvre-chefs ridicules ressemblant à de vieilles chaussettes sont-elles, de part leur récurrence et leur mauvais goût incontestable, à la limite du supportable. Si l'on ajoute à cela l'érection quasi quotidienne de statues du Père de la Nation ressemblant trait pour trait à Homer Simpson, on pourrait dire que la coupe est pleine. Mais non, une génération spontanée de citoyens acculturés, voire simplement incultes — mais non dénués d'affections pécuniaires — semble chaque jour vouloir déclarer sa flamme à l'identité nustrale. »[363] À être un territoire de rêves utopiques, à avoir été maintes fois fantasmée, la Corse a pris ces rêves pour sa réalité. « Lorsqu'on prend possession d'un territoire, c'est-à-dire quand on commence à l'exploiter, *on accomplit des rites qui répètent symboliquement l'acte de la Création* ; la zone inculte est d'abord cosmisée, ensuite habitée. [...] Le monde qui nous entoure, civilisé par la main de l'homme, ne reçoit d'autre validité que celle qui est due au prototype extra-terrestre qui lui a servi de modèle. L'homme construit d'après un archétype. »[364] C'est la mythologisation de cette Création qui fonde le souhait pour les peuples de la revivre éternellement ; pour les peuples mais non pour l'Individu. Les peuples se réfèrent toujours à un passé et cela déteint sur les individus.

En Corse, on semble exister à travers ses morts ; tout cela est pesant et macabre, mais historiquement récent. L'évolution de la fosse commune (*a arca*) vers la sépulture privée familiale marque non pas une évolution vers une forme d'individuation de la mort, mais une égoïtisation familiale de l'Individu à travers ses morts. L'*arca* était « une sorte de maison de pierre sans fenêtres ni portes, à l'intérieur de laquelle on faisait descendre les morts par une lucarne du toit, accessible par un escalier montant le long du mur extérieur »[365] ; auparavant on se contentait d'un ravin.

> *L'Individu doit modeler sa vie comme une œuvre d'art, et à cette fin, la foi qu'il a de revivre éternellement une telle vie lui sera précieuse. L'éternel retour sanctionne aussi la fin de toute téléologie : l'univers n'a ni but moral, ni but esthétique, le devenir cyclique est innocent, mais cela rend possible ce que Nietzsche appelle la "déshumanisation de la nature" et l'assimilation de toutes les expériences du passé, de tout le bien et le mal de l'humanité, de toutes les erreurs qui en ont conditionné et qui en conditionnent la vie.*[366]

Les peuples souhaitent l'éternel recommencement de leurs mythes fondateurs ; pour l'Individu, l'éternel retour s'apparente plutôt à l'image d'un sablier sans cesse renversé. L'Individu a la possibilité de renouveler indéfiniment son *instant réel* plutôt que son passé ; chaque fois qu'il retourne son sablier, il s'offre une nouvelle possibilité de vie et non une célébration de ce qui a été. Vie nouvelle contre vie rassie, instant réel contre passé, liberté contre espace contraint ; création chaque fois nouvelle contre création de répétition. L'Individu a cette liberté de se faire lui-même, à la différence des peuples dont l'histoire est toujours faite par autrui (et donc déjà faite), ce qui est la porte ouverte aux totalitarismes de tout poil. Or, « la liberté de faire l'histoire dont se targue l'homme moderne est illusoire pour la quasi-totalité du genre humain. Il lui reste tout au plus la liberté de choisir entre deux possibilités : 1° s'opposer à l'histoire que fait la toute petite minorité (et, dans ce cas, il a la liberté de choisir entre le suicide et la déportation) ; 2° se réfugier dans une existence sous-humaine ou dans l'évasion. »[367] Alors ?

Parfois l'éternel retour se présente sans qu'on l'ait cherché, ni d'ailleurs demandé, et c'est un peu ce qui arrive à Bastia un certain 26 février 1833 au matin. Quatre individus attirent l'attention des services aux aguets de la sous-préfecture ; ils sont bizarrement accoutrés de tenues qui se ferment par derrière (il faut être deux pour les mettre ou enlever), portent des barbes de prophètes et leur nom s'affiche brodé en grosses lettres sur la poitrine... Louches, d'autant qu'ils se mettent à prêcher un étrange évangile, où l'Âge d'or se situe non pas derrière mais devant, et à distribuer un imprimé de

362Georges Ravis-Giordani, "So corsu, ne so fieru" in *La Corse (Encyclopédie Christine Bonneton)*, 1979.

363Marcu Biancarelli, édito dans *In Corsica* n°15 (juillet 2016). La lecture de ses romans, comme *51 Pegasi, astru virtuali* (2003) ou *Murtoriu* (2012), réserve également quelques morceaux de bravoure du même tonneau.

364Mircea Eliade, *Le Mythe de l'éternel retour* (1949).

365W. G. Sebald, *Campo Santo* (2009).

366Mazzino Montinari, *Friedrich Nietzsche* (2001).

367Mircea Eliade, *Le mythe de l'éternel retour* (1949).

propagande à une populace mi-amusée, mi-médusée. Bien sûr tout ce beau monde est coffré illico et identifié comme adepte du saint-simonisme[368] en mission. Dans un style inimitable, le livret s'ouvre sur l'apostrophe « À la Corse » et se poursuit de même :

> *CORSE ! Sais-tu qui nous sommes ? Oui ! car, dans tes marines comme dans tes montagnes sont des FEMMES, sont des HOMMES, qui, s'intéressent à nous, et qui nous aiment. [...] Nous te disons : nous savons qui tu es.* Brave, fière, *AIMANTE et HOSPITALIÈRE, tu l'es surtout dans tes montagnes couronnées de neige, que, de brillantes eaux et de virginales forêts décorent. [...] Tu l'entends, nous savons qui tu es : c'est pourquoi nous aimons à te rendre justice. Et si tu n'es pas encore ce jardin que la fécondité de la terre appelle à grands cris, et promet à celui qui voudra la rendre BELLE en la TRAVAILLANT. Nous savons que c'est le* continent *qui profite de ta paresse et l'entretient alors même qu'il t'en accuse, nous savons disons-nous, que c'est à* lui *de t'en fournir les moyens, en te payant sa DETTE. [...] PEUPLE, regarde-nous bien et espère. Nous sommes à l'ŒUVRE ! Pour TOI ! avons-nous dit : Nous avons tout* donné, *tout* quitté, *tout* brisé, *nous avons* brûlé *nos vaisseaux, nous sommes des HOMMES NOUVEAUX, bons pilotes, qui ne craignons plus aucun orage et qui te signalons sans cesse le Port du salut. Nous voulons, que les frontières qui séparent les nations tombent, afin que la terre soit un vaste atelier, un magnifique jardin, cultivé, embelli pour une seule famille. PEUPLE ! notre VIE est à TOI : arrête tes regards sur nous...* etc.

Bon, une fois le grave danger écarté, la sous-préfecture conclut lapidairement que « le peuple corse est bien trop attaché à la famille et à sa propriété pour se lancer dans des aventures inconsidérées ».[369] Nous voilà rassurés.

ii. frontière(s) mentale(s) : de la schizophrénie d'appartenance

Il est un concept qui peut nommer les contradictions et l'illusionnisme de toute conception identitaire des hominines, c'est celui de "bovarysme". Le terme est créé au lendemain de la Grande Saloperie par Jules de Gaultier qui le considère comme une maladie de l'être. « Ce qui caractérise à vrai dire ces personnages, c'est un défaut essentiel de caractère fixe et d'originalité propre, en sorte que, si l'on peut formuler que sous l'influence du milieu social ils se conçoivent autres qu'ils ne sont, c'est en ce que, n'étant rien par eux-mêmes, il deviennent quelque chose, une chose ou une autre, par le fait de la suggestion à laquelle ils obéissent ».[370] Georges Palante, pourtant son ami, n'adhère pas à cette approche pathologique et s'y opposera farouchement en considérant l'absence de véritable démarcation entre ce qu'un être est et ce qu'il n'est pas : « Nul n'échappe au bovarysme. Tout homme en subit la loi à des degrés divers et suivant des modes particuliers. Le bovarysme est le père de l'illusion sur autrui et sur le monde ; il est l'évocateur de paysages psychologiques par lesquels l'homme est induit en erreur et en tentation pour sa joie et pour son malheur. »[371] En Corse, cette présence du double, d'*un* double, porte le nom de *spiridu*. « Cet esprit n'est pas l'âme. Il demeure en-dehors de l'homme qu'il représente ; il voyage séparément de lui ; mais il lui ressemble en tout : il a la même taille, même visage, même démarche. Il est un autre lui-même ; son existence est liée à la sienne. »[372] Les Corses croient exister collectivement comme "peuple" intemporel, intangible, alors qu'il suffit d'exister *simplement* individuellement comme personne/hominine. Peuples et nations ne vomissent que leurs cauchemars. Pour les Corses "exilés" sur le Continent, la maladie prend le nom de nustralgie.[373] La nustralgie est un mélange de projections

368Comment qualifier le saint-simonisme ? Il tire vaguement son idéologie du comte de Saint-Simon mais il ne prendra son étrange caractère qu'après la mort de celui-ci. Armand Bazard, ancien carbonari, et Prosper Enfantin, banquier ayant mal tourné, prennent alors en main sa destinée et transforment la mystique industrielle de son géniteur en une sorte d'église communiste aux allures de secte sévèrement allumée. Une scission intervient bientôt et il semble que ce soit la fraction Enfantin, qui prônait l'amour libre mais avait en horreur l'oisiveté, qui fait étape en Corse sur sa route vers... l'Égypte afin d'y présenter un projet de canal.

369Rapport de la Sous-préfecture de Bastia adressé à la Préfecture d'Aiacciu en date du 27 février 1833, dans lequel se trouve un exemplaire de l'imprimé saisi. (Archives départementales de Corse du sud, Série M)

370Jules de Gaultier, *Pathologie du bovarysme* (1902).

371Georges Palante, *Le bovarysme* (1903).

372Abbé A. F. Bartoli *Diana Colonna : Mœurs de la Corse* (1885).

373Pathologie dérivée de l'adjectif *nustrale* signifiant "du pays", "autochtone" et s'appliquant comme label autant au folklore faussement authentique qu'aux charcuteries véritablement frelatées.

fantasmatiques sur l'"Île" (vue comme un paradis "terre des ancêtres") et de frustrations (complexes?) mal assumées (on y va en vacances mais on n'envisage pas d'y vivre, on est toujours moins *nustrale* que l'insulaire H24) ; c'est donc la manifestation d'un désir de rattachement : au double continental s'ajoute un double insulaire *projeté*. Son pendant insulaire, et contradictoire, est la foraïte.[374] La foraïte est le point ultime de la fantasmagorie identitaire où le désir d'appartenance se voit dépassé par la volonté d'exclusion de l'autre, par une haine tout azimut et un entre-soi poussé dans l'ultime renfougnement de sa jalousie/envie et de son onanisme identitaire : le double insulaire se dédouble en un double sur-insulaire *projeté*. Autant de symptômes individuels de maladies essentiellement collectives.

Toute recherche de justification identitaire dénote un problème de crise d'identité : on veut être un groupe *défini* car on ne sait pas être *soi-même*. Crise identitaire et crise culturelle sont généralement les carburants d'expressions politiques parmi les plus illusoires et présupposent un trouble lié à la parenté (pour ne pas dire lié à la paternité). On chauffe, crevons l'abcès.

> *La Corse possède sa légende de Don Juan. On y raconte qu'après avoir épuisé toutes les joies et toutes les fantaisies de l'amour, qu'après avoir, du nom de Dieu même, complété son catalogue d'êtres trompés où figuraient déjà un pape et un empereur, Don Juan vint en Corse afin d'y rechercher, dans une incestueuse étreinte, la volupté nouvelle.*[375]

L'existence historique de Don Juan est peu claire et son existence littéraire le rattache au poète espagnol Tirso da Molina. Don Juan serait dans les faits Miguel Mañara Vincentelo de Leca, né à Séville en 1626/1627 de père et mère corses des environs de Calvi et fraîchement émigrés.[376] En fait de généalogie, Don Juan s'applique lui-même à brouiller les cartes dans maintes familles des plus illustres et à les rendre des plus suspectes ; on n'est sûr que de sa mère, et encore dans une certaine mesure, aucunement de son père, mais c'est pourtant une constance que de ne considérer que le géniteur mâââle. Le petit Miguel est élevé chrétiennement, c'est-à-dire pieusement, et il préfère rapidement aux mains sales des moines, les visages pâmés des saintes qui l'incitent aux caresses. Don Juan, *Le Trompeur de Séville*[377], sera un faiseur de bâtards. Précocement il passe aux actes, faisant des épouses vertueuses, des chastes nonnes et des jeunes vierges ses conquêtes favorites. Mais au-delà du Don Juan amoureux, il est un Don Juan révolté qui préfigure le marquis de Sade. Est-ce déjà l'affirmation que tout est permis et que Dieu n'existe pas ? Héros nihiliste en tout cas. « Intolérable par sa prétention à être totalement libre, et à l'être solitaire, suprêmement corrosif pour avoir compris que la liberté exigeait, pour s'exercer, la préférence de l'instant contre l'éternité ou contre la pseudo-éternité de la permanence sociale, négateur de la fidélité, de la loyauté, destructeur des honneurs, méprisant la gloire, ravageur des propriétés sexuelles privées, Don Juan est le transgresseur de tout ordre social imaginable. »[378] Don Juan est un condensé de corsitude inavouée, le double nihiliste parfait d'une Corse imparfaite.

> *Qui suis-je ? Un homme sans nom...*[379]
> *Je ne veux plus souffrir de père ni de maître,*
> *Et si les Dieux voulaient m'imposer une loi,*
> *Je ne voudrais ni Dieu, père, maître, ni roi !*[380]
> *Non, non, je ne me repens pas.*[381]
> *Tout cela m'indiffère, comme la vie toute entière.*[382]

374Pathologie dérivée de *fora* signifiant "dehors" et généralement décliné par d'élégants bombages routiers. Son origine vient d'un mot d'ordre du FLNC des années 1980 copiant une mode irlandaise (*Brits out*) et visant le pouvoir colonial (*IFF = I Francesi Fora, AFF = A Francia Fora / Armata Francia Fora*) ; mais, en l'absence d'un accompagnement théorique, du fait d'un discours idéologiquement pauvre, il échappe rapidement à ses créateurs et finit par sombrer dans la xénophobie pure (*Arabi Fora* où l'article défini disparaît..., puis le *Fora* tout court qui parle de lui-même).

375Raoul Colonna de Cesari Rocca, *Don Juan corse (Miguel Mañara). Sa Famille, sa Légende, sa Vie. D'après des témoignages contemporains* (1917).

376Mañara est la version hispanisée du corse Magnara.

377Titre donné par Tirso da Molina à son *Don Juan*.

378Jean Massin, *Don Juan* (1979).

379Tirso da Molina, *Le Trompeur de Séville et le Convive de pierre* (1630).

380Jean de Villiers, *Don Juan* (1659).

381Lorenzo da Ponte, *Don Giovanni* (1787).

382Nikolaus Lenau, *Don Juan* (1844).

Don Juan va jusqu'au bout, jusqu'à l'ultime tromperie qu'est la mort. « Il voulut encore que sur son tombeau on gravât cette inscription : *Ci-gît le pire des hommes qui fut au monde*. »[383] Encore, cet hominine romanesque avait un nom et l'on a écrit sa légende pour lui ; avec B. Traven ce n'est pas un nom que nous avons mais une trentaine et en définitive aucun, et sa légende c'est lui-même qui se la compose, en Corse comme ailleurs.

Celui que l'on nomme désormais sous le nom littéraire de "B. Traven" est né vraisemblablement vers 1880, et sûrement un peu après (ou avant), en Allemagne. « Comme la plupart des hommes, [il est] aussi peu responsable de [sa] nationalité que de [sa] date de naissance ou de la couleur de [ses] yeux. »[384] A-t-il été marin ? C'est certain.[385] Acteur sous le nom de Ret Marut ? Cela se pourrait.[386] Pamphlétaire bravant la censure pendant la Grande Saloperie ? Tout porte à le croire.[387] Révolutionnaire à Munich lors de l'après guerre ? Sans doute.[388] Condamné à mort, traqué et poursuivi, celui qui deviendra pour la postérité B. Traven n'aura alors de cesse de vivre *en-dehors* et *au-dehors*, à sa manière, c'est-à-dire celle d'un anarchiste apatride dans sa tendance individualiste et en toute clandestinité. Pour lui, vivre c'est suivre une voie, *sa* voie, mais « il n'y a pas de droite. Il y a seulement une ligne. La ligne est une courbe qui accomplit son trajet sans varier. Cette invariance prend place entre l'infini et la plus courte unité de temps que l'on puisse imaginer. Cette courbe ne s'arrête jamais. »[389] Cette courbe, « la courbe de Mar » telle qu'il la nomme, est une sorte de mathématisation cocasse de la philosophie de Max Stirner où le Moi est l'alpha et l'oméga de toute considération physique et métaphysique.[390] Dans l'effervescence de ces années-là, sa ligne ondoyante semble croiser la courbe (très) zigzagante de Filareto Kavernido et celle, plus stable, du 42ème parallèle traversant la Corse, mais, comme tout ce qui touche à Traven, les preuves manquent. Restent des suspicions... Ret Marut travaille comme acteur à Düsseldorf dans les années 1913-15 ; dans sa fuite de 1920-21, il se cache en différents endroits dont l'un se trouve à Düsseldorf où il a conservé des amitiés voire des complicités. Or, à cette même période, s'y trouve la communauté de vie "FreiLand" de Gerhard et Agnès (dite "La Grande Agnès") Schöndelen, eux-mêmes en rapports étroits avec celle de Filareto, qui s'y rend souvent, et que Gerhard et Agnès finiront d'ailleurs par rejoindre. Ces communautés, perçues comme d'innocentes dingueries par les forces contre-révolutionnaires, sont plutôt épargnées et servent de refuge à de nombreux fuyards. C'est donc là que Filareto et Traven se sont rencontrés, certainement brièvement mais suffisamment pour y nouer une complicité stirnerienne. Fin 1921, on le retrouve à Berlin chez son ami le pharmacien Götz Ohly, à deux pas de la communauté banlieusarde de Filareto, alors installée dans une décharge, et qu'il recroise donc. Est-ce à son contact que Traven rédige *Khundar*, sorte de texte d'adieu au « vieux monde » où une espèce de prophète déguenillé, mi-Filareto mi-Zarathoustra, prêche po(l)étiquement une foi stirnerienne de tendance cynique ? Est-ce à cette occasion qu'il parle de la Corse à Filareto, la présentant comme une terre propice à y bâtir une nouvelle humanité respectueuse de l'Individu ? Tout porte à croire que Traven a été en Corse, ou dans ses parages, lors de l'une de ses vies antérieures, certainement comme marin ou mousse dans les premières années du XXème siècle[391] ; on a en outre retrouvé à sa mort une édition allemande du *Corsica* de Ferdinand Gregorovius[392] dans ses affaires personnelles. Toujours par le biais des communautés en marge, Traven rejoint celle de Kalltal au hameau de Simonskall près d'Aix-la-Chapelle/Cologne c'est-à-dire proche de la frontière. Traven finit par quitter l'Allemagne ; et, si l'on en croit son roman *Le vaisseau des morts*, il traverse la France, travaille comme ouvrier agricole en Provence et cherche à s'embarquer dans un port. Vers la Corse ? Finalement, il semble avoir obliqué vers l'Espagne puis la Grande-Bretagne, puis... Dommage ! Voilà, pour la mémoire d'une histoire qui n'a pas été et qui aurait pu être, un florilège que B. Traven a écrit en se remémorant peut-être cette île montagneuse, croisée furtivement mais jamais oubliée un jour de 1903 ou de 1905 depuis le bastingage d'un bateau.

383Prosper Mérimée, *Les âmes du Purgatoire* (1834).

384Lettre de B. Traven à la Büchergilde Gutenberg, février 1928.

385Les marins et leurs coutumes sont très présents dans l'œuvre de Traven.

386Parmi les nombreuses biographies de Traven, voir Rolf Recknagel, *Insaisissable* (2008).

387De 1917 à 1921 paraît l'étrange revue *Der Ziegelbrenner* (Le fondeur de brique) dont les derniers numéros seront imprimés et diffusés clandestinement ; Marut/Traven en est le principal rédacteur.

388Ret Marut participe à la 1ère République des Conseils de Bavière aux côtés de Gustav Landauer, Erich Mühsam et Ernst Toller en 1919. Voir F. M. Djanov, *Rêve-olte dans la révolution* (en ligne sur analectes2rien.legtux.org).

389*Der Ziegelbrenner*, n°20-22, 6 janvier 1920.

390« coïncidence du centre du monde et du centre du Moi » dit son créateur.

391Dans *Le vaisseau des morts* (1926), le héros navigue en méditerranée entre Maroc, îles diverses et Syrie...

392Poète et historien allemand venu en Corse en 1852.

Des jours, des jours et des jours, des pensées et des pensées. Qui se talonnent les unes les autres dans une agitation continuelle, infatigable, qui se pourchassent, se harcèlent, se poursuivent. Et, là-dessus, comme un fracas d'airain de cloches, l'éternel, le plus intense et douloureux : pourquoi ? Dans quel but ? Pourquoi ? Dans quel but ?[393] *Mes vrais compatriotes sont ceux qui, au regard de ma conscience et sur la base de ma conception du monde, ne vivent pas enfermés à l'intérieur des frontières d'une nation particulière, même aussi loin qu'on veuille repousser ces frontières.*[394] *L'autre est toujours mon ennemi et je suis le sien. Nous sommes seulement tous deux trop polis pour nous le dire en face. C'est bien pourquoi la politesse est le seul moyen de permettre aux hommes de vivre ensemble.*[395] *Celui qui reconnaît la courbe de Mar ne voit plus les choses du monde avec l'œil imparfait de l'homme. Il voit les choses et les processus du monde tels qu'ils sont en vérité. [...] Chaque corps se tient au point central de l'Univers. Je me tiens au point central de l'Univers. Moi seul. Il n'y a que moi qui me tiens au point central de l'Univers, parce qu'il n'y a que moi qui puis penser : Moi. Aucun autre humain ne peut penser cela pour moi. C'est pourquoi aucun autre homme ne peut se tenir au point central de l'Univers. Je pense : Moi. Je pense : Moi ; et je suis infini, aussi longtemps que je pense : Moi. Je suis indestructible dans mon essence. Je suis à l'origine. C'est uniquement mon état qui peut changer, se transformer. [...] Je pense : Dieu. Je suis Dieu. Pourrais-je sinon penser : Dieu ? Je pense :* Moi*. Je suis unique. Je suis infini. Je suis. Je me suis créé ce monde au moment où je l'ai reconnu. Le monde m'appartient, parce que je le reconnais.*[396] *Je suis seul juge de mes propres actes, Moi, et personne d'autre sur terre.*[397] *Éveiller l'insubordination chez tous les hommes, telle est ma tâche capitale. Insubordination contre chacun. Insubordination contre tout. Insubordination contre toute loi, contre toute idée, contre tout programme, contre tout gouvernement. Homme, sois un éternel révolutionnaire, et tu auras vécu !!! [...] Personne n'aura ma peau.*[398] *Il m'est bien égal de rendre mon dernier soupir assis dans le fauteuil d'un club ou sur un tas de fumier. Cela est accessoire. Mais ce qui m'importe, c'est que lors de cette opération sacrée personne ne me dérange, ni l'huile, ni l'homme de médecine, ni le magicien, ni le grand-prêtre, ni la main suave de l'assistant. [...] Toute mon infinie estime va à l'animal qui se dissimule et dont le discret secret est objet de respect des autres animaux qui, sans se troubler, continuent à manger, s'accouplent et poursuivent leurs jeux à plaisir.*[399]

L'anonymat, ce retrait *a*-identitaire que nous montre Traven, est un gage de liberté et c'est bien cela qui s'exprime lors du Carnaval. Procession communautaire, survivance saturnale, le carnaval est un moment fédérateur où *i maschari*, les masqués, déambulent dans l'espace public, s'en emparent et s'y expriment ; à la fin *u rè*, le roi, symbole de l'oppression, y est brûlé.[400] De l'anonymat à la clandestinité il n'y a qu'un pas et, pour le *mascharu* comme pour le *ribellu*, le masque, comme la cagoule, assure à son porteur la sécurité et la liberté d'*être* car toute identité n'a de valeur que par rapport à un(e) autre ; l'identité est un marqueur policier et non une qualité sociale. Parler d'identité c'est parler d'exclusion : de l'autre par rapport à soi et de soi par rapport à l'autre, ce n'est pas *être soi*. Considérer le caractère Unique de l'Individu, c'est refuser son identification par l'identité que tel ou tel autre lui donne ou qu'il se donne par rapport à tel ou tel ; c'est dire : « Je suis ce que je suis et pas ce que tu penses que je suis ; tu es ce que tu es et pas ce que je pense que tu es. » Mais cette unicité ne confine pas l'Individu à une position figée comme le fait justement l'approche identitaire, car son dividu, c'est-à-dire les facettes de son Moi,

393B. Traven aka Robert Maurhut, *An das Fräulein von S...* (1916).

394Lettre de B. Traven à la Büchergilde Gutenberg, février 1928.

395« Lignes écrites et publiées quinze mois avant le 1er août 1914. » Reproduites dans *Der Ziegelbrenner* en 1918.

396*Der Ziegelbrenner*, n°20-22, 6 janvier 1920.

397*Der Ziegelbrenner*, 9 novembre 1918.

398*Der Ziegelbrenner*, n°23-25, 20 mars 1920.

399*Der Ziegelbrenner*, n°3, 16 mars 1918.

400Désormais, le plus grand carnaval d'Europe se trouve en Macédoine et continue de cultiver une certaine monstruosité esthétique du déguisement. Le plus grand bal masqué de Corse s'est lui tenu à Tralonca le 11 janvier 1996. Historiquement la tenue pour ce genre de soirée était assez rustique et composée d'un panel hétéroclite de treillis de récupérations, de cagoules DIY et d'armes de chasse, le tout éclairé à la lampe tempête voire à la bougie ; puis est venue la mode crypto-GIGN en combinaison para bleu-nuit et enfin le déguisement style ninja avec armes chromées et éclairage par générateur.

est pluriel : mes envies, mes goûts, mes sentiments, mes émotions, etc. sont multiples mais ne constituent toujours que Moi car ce sont *mes choix*. L'identité, elle, ne se choisit pas ; elle est imposée/apposée comme l'oblitération sur un timbre. Qu'elle soit familiale, religieuse ou nationale, elle s'hérite en un tout mal ficelé qui colle aux doigts.

iii. du genre en général et de la femme en particulier

Les portraits ethnologiques faits de la femme de Corse sont en général peu flatteurs pour la société corse dans son ensemble qui ne semble pas avoir été bien différente de la plupart des sociétés, si ce n'est de toutes.

> *Les femmes, en Corse, suppléent en grande partie à ce que font parmi nous les animaux domestiques, ce sont elles qui transportent les fruits de la terre, et presque tout ce qui est nécessaire aux voyages : on est étonné des poids énormes qu'elles transportent sur leurs têtes, et que l'habitude paraît leur avoir rendus légers.*[401]

> *Du pain, de l'oignon, et de l'eau, voilà en quoi consiste la nourriture journalière, dont elles se repaissent accroupies dans un coin de la hutte, toutes fois après avoir servi à leur maris fainéants et gloutons, du lard et du cabri.*[402]

Nous sommes loin de l'iconographie déjà évoquée et de cette « femme d'aspect farouche, sur un rocher élevé entouré d'eau ».[403] Et pourtant ! Comme toujours il faut creuser, saper la surface des choses et, au fond de la mine, trouver, derrière le charbon, le diamant qui est pourtant de même constitution. En marge des couvents et fondations religieuses "régulières" dont la Corse a été couverte, s'est développé un mouvement proche des béguines : celui des *pizzoche*, leur nom étant la transcription en langue vulgaire du terme "nouvelles religieuses" (en latin *mulieres religiosae*).[404] Elles apparaissent au tournant des XIIIème/XIVème siècles et s'organisent de manière à mener une vie commune tout en gardant leur avoir-propre et leur caractère de laïques. Le mouvement est particulièrement intéressant dans le fait qu'il ne constitue qu'un *retrait* partiel au monde (même si certaines semblent finir ermites) car ces *pizzoche* vont au populo afin d'y promouvoir concorde, solidarité (de classe ?), soins aux malades et hospitalité aux démunis. Leur retrait est sociétal et correspond à leur désir de se mettre à l'écart d'une société qui ne leur propose qu'un rôle subalterne et soumis, et une fonction cantonnée à la reproduction. Ce dernier point est important, les *pizzoche* peuvent être autant vierges que veuves et semblent compter nombre de concubines de prêtres peu désireuses d'enfanter ; en tout cas elles regroupent des femmes qui renoncent ou ont renoncé à toute reproduction et qui l'évitent soigneusement par quelque moyen que se soit (évitement n'est pas abstinence et la frontière entre une *pizzocha* et une *stregha* est certainement mince, les deux connaissant les herbes qu'il faut). Pour assurer le quotidien et gagner ainsi leur indépendance/autonomie, les *pizzoche* se trouvent un travail, purement prétexte/alimentaire, comme servantes ou journalières dans les campagnes. Ces petites communautés font preuve de résilience, leur discrétion assurant certainement leur survie car elles demeurent constamment sous la surveillance sourcilleuse (et mâââle) du clergé. Dès la fin du XIIIème siècle, le franciscain Gilbert de Tournai s'affole de ce qu'il voit alors se développer à partir de la matrice originelle rhénane : « Partout il y a des femmes appelées béguines. Un certain nombre d'entre elles excellent en arguties et raffolent de nouveautés. Elles interprètent les mystères de l'Écriture et la traduisent. Néanmoins ces mystères sont à peine sondables par ceux qui ont eu un enseignement scriputaire. Elles lisent la Bible en groupe, sans respect, d'une manière pleine d'audace et cela en petites assemblées, dans des ateliers et même en pleine rue. »[405] En Corse, Monseigneur Mascardi note au XVIème siècle : « De toutes ces femmes, quelques-unes sont tombées ou tombent dans l'erreur, d'autres au contraire vivent honnêtement, sans que l'on ait entendu dire qu'elles aient donné le mauvais exemple. »[406] Un siècle plus tard, Monseigneur Spinola avertit et menace : « Nul homme, nulle femme ne pourront revêtir ni porter l'habit des religieux ou des ermites avant d'avoir

401Jacques Maurice Gaudi, *Voyage en Corse et vues politiques sur l'amélioration de cette isle* (178?).
402Anonyme (1786), *Notice historique sur les habitans de l'isle de Corse.*
403Cesare Ripa, *Nuova Iconologia* (1613).
404Voir Mario Sensi, *Storie di bizzoche tra Umbria e Marche* (1995). Sur la péninsule italienne on les appelle *pinzoche, pinzocrare, bizzoche*, *binzzochere*, *bizzochere* ou encore *bizzocare ;* quoi qu'il en soit, c'est toujours à partir de la langue vulgaire qu'on les nomme. Il ne semble pas qu'il y ait eu en Corse un mouvement para-religieux mâââle comparable.
405Cité dans A. Stroich, "Collectio de scandalis ecclesiae", *Archivum fransiscanum historicum*, n°24, 1931.
406Cité dans François-Jean Casta, *Évêques et curés corses* (1965).

été examinés et approuvés par nous. »[407] Il semble ainsi que le mouvement des *pizzoche* ait été clairement hétérodoxe à ses débuts (jaillissement dans l'ambiance déjà décrite de l'époque précédant l'apparition des ghjus), puis plus orthodoxe dans ses développements ultérieurs (et donc sous contrôle du clergé menant à son absorption/disparition).

> *Écrivant en vernaculaire et non en latin, ces béguines diffusaient parmi les fidèles des subtilités théologiques qui étaient jusqu'à ce moment-là le domaine réservé des clercs. Dans ces œuvres s'exprime ce que certains historiens de la mystique appellent la théologie vernaculaire.*[408]

Proches du mouvement troubadour et de l'esprit de son initiateur Guillaume d'Aquitaine qui composa un poème « de pur rien »[409], les béguines emploient volontiers la poésie, orale ou écrite, pour transmettre leur message. En Corse, cette diffusion auprès du populo, que l'on peut qualifier de *spirituelle* et de *politique*, semble s'être faite exclusivement oralement, en tout cas aucun texte écrit en corse, ou en tout autre langue supposée insulaire, n'a encore été attribué à des *pizzoche*. Indépendantes, audacieuses, en rupture avec la norme, vulgarisatrices de considérations nouvelles, adeptes de l'auto-instruction, féministes avant l'heure, les *pizzoche* ressemblent à ces femmes nihilistes, fer de lance du mouvement d'avant-garde du milieu du XIXème siècle.[410] Quelles traces ont-elles laissées dans l'imaginaire refoulé de la femme en Corse ? Peut-être cette sensibilité po(l)étique que l'on aime lui prêter, ce langage orphique que Jules de Gaultier semble avoir discerné dans cet état d'*être* qui est le propre du chant corse : « Une réalité de la vision... au-dessus de la réalité de la vie. »[411] *Voceru* donc, comme celui honorant Maria Fiordispina (Fleur d'Aubépine) Padovani, tueuse d'amant mal embouché et désireuse de devenir femme-bandit[412] :

Si vesti da gran guerriera	Elle s'habilla comme une grande guerrière,
Carca di feru e di piombu	Chargée de fer et de plomb,
Colla carchera e la tarsetta,	Avec la boîte à cartouche et la tarsette,
Lu stilettu e la pistola,	Le stylet et le pistolet,
Dicendo : Oggi è u me sicretu.	Disant : Aujourd'hui c'est mon secret.
[...]	[...]
Deh ! portameni a Tallano	Maintenant, conduisez-moi à Tallano
Dove so i banditi più fieri,	Où sont les bandits les plus fiers,
Giacomo e Santa Lucia,	Giacomo et Santa Lucia,
Quest cuori bravi e guerrieri,	Ces cœurs braves et guerriers,
E con elli in compaynia,	Et avec eux en compagnie
Girero boschi e sentieri.[413]	Je parcourrai les bois et les sentiers.

Ou encore ce *lamentu* du Rostinu qui jette aux orties les règles de l'État imposant le service militaire :

Maladî vogliu le leggi ; maladi vogliu l'éditti ;	Je veux maudire les lois, je veux maudire les édits ;
Chi sopra sti ghiuvanotti ci piglianu sti diritti :	Car sur ces jeunes gens ils ont trop de droits :
A l'età di vint' un annu li facenu andà cuscritti.[414]	À l'âge de vingt ans on les fait partir comme conscrits.

Jean Lorrain, revenant sur ce thème ajoute : « La femme corse est naturellement poète. Il y a comme une sibylle et une prophétesse, dans chaque paysanne ; la douleur et la vue de la mort réveillent en elle le

407*ibid.*
408Anne Morelli, *Sectes et hérésies, de l'Antiquité à nos jours* (2002).
409« J'ai une amie, je ne sais qui elle est, jamais encore je ne l'ai vue, elle ne fait ni ce qui me plaît, ni ce qui pourrait me peser. Et cela ne me fait rien. » Guillaume, qui avant d'être troubadour fut un bon soudard, est le père d'Aliénor dont le gisant représente une femme lisant un livre sur lequel il n'y a... rien d'écrit.
410On peut lire avec profit les récits d'époque de Vera Figner, *Mémoires d'une révolutionnaire* ou encore de Sophie Kovalevskaïa, *Une nihiliste* ; la consultation de Nicolas Tchernichevski, *Que faire ?*, est également intéressante.
411Jules de Gaultier, *La vie mystique de la nature* (1924).
412En Macédoine des femmes sont présentes dans les bandes de haïdouks et combattent comme les hommes ; ce sont souvent de jeunes juives, et rejoindre une bande c'est faire preuve d'émancipation *et* sociale *et* sexuelle.
413Cité dans James Henry Bennet, *La Corse et la Sardaigne. Étude de voyage et de climatologie* (1876).
414Cité dans Mathieu Ambrosi, *Le chant corse* (189?).

génie sibyllin. »[415] Il faut imaginer cette poésie secrète, rarement révélée, et qui parfois émerge au grand jour comme dans ce poème, de la bien nommée Ribella, trouvé à Bastia[416] et intitulé du nom, tout aussi choisi, d'*Anagala*, la poétesse mythique de l'île de Corse dont nous parlent les auteurs antiques :

> *Je veux être Anagala*
> *celle qui dévore son mâââle*
> *comme une mante*
> *pendant l'accouplement.*
> *Je veux avoir un homme dévoué*
> *comme un chien*
> *que je mènerais en laisse*
> *la chaîne autour du cou*
> *comme un robot.*
> *Sous mes draps ronfle*
> *un homme inconnu,*
> *que je baise !*

Les mâââles n'ont qu'a bien se tenir, la femme de Corse oscille entre l'apparente paisible *pizzocha* et la terrible Colomba qui, comme Louise Michel, sait fondre des balles et au besoin les envoyer à l'importun de passage. « Sa bravoure égale celle de l'homme dont elle partage les peines. Elle porte le fusil, monte à cheval. C'est une amazone redoutable. Quand elle verse des larmes, elle crie en même temps. Le cri atténue la faiblesse des pleurs. On dirait qu'elle s'efforce de faire toujours, même dans la douleur, figure d'héroïne. Elle stimule l'homme au besoin. Si le courage en lui défaille, elle est la voix qui le ranime, le réconforte, le rend invincible. Elle arme son bras, que ce soit contre l'envahisseur de l'île ou pour la vendetta. »[417] Et par-dessus tout, la femme conserve le secret, le secret terrible qui dans toute société mâââle fonde la légitimité : le secret de la paternité. Elle seule *sait* ! Et c'est sur un allié imprévu qu'elle peut compter, notre brave don Juan.

> *Don Juan joue de cette société mâle : il est l'épouseur à toutes mains et arrache des victoires par la promesse fallacieuse du mariage, qui seul justifie la femme dans cet ordre social. Mais, surtout, don Juan déjoue cette société : il défie Dieu, les maris, les pères. À Dieu, il arrache la religieuse, au mari, la femme, et la fille au père. Autrement dit, il arrache la femme-marchandise au réseau habituel de distribution : il lui montre une autre voie, qui n'est pas celle tracée par l'ordre des hommes. Le libertin fait souffler le vent de la liberté. Il leur parle de sexe à sexe : d'égal à égale.*[418]

Pauvres mâââles ! Que leur reste-t-il ? Peut-être la chasse, cet ultime refuge contemporain d'une sur-virilité d'affichage où l'on peut, entre mâââles, assouvir son trop plein de testostérone en treillis. Mais c'est alors l'*Orca* qui risque un jour de leur taper sur le coin de l'épaule alors qu'ils font le poste au sanglier.[419] L'Orca c'est la Lilith de Corse, la femme sauvage qui oscille entre nature et culture ; plus *idée* que réalité concrète, mais double sauvage en filigrane.

> *La Femme Sauvage suit les femmes comme leur ombre. Parfois nous l'apercevons. Parfois elle redevient invisible. Pourtant, elle apparaît à tant de reprises dans notre existence, sous des formes tellement variées, que nous nous sentons cernées par ses images et ses impulsions. Elles vient à nous dans nos rêves et dans les histoires, car elle veut voir qui nous sommes et savoir si nous sommes prêtes à la rejoindre. Il suffit de jeter un œil à l'ombre que nous projetons pour voir que ce n'est pas l'ombre d'une personne humaine marchant sur deux jambes, mais la forme exquise de quelque chose de libre, quelque chose de sauvage.*[420]

415Jean Lorrain, *Heures corses* (1905).

416Feuille dactylographiée comportant ce seul poème (20??) auquel nous empruntons volontiers le terme taquin de "mâââle".

417Michel Lorenzi de Bradi, *La Corse inconnue* (1928).

418*Études corses* n°6-7, 1976.

419Dans le faux *Voyage de Lord Byron en Corse et en Sardaigne*, l'auteur (Robert Benson, 1825) fait participer Byron à une partie de chasse du côté de Saint-Florent en compagnie d'une jeune fille de 16 ans qui attrape le *cignale* (sanglier) au lasso...

420Clarissa Pinkola Estès, *Femmes qui courent avec les loups* (1992).

L'Orca nous plonge dans les profondeurs de notre nature intrinsèque, de notre être *instinctuel* c'est-à-dire *sauvage*. L'Orca c'est la poilue, l'insoumise, l'amazone, la libertine, l'affranchie ; la femme libre *origine du monde.*[421] Tendre vers le Sauvage c'est faire preuve d'une démarche de psycho-archéologie où plutôt d'*êtrologie* : « Dans l'enfance ou à l'âge adulte, nous avons entamé notre recherche du Sauvage parce qu'au milieu d'un effort, nous avons senti une présence sauvage auprès de nous. Peut-être avons-nous découvert ses traces sur la neige fraîche d'un rêve. »[422] De l'Orca à la *mazzera* il n'y a pas l'épaisseur d'une feuille d'arbre, le même rêve les animent, le même rêve les rend *vivantes*, le même double les habite : en nous, en moi, en soi. « Nous rêvons de l'archétype de la Femme Sauvage, nous rêvons d'être réunies à elle. Et chaque jour, nous naissons et renaissons nuit après nuit de ce même rêve et son énergie nous fait créer dans la journée. Nous naissons et renaissons nuit après nuit de ce même rêve sauvage et nous retournons au grand jour, les pieds noircis par la terre humide, la chevelure emplie d'une odeur marine ou de la fragrance d'un feu de bois. »[423]

Les années 1970 sont celles de toutes les audaces et dans la foulée d'un féminisme politiquement assumé, des femmes de Corse lient une libération sociétale à la lutte de libération nationale. « Si de nombreux militants souhaitent la participation des femmes à la lutte anticolonialiste, cela ne correspond en rien à un changement de l'idée qu'ils se font d'elles. Ils souhaitent leur concours comme un élément stratégique qui pourrait faciliter la victoire sans prendre en considération leurs problèmes de femmes. Elles seront ensuite remises à leur place d'opprimées dans la nouvelle société (exemple : Algérie, Cuba). Nous sommes une composante à part entière du mouvement nationaliste. Notre solidarité avec les militants nationalistes est un lien si les militants comprennent qu'on ne peut se battre pour la liberté en opprimant les autres. Nous luttons contre tous les oppresseurs et en premier lieu contre notre oppression spécifique de femmes corses colonisées. »[424] Peut-être est-ce en pensant à elles que le jeune et fougueux FLNC dynamite en août 1977 le relais télé du Pignu à Bastia, forçant pour plusieurs mois les couples des trois/quarts de la Corse à trouver d'autres alternatives aux soirées télévisées et à porter des cagoules pour d'autres types d'actions... Chaud-bouillant, mais ce n'était peut-être pas la libération envisagée ! Et comment ne pas citer la *Mora* (basanée) de Venzolasca, cette bergère rendue célèbre par une série de cartes postales au début du XXème siècle, qui affirmait crânement féminité, indépendance, lesbiennité et au final inversion sociale : cheveux longs et foulard, bottes de cuir montantes, pantalon et tour de reins, veston et... fusil !

À remonter le temps improbable on finit par croiser le temps probable, et parmi les plus anciens restes d'hominines en Corse se trouvent ceux d'une femme. La désormais baptisée "Dame de Bonifacio" a été découverte dans l'abri d'Arraguina-Sennola ; allongée sur le dos, recouverte d'une sorte d'ocre rouge inconnu dans la région, elle a été inhumée dans une fosse peu profonde. Fortement handicapée par différents maux, cette femme d'environ 35 ans ne pouvait survivre qu'avec le soutien complet de ses compagnons ; et c'est avec la même entraide (complicité ?) qu'ils l'ont accompagnée pour la fin du voyage. Ultime image d'hominines vivant en harmonie dans le Grand-Tout et entre Égaux pouvant faire méditer cette pensée que la seule parenté valable est celle qui se choisit et non celle qui s'hérite.

> *Ma patrie est où je suis, où personne ne me dérange, où personne ne me demande qui je suis, d'où je viens et ce que je fais.*[425]

iv. êtr'xistantisme et critique métapo(l)étique

> *Dès qu'un homme arrive à la conviction fondamentale qu'il faut qu'il soit commandé, il devient "croyant" ; il y aurait lieu d'imaginer par contre une joie et une force de souveraineté individuelle, une liberté du vouloir, où l'esprit abandonnerait toute foi, tout désir de certitude, exercé comme il l'est à se tenir sur les cordes légères de toutes les possibilités, à danser même au bord de l'abîme. Un tel esprit serait l'esprit libre par excellence.*[426]

421Le mot "nature" vient du latin *nascere* qui veut dire "naître" et *natura* désignait le sexe féminin ; en Corse *natura* a gardé ce double signifiant de nature/organes génitaux/sexe mais aussi celui de "variété/diversité".
422Clarissa Pinkola Estès, *Femmes qui courent avec les loups* (1992).
423*ibid*.
424"Donne Corse Naziunaliste" (Femmes Corses Nationalistes), tract de 197?.
425B. Traven, *Le vaisseau des morts* (1926).
426Friedrich Nietzsche, *Le gai savoir* (1882).

Émancipation complète de l'Individu, homme ou femme, de tout ce qui pourrait attenter à son indépendance ou à la liberté de sa pensée : telle fut l'idée fondamentale du "nihilisme". Il défendait le droit sacré de l'Individu à sa liberté entière, et l'intimité inviolable de son existence. Le lecteur comprendra aisément pourquoi on qualifia ce courant d'idées de nihilisme. On voulait dire par là que les partisans de cette idéologie n'admettaient rien (nihil) de ce qui était naturel et sacré pour les autres (famille, société, religion, art. traditions, etc.). À la question qu'on posait à un tel homme : — Qu'admettez-vous, qu'approuvez-vous de tout ce qui vous entoure et du milieu qui prétend avoir le droit et même l'obligation d'exercer sur vous telle ou telle autre emprise ? — L'homme répondait : rien — "nihil". Il était donc "nihiliste".[427]

Pour/quoi vivre ? Se poser la question c'est déjà se fourvoyer, tenter d'y répondre c'est mentir et c'est faire acte de trahison envers la vie même ; il n'y a rien, ni aucune raison suffisante, ni aucune illusion satisfaisante pour répondre. L'hominine sait parfaitement pourquoi le monde ne tourne pas rond, il le sait d'autant plus qu'il est à l'origine de tout ce merdier permanent. À la fois problème et solution de tous ses malheurs, l'hominine n'en finit pas de s'attacher à ne trouver que des solutions alors qu'il lui suffirait de supprimer le problème ; à savoir lui-même. L'absurde de la perspective est tellement vaste qu'il en annihile la perspective même ! S'inventer des mondes ne suffit pas, il faut encore des arrière-mondes et des futur-mondes ; un empilement sans fin de conneries sans nom. Pourtant, à défaut de demi-mesure, reste le simple renouvellement de l'offre politique par l'absence de perspective politique même, et c'est ce à quoi s'emploie l'*êtr'xistantisme* ; en Absurdie, comme en Nihilie, absence de perspective n'est pas perspective de l'absence.

Aujourd'hui c'est le règne de quoi ? C'est la fin de l'Histoire, c'est la pensée unique, c'est un roman d'Orwell qui est devenu la réalité. On vit sans dignité, l'Homme est la justification du mal, de toutes les violences possibles, les violences physiques, les violences morales, les violences sociales, c'est la fin de l'Histoire, la fin des Idées. Comment toutes ces choses pourraient-elles être sans que ce soit aussi la fin de l'espoir ?[428]

L'êtr'xistantisme est comme la montagne, ce n'est ni un recours ni une enclave utopique mais un simple *refuge* ; c'est un abri *temporaire* lorsqu'au dehors souffle la tempête, mais il ne supprime pas la tempête. Cet abri, chacun le porte en soi et on le nomme du simple nom de *moi*. Ce phénomène qu'on appelle *Moi*[429] (ces vociférations du Moi[430]) n'est que la quête de l'affirmation de l'être, d'un existant différent du corps et de l'âme, c'est-à-dire de l'*ÊTR'XISTANT*. Non pas être quelque chose (être social) ou quelqu'un (être identitaire) mais exister (être existant/êtr'xistant), car la différence réside entre un être construit (au sens d'inventé) et un être trouvé (au sens de auto-révélé) : devenir ce que l'on est grâce à sa sensuitivité propre (sensation + intuitivité) et surtout refuser d'y accorder une quelconque valeur car « l'homme est cet animal singulier qui se regarde vivre, qui se donne une valeur, et qui place toute cette valeur qu'il lui plaît de se donner dans l'importance qu'il attache à des perceptions inutiles et à des actes sans conséquence physique vitale. »[431] Et oui, car à la différence de l'hominine, le simple animal a un avantage, il ne s'ennuie pas, il n'a donc aucun temps *mort* qui lui empêche de *vivre* et auquel il pourrait donner trop d'importance ; l'animal ne perd pas son temps en vaines spéculations. Le chemin vers l'autre est une impasse qui ne mène qu'au conflit, sortir du Moi c'est déjà faire une déclaration de guerre ; *mon moi n'est pas un nous*.

J'ai longtemps voyagé, toute une éternité
voyagé, de nous-mêmes vers le non-être de nous.[432]

Être le premier quelque part n'a aucun sens, ou c'est qu'on est seul et alors l'absence d'importance rattrape le gain de sens.

427Sébastien Faure, *Encyclopédie anarchiste* (1934).
428Marcu Biancarelli, *51 Pegasi, astru virtuali* (2003).
429On doit trouver dans Paul Valéry une phrase de ce calibre ; *ma induve* ?
430On doit trouver ailleurs pareil galimatia ; hominine *est* hominine.
431Paul Valéry, *La philosophie de la danse* (1936).
432Aco Šopov, "Non-être" in *Anthologie personnelle* (1994).

Je suis un homme. Mais l'homme, qu'est-ce?
Devant moi le vide, derrière moi le vide.[433]

Dans l'entre-jeu de mon *entre-je*, il n'y a pas de hasard, seulement de l'inexpliqué auquel je ne cherche aucune raison ni justification. Dans tout ce que j'entreprends ou n'entreprends pas, seule compte la notion d'*affectif* dans le regard porté : je fais ou ne fais pas parce que je *veux* ou *ne veux pas* faire ; mon choix est de l'ordre de l'*esthétique du sensible*. L'hominine est un animal qui a conscience de sa liberté et qui est Unique, mais *chì fà* (que faire) de cette liberté dont je suis le centre et l'épicentre ?

> *Je suis le centre de tout cela, un centre qui n'existe pas si ce n'est par une géométrie de l'abîme ; je suis ce rien autour duquel ce mouvement tournoie, sans autre but que de tournoyer, et sans exister par lui-même, sinon par la raison que tout cercle possède un centre. Moi, ce qui est réellement moi, je suis le puits sans parois, mais avec la viscosité des parois, le centre de tout avec du rien autour.*[434]

Le temps présent est différent du temps réel. Le passé est constitutif du présent mais en partie seulement car le temps réel du passé n'est pas le même que le temps réel du présent (contexte). « Mais moi je ne veux pas le présent, je veux la réalité ; je veux les choses qui existent, non le temps qui les mesure. Qu'est-ce que le présent ? C'est une chose relative au passé et au futur. C'est une chose qui existe en vertu de l'existence d'autres choses. Moi je veux seulement la réalité, les choses sans présent. Je ne veux pas inclure le temps dans mon schéma. Je ne veux pas penser aux choses en tant que présentes ; je veux y penser en tant que choses. Je ne veux pas les séparer d'elles-mêmes, en les traitant de présentes. Je ne devrais même pas les traiter de réelles. Je ne devrais les traiter de rien du tout. Je devrais les voir, tout simplement les voir ; les voir hors temps, hors espace, voir en réussissant à me dispenser de tout sauf de ce qui est vu. Telle est la science du voir qui n'en est pas une. »[435] Le géopoéticien proclame : « Voir dans la nature, voir en soi-même, c'est refléter l'origine »[436] ; or il n'y a pas de retour à ce que l'on n'a jamais été, il n'y a pas d'origine, il n'y a au mieux que de l'originel, ce qui est différent. Je ne veux que de l'*instant*[437], pas d'un moment historique passé, présent ou futur.

Tout peuple est comme le présent, une notion indicielle coincée entre un passé qui n'a pas été et un futur qui ne sera pas. Le peuple comme entité *nationale* n'est rien, c'est une *construction* purement politique autour de passions hétérogènes et éphémères ; tout peuple est voué à disparaître. À toutes les Nustralie de Corse et d'ailleurs, j'oppose ma Nihilie de partout et de nulle part car nier les patries collectives c'est préserver sa singularité. Dire non à tout, et oui au reste (ou l'inverse), telle est la voie dystopique qu'emprunte l'êtr'xistant. Sa révolution est une rêv-olution, sa vérité est une vrai-alité. Son Rien est le contre-rien d'une société qui ne propose/vend que le vide de son progrès à consommer, mais son Rien s'adosse contre le Tout d'un Monde qui offre l'instant de ses sensations à vivre ; et « le monde est assez vaste pour qu'on puisse tous y avoir tort. »[438]

Fuir c'est renouer avec l'état primitif, antithèse d'une société capitaliste qui détruit le calme, la paix et l'harmonie par « une pensée unique qui se nomme l'argent »[439]. L'anonymat c'est mourir au monde, se mettre en retrait de ce qui identifie, répertorie, enregistre et régit ; c'est sortir de ce qui contrôle la société ; c'est fonder la propriété exclusive de *son* Moi ; c'est être plus au-dehors qu'en-dehors. « Quand il n'y aura plus de relevés sur la terre et plus le moindre document, alors, et seulement alors, nous serons réellement libres à jamais. »[440] Et notre anonyme préféré de po(l)étiser tout ça à l'extrême en créant l'histoire d'un bateau sur lequel s'embarquent « des fugitifs de tous les pays d'Europe, recherchés par les polices des pays impérialistes — des desperados, des apatrides. »[441] Ils ont jeté aux orties leurs papiers, leur nom et leur nationalité (leur vie d'*avant*), ils n'ont plus comme seul bien (*propriété*) que leur

433Aco Šopov, "Complainte d'au-delà de la vie" in *Anthologie personnelle* (1994).
434Bernardo Soares, *Livre de l'Intranquilité* (aka Fernando Pessoa).
435Alberto Caeiro, *Poèmes désassemblés* (aka Fernando Pessoa).
436Kenneth White, *La Figure du dehors* (1982).
437Instant = durée très courte que la conscience saisit comme un tout.
438Phrase de l'écrivain Arno Schmidt lors d'un entretien (*Arno Schmidt : Mein Herz gehört dem Kopf !*, documentaire de Oliver Schwehm, 2014).
439B. Traven, *Der dritte Gast und andere Erzählungen*,1958 (partiellement traduit dans *Le visiteur du soir*, 1967).
440Anonyme (en fait B. Traven), "Der fremde Soldat" in *März*, 1915.
441Rolf Recknagel, *Insaisissable* (2008).

Moi et comme avenir que leur seul *instant réel*.

> *Celui qui entre ici*
> *perd son nom et sa vie*
> *au gré d'un souffle de vent.*
> *Dans le vaste, vaste monde,*
> *il n'en restera plus trace.*
> *[...]*
> *Dieu et Diable l'y oublient,*
> *il n'est plus ni blanc ni noir,*
> *il n'est Rien et Nulle Part.*[442]

Le poète conseille de continuer à marcher une fois le sommet de la montagne atteint ; en effet le sommet n'est que le prétexte d'un déplacement physique, au-delà c'est un devenir du monde qui s'ouvre, c'est-à-dire de soi. Laisser le guide en bas de la montagne et quitter les sentiers balisés, non pas métaphoriquement mais pratiquement, non pas simplement physiquement mais intellectuellement. Suivre *mon* chemin, ma *voie* ; alors seulement je suis libéré du besoin (désir ?) d'être situé/identifié. Commencer *à* être, et *à* exister : *ÊTR'XISTER*.

À maintes reprises, ceux qui ont voulu "changer" la société, "faire la révolution", ont succombé à la tentation de mythifier le "peuple", le populo, à l'envisager tel qu'on l'imagine (et non pas tel qu'il *est*) et d'aller à sa rencontre. « Et l'on comprend qu'il revête à l'excellence les vertus anthropologiques de l'imaginaire : contre les turbulences de la vie inféconde, contre un temps qui passe en vain, et qui n'est jour après jour que reconduction du même et promesse du pire, le peuple se pose comme un barrage, il représente la plénitude d'un présent mythique. Utopie, il peut être imagé comme le lieu d'une vie libre et féconde, avant que tout ceci n'ait lieu, avant que la société ne prenne ses formes oppressives et injustes. Uchronie, il est un continuum intemporel, il est l'aspect du temps qui échappe au temps. Rejoindre le peuple constitue donc une démarche obligée pour quiconque entreprend de se replacer en position d'envisager une vie libre. »[443] Non pas aller au populo comme on va à Canossa, mais proposer un *contre*-imaginaire à l'imaginaire identitaire ; sortir de cet imaginaire fait du lieu commun des *singularités contraires*. Utiliser les armes de l'imaginaire même : l'histoire, la religion, les us et coutumes, la langue, etc. Transformer les outils collectifs d'oppression de l'Individu, les retourner en autant d'éléments et d'arguments libérateurs, en armes ; transformer l'indifférenciation générale en différence, en *unicité*. Ce n'est pas le populo qui est unique, mais l'Individu qui est Unique, ce qui change tout. Il faut extraire l'Individu du commun, toujours affranchir et s'affranchir. Mais « l'histoire se révèle une machine dégradante : Empire, contre-révolution, échec et répression des soulèvements populaires, exil, humiliation des meilleurs, abandon des misérables. Le problème est donc de savoir comment il est possible encore de penser le progrès. Comment l'histoire peut-elle échapper à l'histoire ? Comment créer l'histoire avec de la non-histoire ? Le peuple peut constituer un telle ressource. On cherche en lui l'homme de nature, celui qui n'a pas encore été entamé par l'histoire. Mais la nature-promesse devient immédiatement nature-maléfice. En elle-même et à elle seule, la nature est un gouffre. Le peuple-nature doit donc être cultivé, socialisé. C'est dans le devenir collectif du peuple que se trouve la possibilité d'échapper aux maléfices de la nature. Mais socialiser le peuple ne permet pas encore d'échapper au problème. Car constituer un sujet, séparer un sujet, c'est reconduire la fragmentation sociale et humanitaire qui est la cause de la domination. Ainsi le problème, ou plutôt le dilemme fondateur du mythe, se pose-t-il de la manière suivante : comment découvrir un sujet de l'histoire qui soit négateur de l'histoire, un homme de nature qui nie la nature de l'homme, un sujet social qui se nie comme séparation, c'est-à-dire comme sujet ? »[444] Autant être clair à l'issue de ce pensum, il n'y a pas de réponse. À rien. Le plus petit dénominateur commun du monde des hominines est aussi son plus grand : Moi, Toi, Lui/Elle ; pas Eux, ni Elles/Ils, ni Nous.

> *C'est lorsque nous nous isolons le plus radicalement, lorsque nous nous enfonçons dans notre moi profond et singulier, qu'en définitive nous découvrons notre essence, cachée dans notre propre cœur, la communauté primordiale et universelle : la communauté avec le genre humain et avec l'univers. Celui qui a découvert en lui-même cette*

442B. Traven, *Le vaisseau des morts* (1926).
443Alain Pessin, *Le populisme russe. Populisme, mythe et anarchie* (1997).
444*ibid.*

communauté bienheureuse est définitivement enrichi, rendu heureux et radicalement séparé de la communauté publique factuelle du monde vulgaire.[445]

Le rêve du bonheur est la recherche de l'illusion ultime, le rêve du bonheur d'autrui est la recherche de la connerie ultime, d'un temps qui n'a jamais été et qui ne sera pas. De cette quête, le Chevalier à la triste figure en a usé son fond de culotte sur Rossinante et ses lances sur les moulins à vent.

Après que don Quichotte eut bien contenté son estomac, il prit une poignée de glands en sa main, et, les considérant attentivement, proféra les paroles suivantes : "Heureux âges et siècles heureux, ceux à qui les anciens donnèrent le nom de dorés, non pas pour ce qu'en iceux l'or (qui en notre âge de fer s'estime tant) se gagnât sans aucune peine, mais d'autant qu'alors ceux qui vivaient ne savaient que c'était de ces deux paroles tien *et* mien*. En ce saint âge toutes choses étaient communes ; il n'était pas nécessaire à personne, pour gagner son ordinaire soutien, de prendre autre peine, sinon hausser la main et le prendre à ces robustes chênes, qui libéralement invitaient à cueillir de leur fruit doux et succulent. Les claires fontaines et les eaux courantes leur offraient en une magnifique abondance des ondes transparentes et savoureuses. Par les cavernes des rochers et par le creux des arbres, les soigneuses et prudentes abeilles formaient leurs républiques, offrant aux premières mains venues, sans aucun intérêt, la fertile récolte de leur très doux travail. Les vaillants lièges rendaient de soi, sans autre artifice que celui de leur courtoisie, leurs larges et légères écorces, desquelles on commença de couvrir les maisons soutenues sur de rustiques pieux, rien que pour se défendre de l'inclémence du ciel. Tout était paix alors, tout amitié, tout concorde."* [... et ainsi de suite pendant des phrases et des phrases] *Notre chevalier fit toute cette harangue (de laquelle on se fût bien passé) à cause que les glands qu'on lui servit lui avaient ramené à la mémoire l'âge d'or, et l'avaient mis en fantaisie de tenir cet inutile discours aux chevriers, lesquels, sans lui répondre une seule parole, l'avaient écouté tout ébahis et en suspens.*[446]

Et notre Boswell, lors de l'une de ses expéditions rêveuses dans la montagne de Corse, d'être pris dans le même flagrant délit d'illusionnisme en regardant les bergers qui l'accompagnent : « Je me rappelai dans ces moments le *prisca gens mortalium*, cette première race des hommes qui couraient dans les bois, mangeant du gland et buvant de l'eau. »[447]

Alors ? On peut, sans se tromper de beaucoup, anticiper cette histoire qui est de tous les temps. Dans un futur proche et lointain, la folie des hominines a conduit la planète Terre au chaos, à la guerre et à la violence ; une fois de plus. Sous les ruines des dernières positions où résistent les derniers combattant(e)s de la dernière insurrection règne un climat de désolation. Les défaites, le froid et les privations ont muselé les dernières illusions. Dans la confusion de la fin, le dernier êtr'xistant n'a pas peur du qu'en-dira-t-on et assume sa différence. Indifférent, sans prendre de pose, nature ; il avait décidé d'en être une dernière fois, *pour rien*, il se retire du jeu, *pour lui*. Ouf !

Est-ce que cette "désintégration" de notre société organisée et industrialisée est réellement une catastrophe ? Ou bien au contraire, est-ce qu'elle représente la redécouverte par l'homme de la connaissance de ses propres propriétés en tant qu'animal ? Est-ce que la société humaine pourrait devenir autorégulatrice si on connaissait ces propriétés ? Est-ce que l'animal humain pourra atteindre une "économie animale" ?[448]

Comme les hommes eux-mêmes, les sociétés n'ont qu'un temps et c'est se faire illusion que de vouloir bâtir d'avance pour les siècles futurs.[449]

Pour/quoi les choses auraient-elles un sens ? Dans les cieux de Corse, comme dans ceux de

445Gustav Landauer, *La communauté par le retrait* (1900).
446Miguel de Cervantès, *Don Quichotte* (1605/15).
447James Boswell, *Relation de l'isle de Corse* (1769).
448Yona Friedman, *Comment vivre avec les autres sans être chef et sans être esclave ?* (1974).
449Doctoresse Pelletier in *Encyclopédie anarchiste* de Sébastien Faure (1934).

Macédoine, volent les mêmes corbeaux à mantille grise. Eux savent peut-être... mais *un si po mai sape*, on ne peut jamais savoir.

Le temps ne meurt jamais ; le cercle n'est pas rond.[450]

450Phrase de fermeture du film *Before the rain* de Milcho Manchevski (1994).